

---

## CORRESPONDANTS - CORRESPONDENTS

---

**Iris BERLATZKY**, Director of Documentation Project - The Menachem Begin Heritage Center, Jerusalem - Israel; **Sidney BOLKOSKY**, Professor of History, University of Michigan-Dearborn - College of Arts, Sciences and Letters, Dearborn - U.S.A.; **Paula J. DRAPER**, Ph.D. (History), Independent Scholar, Toronto - Canada; **Hubert GALLE**, Maître de Conférences, Université Libre de Bruxelles - Belgique; **Carla GIACOMOZZI**, Stadtarchivarin der Stadtgemeinde Bozen - Italien; **Henry GREENSPAN**, Consulting Psychologist and Lecturer in Social Science, Residential College - University of Michigan, Ann Arbor - U.S.A.; **Judith HASSAN**, Director of Services for Holocaust survivors, refugees and their family based at Shalvata - Therapy Centre of Jewish Care, Founder of the Holocaust Survival Centre, London - UK; **Massimo IANNETTA**, Cinéaste, Collaborateur associé, Fondation Auschwitz, Bruxelles - Belgique; **Vincent LOWY**, Doctorant en Sciences de l'Information et de la Communication, Université de Nancy 2 - France; **Giuseppe PALEARI**, Hauptbibliothekar der Stadtbibliothek der Gemeinde Nova Milanese - Italien; **Roger SIMON**, Professor, Department of Curriculum Teaching and Learning - Ontario Institute for Studies in Education - University of Toronto - Canada; **Stephen D. SMITH**, Director, Beth Shalom Holocaust Memorial Centre, Nottinghamshire - UK; **Nina TOUSSAINT**, Cinéaste, Collaboratrice associée, Fondation Auschwitz, Bruxelles - Belgique; **Alexander VON PLATO**, Geschäftsführender Direktor des Institut für Geschichte und Biographie der FernUniversität Hagen - Deutschland; **Alice VON PLATO**, Doktor, Wissenschaftliche Mitarbeiterin - Historisches Seminar, Universität Hannover - Deutschland; **Jacques WALTER**, Professeur, Directeur du Centre de Recherche sur les Médias - Université de Metz - France.

---

## SECRÉTARIAT DE RÉDACTION - EDITORIAL OFFICE

---

**Josette ZARKA** (France), **Yannis THANASSEKOS** (Belgique), **Michel ROSENFELDT** (Belgique), **Carine BRACKE** (Secrétariat Fondation Auschwitz - Belgique).

---

## VENTES ET ABBONNEMENTS - SUBSCRIPTIONS AND SINGLE COPIES

---

Editions du Centre d'Etudes et de Documentation  
Fondation Auschwitz, 65 rue des Tanneurs, 1000 Bruxelles - Belgique

Tél : 02/512 79 98 - Fax : 02/512 58 84

e-mail : [auschwitz.foundation@skynet.be](mailto:auschwitz.foundation@skynet.be)

<http://users.skynet.be/Auschwitz.Fondation/index.htm>

Abonnement annuel (2 numéros) - Annual rates (2 issues) :

Frais de port inclus / including postage

Europe : 30,49 euros - Autres / Others : 1340 FB (US \$34)

Ce numéro a été coordonné et réalisé par Monsieur Michel Rosenfeldt, Collaborateur scientifique à la Fondation Auschwitz, Mesdames Carine Bracke et Nadine Praet, Assistantes techniques et administratives - *This number have been realized and coordinated by Mr. Michel Rosenfeldt, Scientific Assistant at the Auschwitz Foundation, Mrs. Carine Bracke and Mrs. Nadine Praet, Technical and Administrative Assistants.*

Les articles publiés dans le Cahier International sur le témoignage audiovisuel n'engagent que la responsabilité des auteurs - *The articles published in the International Journal on audio-visual Testimony are under the responsibility of the authors.*

ISSN = 0772-652X

© Centre d'Etudes et de Documentation - Fondation Auschwitz  
Bruxelles 2000



## Sommaire - Contents

Bref message du Président de la Fondation Auschwitz, BARON PAUL HALTER <i>Brief Message from the President of the Auschwitz Foundation</i> . . . . .	5
YANNIS THANASSEKOS Un nouveau projet audiovisuel de la Fondation Auschwitz. Une série d'interviews post-interviews. . . . . <i>The Auschwitz Foundation's Latest Audiovisual Project.</i> <i>A Series of Post-interviews Conversations.</i> . . . . .	7 11
DAVID WOLGROCH Holocaust Testimonies : The Interviewer's Perspective. . . . .	15
VINCENT LOWY Nuit sur la terre : La représentation des chambres à gaz à l'écran. . . . .	21
ALICE VON PLATO Witnesses of the Auschwitz Trial in Frankfurt (West-Germany) in 1963-1965 . . . . .	41
IZIDORO BLIKSTEIN Un «modèle» particulier d'holocauste : La marche de Secureni (Bessarabie) vers...nulle part. . . . .	53
IRIS BERLAZKY Women about the Women in the Holocaust (Testimonies and Memoirs : an Attempt of a New Outlook) . . . . .	57
MICHEL ROSENFELDT Evolution quantitative et qualitative de notre programme audiovisuel. L'indexation de nos interviews audiovisuelles. . . . .	75

COMMENTAIRES - COMMENTARY :

L'évangile selon Steven Spielberg ..... 79  
CARL FRIEDMAN

Appel du Secrétariat de Rédaction  
*Invitation from the Editorial Secretariat.* ..... 85

Liste des thèmes proposés pour exploration  
par les membres du Comité de Rédaction du Cahier International ..... 87  
*List of the Research Themes proposed by the Members  
of the Editorial Board for Treatment in the International Journal.* ..... 91

**Bref message du Président  
de la Fondation Auschwitz,  
Baron Paul HALTER**

A chaque fois c'est une surprise pour moi, résistant et survivant d'Auschwitz, de voir que ce *Cahier International* continue son chemin, élargi ses horizons et devient ce lieu que nous avons toujours voulu qu'il soit à savoir celui d'une discussion et d'un échange d'informations et d'expériences toutes éminemment utiles pour la préservation et la transmission des crimes et génocides nazis. Surprise, dis-je, surprise plus qu'agréable qui donne à vivre et à espérer à nous les survivants que nous sommes.

Certes rien ne peut remédier à ce mélange mortifère de vacarme et de solitude extrême que nous avons vécu dans les camps nazis, mais savoir qu'il existe aujourd'hui des jeunes qui ont choisi de nous tenir compagnie et d'être avec nous en actes et en pensées dans notre effort pédagogique ne peut constituer pour nous qu'une source d'espoir, une lueur d'espoir pour restaurer l'image de l'humain qui a été si cruellement brisée dans les camps nazis.

Merci à vous tous.

**Brief message from  
the President of the  
Auschwitz Foundation,  
Baron Paul HALTER**

Every time I see a new issue of the International Journal, I am surprised, as a resistant and survivor of Auschwitz, to see that it is continuing on its way, broadening its horizons and becoming what we always hoped it would be, a place for discussion and exchanges of information and experiences which are eminently useful for preserving and transmitting the memory of Nazi crime and genocide. It's an extremely pleasant surprise which gives life and hope to us, the survivors.

Of course, there is no remedy for the fatal mixture of pandemonium and extreme isolation through which we lived in the Nazi camps, but we can find a source of hope in the knowledge that young people of today have chosen to keep us company in deeds and thoughts during our teaching efforts, a hope which lights up the human image so cruelly shattered in the Nazi camps.

Thank you, all of you.



YANNIS THANASSEKOS

*Directeur de la Fondation Auschwitz,  
Bruxelles - Belgique*

## Un nouveau projet audiovisuel de la Fondation Auschwitz. Une série d'entretiens post-interviews.

Notre programme d'enregistrement audiovisuel des témoignages des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis a débuté, sous l'impulsion du Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies de l'Université de Yale, en 1992. Depuis lors, nous avons récolté 178 témoignages couvrant quelque 965 heures d'enregistrement.<sup>1</sup> Ceux-ci, archivés et en partie indexés, sont désormais accessibles, sous certaines conditions, aux étudiants et chercheurs. L'article de mon collègue, Michel Rosenfeldt, publié ici même, nous fournit des

indications sur les modalités que nous avons adoptées pour poursuivre ce programme. Il est à espérer que nous parviendrons de la sorte à compléter utilement notre fonds d'archives audiovisuelles en couvrant une partie significative de la mémoire de la déportation de Belgique.

Bien que nous soyons décidés à mener jusqu'au bout cette entreprise, il est évident que nous nous heurterons, le temps venu, à ses limites. Infranchissables de fait, ces limites peuvent néanmoins donner lieu à un travail intéressant à l'intérieur même des fron-

<sup>1</sup> Voir les différents rapports quantitatifs concernant l'état d'avancement de notre programme dans *Du témoignage audiovisuel/From the audiovisual testimony*, Actes de la Deuxième Rencontre Audiovisuelle Internationale sur le témoignage des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis, Bruxelles-Paris, 1996 et *Cahier International. Etudes sur le témoignage audiovisuel des victimes des crimes et génocides nazis/Studies on the audio-visual testimony of victims of the Nazi crimes and genocides*, Editions du Centre d'Etudes et de Documentation - Fondation Auschwitz, Bruxelles, juin/june, 1999.

tières qu'elles désignent. On le sait, la mémoire n'est pas quelque chose de figé, elle constitue une activité permanente d'appropriation et de réappropriation du passé et du présent. Ainsi, suite à une série de réunions de notre équipe de collaborateurs, Nina Toussaint, Massimo Ianetta, Michel Rosenfeldt, Anne Van Landschoot, Daniel Weyssow et Michaël Dippold, nous avons élaboré les axes d'un nouveau projet audiovisuel qui ne cache pas ses ambitions. Nous avons pensé en effet qu'il pourrait s'avérer particulièrement intéressant de proposer à une série de survivants, que nous avons interviewé plusieurs années auparavant, d'entreprendre avec eux une deuxième série d'enregistrements audiovisuels non pas pour refaire un «deuxième témoignage» mais pour discuter ensemble d'une série de questions portant sur le *travail de la mémoire*. Bref, l'objectif fixé n'était nullement de doubler la première série de témoignages d'une seconde afin d'opérer on ne sait quelle comparaison mais de constituer un tout nouveau type de matériau sous forme d'entretiens audiovisuels autour d'une mémoire qui, en quelque sorte, *se penche sur elle-même*. Aussi bien les interviewers que les témoins sont invités bien entendu à visionner le premier témoignage quelques jours avant la date de réalisation de ce second enregistrement dont la durée n'excéderait pas le seuil maximal de trois-quatre heures (à titre d'information aucune durée n'était fixée au préalable lors des premiers témoignages. La durée maximale est à ce jour de 18 heures 50 minutes). Le dispositif que nous avons préconisé pour cette deuxième série est tout autre que celui adopté lors de la première, à savoir, cadre fixe, rapproché et centré sur le témoin seul. Comme il s'agit ici d'entretiens, le cadre est plus large, il englobe les interviewers (le témoin est pris de face et les deux interviewers en trois-quart profil) et la caméra est plus mobile. Les objets sur la table (verres, notes et docu-

ments des uns et des autres) ne constituent pas des interférences perturbatrices. Ils dénotent au contraire le caractère «discussion» et «échange» que nous avons voulu imprimer à notre nouveau projet.

Les thématiques abordées lors de ces entretiens évoluent à plusieurs niveaux. Tout d'abord le témoin nous livre ses réactions, ses impressions et ses commentaires sur son propre témoignage réalisé des années antérieurement. Il est notamment sollicité à nous donner ses appréciations sur le travail des interviewers, sur la méthodologie adoptée et sur des changements susceptibles d'améliorer le processus du travail en cours. Il lui arrive aussi parfois de nous donner quelques précisions ou des compléments d'informations sur sa première déposition. Il lui est loisible à cet effet d'amener avec lui des notes, un aide-mémoire ou des documents se rapportant à son témoignage. Certains témoins qui ont été interviewés par d'autres institutions (télévision, Fondation Shoah de Steven Spielberg ou par d'autres Centres de documentation), nous livre aussi leurs appréciations, leurs commentaires voire leurs jugements sur les différences qu'il ont pu observer lors de ces divers enregistrements. Par la suite la discussion se déclenche librement sur le travail de la mémoire. Des questions fusent sur plusieurs plans : quelle est la place qu'accorde aujourd'hui le témoin à son premier témoignage ? L'a-t-il communiqué à ses proches et à sa famille ? Quelles ont été leurs réactions ? Quelle valeur documentaire faut-il attribuer à son témoignage ? Quels sont les rapports entre mémoire individuelle et représentations collectives ? Comment situer la place du «je» et du «nous» dans le témoignage ? Les rapports entre mémoire et identité sont-ils évolutifs et comment peut-on comprendre leurs changements ? Quel est l'impact des expériences-limites sur la personnalité ? Qu'en est-il de l'«indicible» ? Ses frontières évo-



luent-elles avec le temps ? L'interprétation de ce que l'on appelle souvent «la culpabilité du survivant» évolue-t-elle également avec le temps ? Quel est le rôle pédagogique du témoin et du témoignage ? Comment concevoir les rapports entre le contenu émotionnel du témoignage et sa portée cognitive ? Quelles sont les appréhensions, les craintes et les commentaires quant à l'avenir des témoignages audiovisuels ?...

Il est intéressant de constater que lorsque nous avons fait cette proposition à certains survivants, les réactions ont été plus que mitigées. Certains ont réagi négativement de la façon la plus catégorique. D'autres se sont montrés sceptiques alors que fort peu ont manifesté un intérêt certain pour cette nouvelle initiative. Un soupçon plus que légitime était à la base de ces premières réactions franchement négatives. En effet, par delà la liberté abusive que nous nous accordions en sollicitant les survivants pour un nouvel effort de mémoire aux effets toujours pénibles, la dérive même qu'encourrait une telle entreprise pouvait s'avérer excessivement dangereuse et impardonnable. De fait, si le projet était mal conçu, ne risquions-nous pas de produire par là un «nouveau témoignage» avec la tentation malsaine et irrecevable de le «comparer» sous plusieurs rapports, notamment du point de vue factuel, avec la première déposition ? Une telle démarche était évidemment irrecevable et

rien dans notre projet ne laissait entrevoir une telle intention de notre part. Pour nous, quelque chose de cet ordre qui viserait, de loin ou de près, à «surprendre» les témoins était radicalement exclu. Il n'empêche que les réactions de ceux-ci étaient non seulement légitimes mais constituaient aussi un indice quant à la rigueur et la vigueur de leur esprit de vigilance. Il nous a fallu beaucoup d'efforts et nombre de discussions avec eux pour clarifier nos intentions et dissiper les malentendus. Ce fut là pour nous des séances de travail et de réflexions extraordinaires. C'est également par ce type de discussions et d'épreuves que se fortifient et se consolident les «milieux de mémoire» que nous avons voulu créer entre témoins et héritiers de la mémoire.

Nous sommes à présent à notre quatrième entretien post-interview. Il est évidemment trop tôt pour donner une première description des résultats obtenus mais nous sommes persuadés qu'à travers un tel projet nous constituerons un nouveau fonds d'archives audiovisuelles qui s'avérera précieux pour les recherches à venir. Ces nouveaux documents qui forment un fonds propre sont archivés dans une série à part, avec renvoi aux premières interviews. Nous espérons pouvoir en donner une description plus détaillée dans la prochaine livraison du *Cahier International*.



YANNIS THANASSEKOS

Director, Auschwitz Foundation,  
Brussels - Belgium

## The Auschwitz Foundation's latest audiovisual project. A series of post-interviews conversations.

We began our programme of audiovisual recordings of the testimony of survivors of the Nazi concentration and extermination camps in 1992, at the prompting of the Yale University Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies. Since then we have collected 178 testimonies covering 965 recording hours.<sup>1</sup> This testimony, archived and partly catalogued, is now available under certain conditions to students and researchers. The article by my colleague Michel Rosenfeldt which is published in this issue of the International Journal gives some information on the methods we used

to carry out our programme. We hope we will be able to complete our audiovisual archive collection usefully by covering a major part of the memory of the Belgian deportations.

Although we are determined to pursue this project to the end, it will obviously run up in time against inherent limits. Although there is no way round these limits, there is scope within them for some interesting work. We know that memory is not frozen, but continuously appropriates and re-appropriates the past and the present. So, after a series of meetings with our team of collab-

<sup>1</sup> See the various quantitative reports on the state of progress of our programme in *Du témoignage audiovisuel/ From the audiovisual testimony*, Acts of the Second International Meeting on the Audiovisual Testimony of Survivors of Nazi Concentration and Extermination Camps, Brussels-Paris, 1996; and *Etudes sur le témoignage audiovisuel des victimes des crimes et génocides nazis/Studies on the audiovisual testimony of victims of Nazi crimes and genocides*, Editions du Centre d'Etudes et de Documentation, Auschwitz Foundation, June 1999.

orators, Nina Toussaint, Massimo Ianetta, Michel Rosenfeldt, Anne Van Landschoot, Daniel Weyssow and Michael Dippold, we have put together the focal points of a new and openly ambitious audiovisual project. We think it may prove particularly interesting to invite a number of survivors whom we interviewed several years ago to work with us on a second set of audiovisual recordings, not so as to «re-testify» but to discuss a series of questions on memory at work. In short, our intention is not to duplicate the first series of testimonies with a view to carrying out some sort of comparison, but to put together new material in the form of audiovisual interviews in which memory looks at memory. Of course, both interviewers and interviewees will be invited to view the first testimony a few days before making the second recording, which will last no more than 45 minutes. (There was no time limit for the first series of testimonies, the longest of which lasted for 18 hours 50 minutes). We have decided to use for filming this second series of interviews a quite different technique from that adopted for the first series, where the decor was fixed and the camera focused in close-up on the witness alone. The technique for the new series will be broader; since these are conversations, the interviewers will appear on-screen (the witnesses will be filmed frontally, the two interviewers in three-quarter profile), and the camera will be more mobile. The objects on the table (glasses, notes and documents belonging to both interviewee and interviewers) will not act as distractions. On the contrary, they will indicate the aspects of «discussion» and «exchange» which we want to imprint on our new project.

The subjects discussed during these conversations will evolve at several levels. First, the witness will give us his reactions to, impressions of and comments on the testi-

mony he gave years ago. In particular, he will be asked to give us his evaluation of the interviewers' work and the methods chosen, and to suggest changes which would improve the work being done. He may also give us further details or additional information with regard to his initial testimony. For this he should preferably bring notes, reminders or documents relating to his testimony with him. Some witnesses who have been interviewed by other institutions (TV stations, Steven Spielberg's Shoah Foundation or other centres of documentation) may also give us their evaluations, comments or even judgments on the differences they noticed during these recordings. Free discussion will then take place on the work of memory. There will be questions on various issues. What place does the witness give today to his first testimony? Did he share it with his family and those close to him? How did they react? What are the relations between individual memories and collective representations of the past? How does he define the place of «I» and «we» in testimony? Do the relations between memory and identity evolve, and how should changes in them be understood? What is the impact of extreme experiences on the personality? What about the «unspeakable»? Do its frontiers change with time? Does the interpretation of what is often called «survivor guilt» develop over time? What is the teaching role of the witness and testimony? How should the relationship between the emotional content of testimony and the knowledge it offers be viewed. What apprehensions, fears and comments does the witness have about the future of audiovisual testimony?

It is interesting to note that when we made this proposal to certain survivors, their reactions were anything but enthusiastic. Some of them had a totally negative reaction; others were sceptical; only a very few showed

a certain interest in this new initiative. The suspicions which lay behind these frankly hostile reactions were justifiable. Not only were we perhaps imposing ourselves on the survivors by asking them to make a further and inevitably painful effort of memory, but the initiative might prove extremely and unforgivably dangerous if it went wrong. If the project was ill conceived, would we not run the risk of producing «new testimony», and of an unhealthy and inadmissible temptation to «compare» it with the earlier statement in various ways, notably with regard to the facts? Such behaviour would obviously have been unacceptable, and nothing about our project suggested that was what we intended. For us, anything which might in any way have «taken the witnesses by surprise» was totally ruled out. Nevertheless, the survivors' reactions were not only legitimate but also gave an indication of the strength and strin-

gency of their spirit of vigilance. We had to make many efforts and hold many discussions with them in order to clarify our aims and remove the misunderstandings. We found these sessions of work and reflection extraordinary. Such discussions and testing periods also strengthen and consolidate the «memory environments» we have sought to create between the witnesses of and the heirs to memory.

At present we have reached our fourth post-interview conversation. Obviously it is still too soon to give an initial description of the results obtained, but we are convinced that this project will enable us to build up a new audiovisual archive collection of great value for future research. These new documents form a specific collection which is archived as a separate series with cross-references to the earlier interviews. We hope to be able to give a more detailed description in the next issue of the International Journal.



DAVID WOLGROCH

*Psychotherapist*

*Shavalta - Holocaust Survivor Centre,  
London - UK*

## Holocaust Testimonies: The Interviewer's Perspective\*

Recently, I had the privilege of escorting a large group of Holocaust Survivors to 'Beth Shalom' (a Holocaust memorial exhibition in Nottinghamshire).

As we walked by the various displays, a survivor grabbed my arm and asked that I escort her through the museum. She seemed frightened.

I soon realised that our perceptions of the photographs displayed were quite different.

Whereas I was focussing on the actions within the picture, she was looking for faces - familiar faces - fearful she might recognise family in one of these horrific accounts of the war.

To the survivor, the Holocaust remains a very personal tragedy.

One survivor, who had requested therapy, shortly after giving testimony, described her distress as if a stew, that had been gently simmering for 50 years, was suddenly swished around by the testimony experience. The pieces floating to the surface were seasoned with fear, sadness, anger and remorse.

To what extent is our perception of Holocaust material personal?

Working exclusively with highly traumatic material requires a large effort and mental agility. Although disclosing traumatic events appear to have health benefits for the discloser, Shortt and Pennebaker (1992) inves-

\* Taking Testimonies Forward Conference - The British Library, 15th November 1999.

tigated the physiological impact of traumatic disclosure on the listener. They provided a scientific verification of stress on the listener of video testimony tapes by measuring the physiological indicators of stress (GSR and HR). Their findings indicate that the physiological stress increases in listeners, either by being confronted with the survivor's traumatic accounts, or by an empathetic identification with the survivor's story. It was hypothesised that the discloser is discharging tension and emotional thoughts to the listener, who on the other hand absorbs the tension and its accompanying emotions. The possible costs of providing social support to others has been seen in previous studies with nurses, doctors, teachers and therapists. Persons on the receiving end of traumatic information should be aware of the possible stressful consequences and have outlets to deal with them. How many times have you been asked, «How can you work with the Holocaust? Isn't it difficult?»

Wendy Richard investigated the 'reflexive nature' of oral testimony in her article in the *Journal of Oral History* (Autumn, 1998). She discussed the routine of interviewing on a deeper level with individuals who have been involved in similar documentation endeavours dealing with traumatic or taboo subjects to include: Aids, Dealing with Suicide in the Family, Domestic Violence, Drug Addiction, 'Coming-Out', Prostitution, Family Friction, Sex Abuse and the Internal Life of Organisations, like the Church.

The article describes the testimony in terms of a dynamic interaction between the interviewer and the interviewee.

She surmised that, to a certain extent, the interviewer 'enters the closet' with the interviewee and must, therefore, identify with the subject by virtue of their own gender, background and social experience.

The boundaries set up between the oral historian and the interviewee are less formal than those established in formal therapy.

This has both positive and negative features. Researchers are required to be aware of the psychic costs of an interview, both to the interviewee and the interviewer.

In my view, interpersonal factors are likely to influence the interview and our ability to cope with it. Some of these may be:

### 1. Personal background

- Experience in trauma, loss, war or injustice in family and personal life
- Relationship to holocaust (survivor, 2nd generation).

### 2. Motivation

- As an academic researcher (history, social, clinical)
- Existential significance as a Jew, Christian, good citizen, etc.

### 3. Ability to cope with stress

- Professional training
- Intrinsic listening skills

### 4. Present life situation

- Stability or crises in one's current life environment.

For the survivors, we are expected to become the receptacle (and sometimes the target) of their pain. We are expected to be empathetic yet resilient. Yet, how many times have you been left feeling drained after exposure to Holocaust material? It is not an easy process.

In the end, we all find different resolutions to this problem. Some may find themselves relentlessly allured to the topic. Others may have become desensitised to pain. Occasionally, black humour helps.

I, myself, once jokingly remarked at a staff meeting that we should print T-shirts that



display, «My father went to Auschwitz» on the front, and, «and all I got was this lousy T-shirt», on the back. I recall that the staff looked at me, somewhat bewildered, momentarily wondering whether to laugh or to worry. I think that, in the end, they did both.

Obviously, the healthier method available to us is to share. We share with other staff, family and friends. Those of you who feel that you are working in a vacuum must immediately re-evaluate your strategy.

When asked to supervise the Testimony project at Shalvata, I sought guidance in contemporary literature on the subject. Most articles are concerned with the testimonies themselves (their validity, efficacy and dissemination). Some articles investigate the effects on survivors (is it beneficial to their well being?). Still others debate the broader significance of testimonies. Very few articles relate to ourselves. One has to read between the lines. Such as Schindler, Spiegel and Malachi's article in 1992 that touched on the subject of counter transference in therapy with survivors. Henry Greenspan's 1998 article on 'The Tellable and The Hearable' dealt with different aspects of the survivor's testimonies and our reactions to them.

I did find an interesting and relevant account of support for staff sponsored by the Washington Holocaust Memorial Museum. This eventually served as the basis upon which I would facilitate our Testimony group. McCarroll, Blank and Hill (1995) described the intervention and findings of work with the staff at the United States Holocaust Memorial Museum in Washington DC, which opened in 1993.

Management wanted to provide an outreach programme so that staff could bring up problems in an informal open setting. They needed advice on how to help staff with the sometimes gruesome work, both direct-

ly by teaching staff how to cope with personal distress and indirectly by changes in organisational policy.

A 90 minute bi weekly group meeting was, therefore, established for staff members. The goal of the meetings was to lower personal distress and promote self-understanding. The meetings were also intended to promote social support within the institution and to prevent later distress. It was thought that hearing how others thought and felt was expected to promote a sense of normality. Writing and talking about traumatic events appears to improve general physical health and the meetings were also intended to be educational in as much as workers would be taught about normal reactions to trauma.

The techniques utilised in facilitating the group were basic. Rather than set an agenda that might suppress dialogue, people would be encouraged to express whatever feelings, thoughts or opinions had brought them to the meeting. No attempt to set restrictions on the material and no set approach or technique for addressing these issues were prescribed. Thus, the approach plan was to listen to each person, to observe the responses to others and to facilitate interactions that would lower distress and improve self understanding. Periodic meetings with the museum management were arranged to keep them apprised of the consultant's general observations and recommendations.

The facilitators initially called the group sessions «decompression meetings». However, the museum workers used the term «stress workshops». This popular label was later adopted. The meetings were not considered to be psychotherapy, in that attendees were not viewed as patients or being sick and that confidentiality could not be offered for what was said in the groups. Attendees could bring up any issue

that was causing personal distress, whether administrative problems or otherwise. They met in a conference room usually around a large round table. Attendance was voluntary. Almost everyone reported initial distress, usually followed by a gradual desensitisation.

Among the problems found were:

### 1. Sleep disturbances

Sleep disturbances were initially reported. Nightmares were generally initial reactions to their exposure to Holocaust materials.

### 2. Personalisation of Trauma

Many staff members reported that the personalisation of traumatic material and emotional involvement in it were unavoidable and seemed beyond their control.

### 3. Anger and alienation

Many staff members reported angry feelings towards Nazis or the world that allowed the Holocaust to occur. Some workers felt socially isolated from people outside of the museum who could not share with their sometimes macabre sense of humour or their experiences and feelings regarding the material which they were handling.

### 4. Denial

Finally some staff members exhibited denial and, in fact, some reported a feeling of numbness. They were worried because they seemed to lack any feelings about the Holocaust.

The staff represented several work groups within the museum; the archives, the special exhibit staff, the oral history group and identity card project were some of the initial staff groups. The workers on the ID and Oral History projects conducted extensive interviews with survivors to get the required information. The fact that survivors were interviewed in their homes probably added to the interviewers difficulties since the con-

text of the natural setting has been reported to produce greater stress. Although interviews are likely to have benefited the survivors, particularly those who have never told their stories before, the health consequences for the interviewers could be negative.

There were, of course, *positive responses* reported in the sessions. Some of these include a *sense of personal accomplishment*, some workers felt that they had a privileged view of the holocaust and felt both compassionate and in a personal state of mourning which had *enriched their sensitivity* about life and humanity. Most participants conveyed a *sense of pride* in their work and respect for the victims of the Holocaust. A need to protect or otherwise keep the memory of the victims sacred was common. Many felt that *«their work was more than a job»*.

Upon the museum's opening, new staff automatically were included in an orientation programme, which provided general information on the effects of trauma and ways to deal with it. Supervisory staff were made aware of possible signs of difficulties or distress. Also the staff on the floor of the museum were prepared for different reactions that they might encounter with the public. Finally, 30 volunteers were given group instruction and guidance.

The authors of this article felt that experience of trauma by individuals who worked intimately with the Holocaust materials becomes a part of the shared experience of the catastrophe. The role of mental health in consultation aimed at reducing stress and improving self understanding in workers, and leaders, in an organisation is necessary.

Our group at Shalvata consists of 10 volunteers. It is jointly run by myself and Juliette Overlander (who in effect does most of the work). My role, as clinical supervisor, is restricted to clinical supervision and par-

ticipation in the recruitment process. There is also another volunteer, Gary Farber, who greatly contributes to the implementation of technical, administrative and co-ordination of the group. Occasionally, we are fortunate when Jennifer Wingate (a representative of the British Library) participates in the sessions while Judith Hassan provides Managerial support.

We meet regularly as a group at Shalvata. The atmosphere is supportive and casual. A tea tray is prepared for the 3 hour monthly meeting. The first part of the meeting is traditionally concerned with administration, technical and progress issues. Participants also share many personal concerns (holidays, weddings, etc). After a brief break we reconvene to discuss clinical material. Participants are free to share particular problems or queries and exchange advice or experiences. Occasionally, I would offer a particular topic arising from my general observations of testimonies that I have reviewed. These may concern the use of open-ended statements, the rationale for the testimonies, issues of control, emotional concern for the survivor and general thoughts about the Holocaust and its significance. At times, portions of testimonies are presented and alternative directions, reactions or techniques are explored.

In between sessions, I endeavour to review at random, recent audio tapes. The feedback is offered individually and in written form. I tend to describe a general impression of the interaction, positive points and points needing attention. Some volunteers have contacted me individually, usually by phone, as well.

For example, in reviewing tapes of a volunteer interviewer I immediately noticed a lot of background noise. I began to realise that the noise was being made by the interviewer herself and seemed to be associated with the stress of the survivor. Closer

inspection revealed a tendency by the interviewer to abruptly interrupt the survivor during particularly moving recollections of her experience. Also, the volunteer was taking an exceedingly long time to submit completed tapes along with a written summary. These were problems beyond the acceptable difficulties corrected by guidance and experience. This volunteer, in my view, was in distress. Accordingly, after discussing this with the volunteer, it was decided to discontinue her contribution to the testimony project.

The provision of regular, mediated, supportive sessions has led to:

- 1) The development and encouragement of *inter-group support*: thereby reducing distress and enhancing the quality of testimonies.
- 2) *Group Cohesion* and sense of belonging (Following several related group outings to a relevant film and a tour of British Library facility): Thus, motivation was high while the attrition rate remained low.
- 3) *Ongoing assessment* of testimonies have offered direct feedback of interview skills and encouraged development of these skills. (On one occasion random assessment of tapes had detected emotional difficulties of a previous volunteer in coping with traumatic material).
- 4) *Well being of the Survivors* has been ensured through awareness of difficult reactions and avenues for therapeutic intervention.
- 5) *General efficiency* of the programme has been maintained through direct communication of needs, problems and goals, as well as, precise updates on progress.

The group supervision is not a therapy group, although much of my intervention is meant to be therapeutic. It is my feeling that a well run project necessitates a facility

for supervision and support for all of its staff working directly or indirectly with survivors. We have a responsibility for ourselves as well as for the survivors.

I hope that these issues will be discussed and prove beneficial in the group sessions to follow. Afterwards, we will reconvene and attempt to define some of the major concerns that have emerged today.

## RECOMMENDED GUIDELINES FOR GROUP WORK

1. What are some of the manifestations of stress exhibited by staff dealing with holocaust material (interviewers, archivists, administration etc)?
2. What factors are likely to influence our ability to cope with traumatic material?
3. How do staff receive support (initial and ongoing)?
4. What provisions are made for on going assessment?
5. Separation - what happens to the interviewer after completion (Is contact with

interviewee curtailed? Is there a follow-up? Is there an opportunity to share?).

## REFERENCES

- Henry GREENSPAN, «The Tellable and the Hearable: Survivor Guilt in Narrative Context», *International Journal on the Audio-Visual Testimony*, 1, 1998, p. 65-71.
- J.E. Mc CARROL, A.S. BLANK, K. HILL, «Working with Traumatic material: Effects on Holocaust Memorial Museum Staff», *American Journal of Orthopsychiatry*, 65<sup>1</sup>, 1995, p. 66-75.
- Wendy RICHARD, «More Dangerous than Therapy?: Interviewees' Reflections on Recording Traumatic or Taboo issues», *Journal of Oral Hx*, August 1998, p. 34-48.
- R. SCHINDLER, C. SPIEGEL, E. MALACHI, «Silences: Helping Elderly Holocaust Victims Deal with the Past», *International journal of Ageing and Human Development*, Vol. 35<sup>4</sup>, 1992, p. 243-252.
- J.W. SHORTT, J.W. PENNEBAKER, «Talking Versus Hearing About Holocaust Experiences», *Journal of Basic and Applied Social Psychology*, 13<sup>2</sup>, 1992, p. 165-179.

VINCENT LOWY

*Doctorant en Sciences de l'Information  
et de la Communication,  
Université de Nancy 2- France*

## Nuit sur la terre : La représentation des chambres à gaz à l'écran

*«Je compris alors que jamais Noé ne put si bien voir le monde que de l'arche, malgré qu'elle fût close et qu'il fit nuit sur la terre.<sup>1</sup>»*

Dans le «Monde des Débats» du mois de mai dernier, le romancier Jorge Semprun livre pêle-mêle quelques réflexions sur la représentation artistique de la vie concentrationnaire. Dans un article intitulé *L'écriture ravive la mémoire*, il déclare notamment <sup>2</sup> :

*«Certains font de l'Holocauste un tabou. On en trouve une formulation extrême, fondamentaliste, chez Claude Lanzmann. Il est allé jusqu'à dire que si l'on trouvait un document sur les chambres à gaz, il*

*faudrait le détruire. C'est aberrant, parce que les «révisionnistes» ont précisément axé leur campagne sur cette question. Les chambres à gaz ont été détruites et aucun survivant n'est là pour en parler. (...) Cela explique l'interdit qui pèse sur lui, de nature en partie religieuse, proche de l'interdiction de la représentation dans la religion juive.»*

En 1994, à la sortie du film *La liste de Schindler*, Claude Lanzmann avait en effet affirmé <sup>3</sup> :

*«Et si j'avais trouvé un film existant - un film secret parce que c'était strictement interdit - tourné par un SS et montrant*

<sup>1</sup> Marcel PROUST, *Les plaisirs et les jours*, Paris, Éditions Gallimard, 1924, p. 11.

<sup>2</sup> Jorge SEMPRUN, *L'écriture ravive la mémoire*, *Le Monde des Débats*, mai 2000, p. 11.

<sup>3</sup> Claude LANZMANN, *Holocauste, la représentation impossible*, *Le Monde*, 03-03-1994, p. 7.

*comment 3000 juifs, hommes, femmes, enfants mouraient ensemble, asphyxiés dans une chambre à gaz du crématoire 2 d'Auschwitz, si j'avais trouvé cela, non seulement je ne l'aurais pas montré, mais je l'aurais détruit. Je ne suis pas capable de dire pourquoi. Ça va de soi.»*

Les propos tenus par Semprun au sujet de cette déclaration lui attirent, dans les pages de la même revue, une réponse vigoureuse du réalisateur de *Shoah*. L'article de Lanzmann, intitulé *Parler pour les morts*, commence par une attaque frontale <sup>4</sup> :

*«Semprun ne m'a pas compris, pas lu, je doute même qu'il ait vu Shoah, qu'il se soit véritablement laissé regarder par ce film ou qu'il ait voulu - c'est pareil - en être le spectateur. Je ne peux accepter d'être traité de fondamentaliste de l'Holocauste - pour moi, d'ailleurs, ce n'est pas l'Holocauste, c'est la Shoah. Je ne suis pas un pasdaran, un taliban, un ayatollah. J'ai dit dans une interview au Monde sur le film de Spielberg La liste de Schindler que si, par impossible, j'avais trouvé un petit film muet de quelques minutes montrant comment 3000 personnes, hommes, femmes enfants, mouraient ensemble asphyxiés dans une des grandes chambres à gaz de Birkenau, se livrant, pour respirer encore, l'épouvantable bataille que Filip Müller, dans Shoah précisément appelle le «combat de la mort», non seulement je ne l'aurais pas inclus dans mon film mais je l'aurais détruit. (...) On comprend ou on ne comprend pas, c'est tout. Semprun ne comprend pas. Il m'accuse de vouloir détruire les preuves parce qu'il s'inscrit*

*dans un univers de la preuve. Je n'ai pas réalisé Shoah, comme il semble le croire, pour répondre aux révisionnistes ou négationnistes : on ne discute pas avec ces gens-là, je n'ai jamais envisagé de le faire. Un chœur immense de voix dans mon film - juives, polonaises, allemandes - atteste de ce qui a été perpétré. C'est bien plus fort et plus irréfutable que des images d'archive que j'appelle des images sans imagination.»*

Cette controverse entre Semprun et Lanzmann ne fait que réactiver la vieille opposition entre mémoire de Buchenwald et mémoire d'Auschwitz : les deux intellectuels ne parlent absolument pas de la même chose. La mort dans les chambres à gaz et la survie dans les camps de concentration sont deux expériences distinctes et l'incompréhension entre les deux intellectuels repose sur cet élémentaire contresens. Mais derrière la brutalité de cette polémique se cache aussi un point de blocage majeur pour la mémoire du XXe siècle, un nœud de contradictions historiographiques dont il paraît vain d'attendre la moindre révélation : la représentation des chambres à gaz du national-socialisme où Juifs et Tsiganes ont été massivement décimés. Ces structures industrielles de mise à mort présentent en effet une singularité qui contraste radicalement avec toutes les formes de connaissance historique.

Certes, sur un plan strictement technique, le problème posé par l'existence des chambres à gaz se limite à l'examen des méthodes d'extermination massive utilisées par les fonctionnaires du national-socialisme : avec

<sup>4</sup> Claude LANZMANN, *Parler pour les morts*, *Le Monde des Débats*, mai 2000, p. 14.

<sup>5</sup> Cf. Jean-Claude PRESSAC, *Technique and operation of the gas chambers*, The Beate Klarsfeld Foundation, New-York, 1989 et *Les crématoires d'Auschwitz - La machinerie du meurtre de masse*, Paris, CNRS Éditions, 1993.

<sup>6</sup> Saül FRIEDLÄNDER, *Reflets du nazisme*, Paris, Éditions du Seuil, 1982, p. 89.

<sup>7</sup> Albert SPEER, *Journal de Spandau*, cité par Saül FRIEDLÄNDER, *Op. cit.*, p. 70.

les fusillades à ciel ouvert, les privations et l'épidémie, l'utilisation de gaz empoisonnés n'est qu'un aspect de la machinerie nazie du meurtre de masse. Cette perspective d'interprétation restrictive fonde d'ailleurs l'argument du «point de détail» de Jean-Marie Le Pen tel qu'il est apparu dans les marges du débat historien à la fin des années 80.

Mais à d'autres égards, il s'agit d'un obstacle absolument insurmontable. Intellectuellement, la question du gavage des déportés est inabordable. Elle défie toutes les lois de la pensée humaine. Idéologiquement, le gavage industriel d'êtres humains singularise le national-socialisme allemand et rend hasardeux tout rapprochement théorique entre le régime hitlérien et les autres régimes liberticides de la première moitié du siècle. Historiquement enfin, les chambres à gaz provoquent une rupture dans l'aventure des civilisations modernes, rupture au-delà de laquelle les figures de la mémoire identitaire et du rapport à l'histoire ont pris une nouvelle importance.

C'est donc à de nombreux degrés de signification qu'il faut chercher la nature décisive de l'existence des chambres à gaz. Établie par une quantité impressionnante de témoignages, de recherches et d'authentifications, la réalité de ces lieux ne peut plus être remise en cause sans préjugé idéologique. Paradoxalement, c'est souvent de manière rationaliste (scientifique, archéologique ou philologique) que les divers négationnistes continuent de contester la réalité du gavage des Juifs, se nourrissant insatiablement des sophismes qu'ils ont eux-même déterminé. Mais cet esprit de sérieux n'a que les apparences de la rigueur et dissimule d'évidents écarts d'interprétation subjectifs, plus ou moins extravagants, perpétuant d'une certaine manière le culte hitlérien de la révision historique. Hélas, le cas insolite de Jean-Claude Pressac ne relève que de l'ex-

ception qui confirme la règle : cet ancien négationniste publie aujourd'hui des ouvrages destinés à établir et à diffuser les preuves des méthodes de gavage nazies<sup>5</sup>.

Mais l'existence des chambres à gaz concerne un autre champ de la connaissance et de façon tout à fait centrale : il s'agit du domaine de la représentation et des images.

Fondamentalement, les rapports entre le spectateur et les images obéissent à des conventions qui bannissent toute représentation directe des chambres à gaz à l'écran en fonction. Nous voyons d'ores et déjà, préalablement à toute analyse, qu'au blocage historique correspond un tabou représentationnel : il n'existe pas d'images d'un gavage dans une chambre à gaz, comme le rappellent les propos de Lanzmann. Nous sommes dans le territoire des images impossibles - et donc interdites.

Pourtant, les pratiques cinématographiques déviantes relevées dans la chronique nazie sont assez nombreuses pour rendre crédible l'existence d'un film montrant une *action spéciale* : les tournages et projections dans le cadre d'exécutions ou d'interrogatoires accompagnés de torture sont fréquents sous le règne hitlérien. Ainsi, la Gestapo projette au menuisier Georg Elser, auteur de l'attentat raté du 8 novembre 1938, le film des funérailles des civils que sa bombe a tué en lieu et place de Hitler. Par ailleurs, nous savons qu'Hitler a fait enregistrer les tortures terribles et la pendaison des conjurés de l'attentat du 20 juillet 1944, autant pour effrayer les dignitaires du régime tentés par les projets de renversement que pour satisfaire ses instincts macabres : cinéphile d'un genre nouveau, Hitler pouvait regarder ces images insoutenables avec frénésie, plusieurs fois de suite<sup>6</sup> de même que selon Albert Speer, ce Néron moderne *visionnait les films de Londres en proie au feu, du brasier qui gagnait Varsovie, de l'explosion des convois militaires*<sup>7</sup>. Ces formes sadiques de l'utili-

sation du film s'apparentent à une corruption du rôle des images et de la fonction spectatorielle : le cinéma devient alors un outil de pression psychologique, de cruauté mentale. La caméra se transforme en objet de torture, en rupture définitive avec toutes les références humanistes des modes traditionnels de représentation. Le culte germanique de l'atteinte des profondeurs n'a peut-être pas connu, sur les écrans nazis, de régénération plus aboutie.

Mais Lanzmann rappelle aussi qu'un tel film n'aurait pu être tourné que clandestinement. Nous savons en effet que le crime de masse des nazis a été conçu dans l'idée du secret absolu. Et l'objet de cette discrétion était d'entraver toute forme de représentation directe ou indirecte de ce qui se déroulait. Le génocide juif est donc totalement imprégné d'un souci permanent : celui de l'invisibilité. Tout a été mis en œuvre pour que cette page soit arrachée du livre de l'histoire, comme avant elle l'avaient été celles du génocide arménien ou des fusillés pour l'exemple de 1917.

Ce combat contre la représentation fonctionne à plusieurs niveaux. En matière de terminologie, un langage euphémique et entièrement codé correspondait à la mise en œuvre de la déportation. Le premier chapitre du livre de Eugen Kogon, Hermann Langbein et Adalbert Rückerl<sup>8</sup> montre bien que le parcours du déporté était ponctué d'expressions anodines ou obscures, desti-

nées à masquer la réalité criminelle du système : de la bonne connaissance de ces termes de substitution, dont le plus fameux reste la *solution finale de la question juive*, dépend l'intelligibilité des méthodes nazies. Selon Kogon, *le décodage des termes employés par les nationaux-socialistes permet ainsi de prouver l'existence de meurtres en masse à partir des dossiers administratifs établis par les exécutants eux-mêmes*<sup>9</sup>.

Ainsi, la première caractéristique des chambres à gaz est de ne pas avoir de nom : le gazage (*Sonderbehandlung*, ou traitement spécial) des déportés se déroule dans des non-lieux, à peine mentionnés sous le nom d'installations spéciales (*Spezialeinrichtungen*)<sup>10</sup>. Ce vide terminologique ouvre directement sur l'indicible, l'impossibilité de formuler en termes connus l'expérience subie par les victimes.

La seconde caractéristique de ces lieux est de ne pas véhiculer d'image de référence. En effet, au terme de l'extermination et devant la certitude de la défaite allemande, les structures de gazage ont été pour la plupart démantelées et à la ténuité des traces écrites du génocide est venue s'ajouter la destruction physique des aménagements du système. Deuxième étape dans l'effacement des traces de la destruction, le dynamitage des chambres à gaz est la principale source de remise en cause historique de l'existence des chambres à gaz.

<sup>8</sup> Eugen KOGON, Hermann LANGBEIN, Adalbert RÜCKERL, *Les chambres à gaz, secret d'État*, Francfort, 1983 (Éditions de Minuit, 1984 pour la traduction française), p. 13-23

<sup>9</sup> *Ibid.* p. 23.

<sup>10</sup> Georges BENSOUSSAN, *Histoire de la Shoah*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996, p. 79.

<sup>8</sup> Eugen KOGON, Hermann LANGBEIN, Adalbert RÜCKERL, *Les chambres à gaz, secret d'État*, Francfort, 1983 (Éditions de Minuit, 1984 pour la traduction française), p. 13-23

<sup>9</sup> *Ibid.* p. 23.

<sup>10</sup> Georges BENSOUSSAN, *Histoire de la Shoah*, Paris, Presses Universitaires de France, 1996, p. 79.

<sup>11</sup> Cf. Gérard Rabinovitch, *Questions sur la Shoah*, Paris, Éditions Milan, 2000, p. 37.

<sup>12</sup> Dans un supplément illustré du *Petit Journal* datant du 16 avril 1916, on peut ainsi lire un titre sensationnel : *Les Allemands brûlent leurs morts dans les hauts-fourneaux...*



En 1945, aux efforts des nazis pour effacer les traces de leurs crimes est venu suppléer la discrétion des médias alliés qui n'ont pas mis en avant le perfectionnisme des structures de gazage des camps de l'Est. Pourtant, nous savons que dès le début de l'extermination, les état-majors alliés étaient renseignés sur la destination de nombreux convois de déportés. Mais c'est au nom du *réalisme* qu'en juillet 1944, l'hypothèse de bombardements sur Birkenau fut écartée par le secrétaire américain à la Défense, alors que l'usine voisine d'IG Farben (Buna) était régulièrement pilonnée<sup>11</sup>. Et dans la logique de cette absence d'intervention, les Alliés ont minimisé l'importance des méthodes de gazage. Si l'inhumanité qui régnait dans les camps nazis a été abondamment soulignée par la presse, on a plutôt mis l'accent sur le fait que les nazis affamaient leurs prisonniers et brûlaient les cadavres : à ce titre, les premières images parues dans la presse alliée en décembre 1944 montrent des fours, des potences et des tas de cadavres. Elles ne montrent pas de chambres ou de camions à gaz. Après la capitulation de mai, les Alliés publient les *Documents officiels sur les camps d'extermination nazis*, tandis que les images déferlent d'un coup dans la presse populaire : des mensuels à sensation comme *Point de vue* ou *Le magazine de France* consacrent dès juin des numéros spéciaux aux *Atrocités nazies* : si le gazage des déportés y est bien mentionné, c'est sans véritable insistance. Puis les actualités cinématographiques montrent, pendant l'été 1945, les horreurs commises par les nazis dans leurs camps : on montre les déportés sur leurs châlits, les fours crématoires, les charniers et on insiste surtout sur les tas de cadavres. Là encore, comme dans la presse écrite, on montre des récipients de gaz mortel (les fameuses boîtes de gaz Zyklon B filmées par les soviétiques à Birkenau) sans pour autant mettre en avant le caractère inédit et massif de cette pratique.

Les grosses structures de gazage de Pologne orientale ayant été détruites, seules les petites installations des camps centraux et de l'Ouest, qui n'avaient aucun rapport avec l'extermination massive, sont visibles. Peu photogéniques, dépourvues de singularité au milieu des amoncellements de cadavres, ces mornes baraquements ne sont pas mis en avant par la presse populaire. Tout au plus, la photo d'un soldat américain devant la porte d'une chambre à gaz est-elle reproduite plusieurs fois, sans véritablement créer l'événement. À l'inverse, les photos des fours crématoires font instantanément le tour du monde. En quelque sorte, le four prend la place de la chambre à gaz dans la mémoire médiatique immédiate du crime nazi. Au-delà de la non-intervention américaine, quelles raisons pouvons nous trouver à cette substitution dont les conséquences pèsent encore sur l'écriture de l'histoire de cette période ?

La réputation incendiaire des Allemands date de l'époque de Bismarck et l'idée qu'ils brûlent leurs victimes est contenue dans de nombreuses représentations médiatiques entre 1870 et 1940<sup>12</sup> : l'opinion publique était donc préparée aux images des fours crématoires, qui étaient déjà assimilées par l'imaginaire populaire ; par ailleurs, l'absence d'image concrète des chambres à gaz entrave en 1945 toute mise en avant du gazage à un moment où photos et films font d'un coup figure de pièces à conviction médiatiques ; de plus, le fait que l'extermination avait eu lieu dans les territoires sous influence soviétique limite la connaissance et la fiabilité des informations en provenance de l'Est, dans un contexte de propagande débridée ; enfin, et c'est le plus important, il faut garder à l'esprit que la spécificité antisémite du crime nazi a volontairement été occultée par le pouvoir allié pour une multitude de raisons : or les Juifs constituaient l'écrasante majorité des victimes des gazages.

De même que Claudine Drame parle de *désinformation* au sujet d'un montage français de juin 1945 intitulé *Camps de la mort*<sup>13</sup>, nous pourrions évoquer les nombreuses pratiques de manipulation médiatique qui marquent la façon dont la presse rend compte en 1945 de l'horreur des camps nazis<sup>14</sup>. Mais dans le contexte de cette étude, il suffit de relever que relativement aux méthodes de gazage de masse, la volonté de discrétion des nationaux-socialistes a été relayée par la presse alliée qui n'a pas mis en relief ce que l'usage des chambres à gaz avait eu de prépondérant : silence biologique, silence affectif, silence historique.

Sans doute, cette mise à distance constituait-elle un détournement d'attention par rapport à l'implication du pouvoir démocratique international de l'immédiat avant-guerre (qui avait fermé ses portes aux réfugiés juifs) et du temps de guerre (qui en juillet 1944 n'ont pas voulu tenir compte des alertes de l'Agence juive et refusé de bombarder les voies d'accès à Birkenau), mais aussi de nombreuses franges de la population des pays occupés qui n'étaient pas prêtes à affronter leur responsabilité dans la déportation des Juifs. Afficher la véritable nature du crime nazi au lendemain de la guerre, c'était à coup sûr franchir les limites immatérielles du refoulé historique, territoire d'oubli réconciliateur ménagé par les nouvelles formes de l'histoire officielle. Ainsi, l'on échappait d'un coup au terrible constat que l'utilisation des chambres à gaz révélait : ni plus ni moins qu'un saut de civilisa-

tion, l'émergence traumatisante d'un monde nouveau, comme le dit Myriam Revault d'Allonnes<sup>15</sup> :

... «monde du mourir» qui est aussi sinistrement un mode de vie : là où la culpabilité vaut pour l'innocence et vice-versa, où le crime n'appelle pas le châtement, où basculent de façon vertigineuse les repères de la cohérence et de l'incohérence, bref, là où « il n'y a pas de pourquois ».

À partir de ces silences personnels, publics et officiels, qui mêlent le deuil à la culpabilité, la reconstitution d'un discours conforme à la réalité s'est constitué sur le double plan des mots et de l'image. La représentation même des chambres à gaz pose dès lors le problème moins de leur existence que de leur importance : minimisée pendant longtemps, l'échelle extravagante du meurtre de masse hitlérien est aujourd'hui admise dans son principe comme dans ses proportions. Petit à petit, les témoignages directs des survivants des *Sonderkommandos* ont permis de reconstituer l'invraisemblable vérité. De façon concomitante, comme si les mots ne suffisaient pas à rendre compte de l'horreur mise à jour, l'image s'est superposée aux nouvelles figures de la vérité historique, avec tout ce que cela comporte de salutaire et de trompeur. Nous sommes bien au cœur d'une problématique toujours plus actuelle avec le passage des années : la façon que nous avons, collectivement, de regarder notre histoire, d'évaluer notre responsabilité et de préserver la mémoire historique.

<sup>13</sup> Claudine DRAME, *Fonctions de l'image d'actualité* dans Les cahiers de la Cinémathèque «*Les actualités filmées françaises*», n°66, juillet 1997, p. 36.

<sup>14</sup> Voir à ce sujet le passage sur les photographies fabriquées à l'ouverture des camps dans l'étude de Clément CHÉROUX, *Les chambres noires*, Bourse de recherche de la Mission du patrimoine photographique, 1999, 76 p.

<sup>15</sup> Myriam REVAULT D'ALLONNES, *Ce que l'homme fait à l'homme, Essai sur le mal politique*, Paris, Éditions du Seuil, 1995, p. 29.

<sup>16</sup> Pierre VIDAL-NAQUET, *Les assassins de la mémoire*, Paris, Le Seuil - Gallimard - La Découverte, 1987, p. 133.

Ainsi, il convient de s'interroger sur la représentation commune des chambres à gaz dans le cinéma populaire de ce demi-siècle. Il est utile de suivre à la trace l'apparition de la chambre à gaz au cinéma parce que ce moment de la conscience historique soulève ce qui fait la particularité même du cinéma : sa capacité de vulgarisation historique, la fonction de reconnaissance identitaire des images, la faculté du film à rendre le réel légendaire.

Mais plus encore, le rétablissement de cette évidence dans la réalité contemporaine s'est logiquement accompagné d'un renversement de perspective en termes de représentation : ce qui était au départ immontrable parce qu'idéologiquement problématique est devenu, à l'occasion d'une réévaluation historique, sujet de reconstitution cinématographique. Et logiquement encore, le négationnisme s'est développé sur les écarts de cette évolution, comme le suggérait déjà en 1982 Pierre Vidal-Naquet<sup>16</sup> :

«*Le révisionnisme est chose ancienne mais la crise révisionniste ne s'est produite, en Occident, qu'après la diffusion massive d'Holocauste, c'est à dire après la spectacularisation du génocide, sa transformation en pur langage et en objet de consommation.*»

Indissolublement liées, perception historique et représentation filmique progressent donc ensemble sur la pente du regard collectif. Notre analyse consistera donc à étudier de quelles façons les chambres à gaz ont petit à petit trouvé le chemin de la représentation en même temps que celui de la falsification.

Nous allons fonder notre étude sur une série de séquences qui figurent dans des films s'étendant sur un demi-siècle : *Dressed to kill* (1946) de Roy William Neill, *Nuit et Broillard* (1955) d'Alain Resnais, *Shoah* (1985) de Claude Lanzmann, *La liste de Schindler* (1993) de Steven Spielberg et *La vie*

*est belle* (1998) de Roberto Benigni. Ce corpus ne prétend aucunement à l'exhaustivité. Il s'agit de construire un discours analytique à partir de constructions filmiques variées, où l'on retrouve les incontournables références sur le génocide juif - ainsi qu'une curiosité, par laquelle notre inventaire commence justement.

## La chambre à gaz comme sous-entendu : *Dressed to kill* (1946)

Entre 1942 et 1946, la firme américaine *Universal* produit une série de treize films inspirés des récits de Conan Doyle mettant en scène Sherlock Holmes. Le célèbre détective y est incarné de façon semi-parodique par l'acteur anglais Basil Rathbone et Roy William Neill réalise ces bandes de série B, de qualité médiocre, qui n'ont pas laissé de grand souvenir dans la mémoire cinématographique.

Pourtant *Dressed to kill*, l'avant-dernier film de la série, réalisé et diffusé en 1946, présente un passage intéressant dans le contexte de cette recherche : ce film sorti en France sous le titre *La clef* comporte contre toute attente un renvoi direct aux chambres à gaz du national-socialisme.

Vers la fin du récit, Sherlock Holmes est capturé par ses ennemis qui l'emmènent en voiture dans un garage. Là, ils lui présentent une capsule circulaire qui dégage un gaz mortel lorsqu'on la branche sur le moteur de la voiture. Les brigands attachent alors le détective et font ronfler le moteur de la voiture qui ne tarde pas à dégager une épaisse et âcre fumée. Ils quittent le garage en laissant Sherlock Holmes pendu par les mains au plafond : celui-ci se dégage facilement de ses liens et retourne de façon acrobatique la situation en sa faveur. Il quitte à son tour les lieux en échappant au gaz mortel.

Cette séquence, qui ne dure que quelques minutes, ne présenterait pas de réel intérêt si l'adversaire de Holmes ne lui tenait pas les propos suivants, en parlant du gaz asphyxiant qu'il utilise :

«*Germans used it with gratifying results in removing their undesirables.*<sup>17</sup>»

Ainsi, alors que l'action et le dispositif scénique s'inscrivent dans les codes du serial beaucoup plus que dans la mémoire des chambres à gaz (effet de suspense, héros en danger, évasion spectaculaire...), cette réplique plonge d'un coup le spectateur dans un environnement historique bien particulier, faisant implicitement référence à l'élimination des victimes des nazis par le gaz. Au moment où cette phrase est prononcée, la musique d'accompagnement se fait d'ailleurs menaçante, comme si cette référence aux pratiques allemandes impliquait un surcroît de cruauté. Par ailleurs, l'acteur insiste sur le mot *undesirables* en prenant un air mystérieux.

Cette citation pose de façon originale le problème de la temporalité filmique : alors que les aventures de Holmes se situent en principe dans l'Angleterre victorienne des dernières années du XIXe siècle, la phrase prononcée par ce personnage ne peut faire référence qu'à l'actualité présente du tournage de ce film : l'immédiat après-guerre. Nous savons que cette période est marquée par le souvenir et le jugement des crimes nazis : le procès de nombreux dignitaires hitlériens se déroule à Nuremberg de novembre 1945 à octobre 1946. C'est notamment à cette occasion que les pratiques de

gazage ont été mises en évidence, dans les limites de ce qui était publié et diffusé par la presse, et il paraît évident que la réplique en question s'inscrit dans le contexte de cette actualité. Ainsi, les différentes strates de la temporalité du film se confondent-elles dans un effet de renvoi gratuit et presque involontaire au génocide juif, ce que confirme le passé du verbe utilisé. En effet, alors que la phrase aurait pu sous une forme présentifiée renvoyer à des pratiques d'espionnage courantes (*Les Allemands l'utilisent avec de très bons résultats pour éliminer leurs indésirables...*), la mise au passé situe bien cette bribe de dialogue dans un contexte d'après-guerre.

Certes, le studio *Universal* s'est alors fait une spécialité de ces séries de grande consommation, où le monstre de Frankenstein, l'homme invisible, Dracula ou le loup-garou évoluent dans un monde déréalisé, totalement incohérent en termes de style et de décor : les personnages peuvent y être vêtus comme en 1900 et utiliser téléphones et voitures des années 40... Aucun souci de vraisemblance ne préside à la réalisation de ces séries et il est évident que la réplique qui nous intéresse révèle bien davantage la pauvreté d'imagination des dialoguistes du film que le moindre souci de témoignage ou de second degré. Il est donc inutile de s'interroger sur des motivations d'ordre contextuel, qui toucheraient à l'anti-germanisme anglais des années 1900 ou aux rumeurs sur les armes chimiques qui pouvaient à l'époque de Conan Doyle inquiéter les futurs combattants de 14-18...

<sup>17</sup> «*Les Allemands l'ont utilisé avec de très bons résultats pour éliminer leurs indésirables.*»

<sup>18</sup> Alain RESNAIS, cité par Annette INSDORF *L'Holocauste à l'écran, Cinéma'ction*, n° 32, mai 1985, p. 15.

<sup>19</sup> Thierry JOUSSE, *Un soir de novembre 1955 : Jean Cayrol récrit le commentaire de Nuit et Brouillard, Cahiers du Cinéma Hors-série Cent journées qui ont fait le cinéma*, janvier 1995, p. 77.

<sup>20</sup> Anne GRYNBERG, *Le passé est-il une maladie incurable ?* dans *Les nouveaux cahiers*, Paris, n° 84, printemps 1986, p. 55

Pourtant, bien qu'elle ne figure ici que pour provoquer le frisson du spectateur, cette mention n'a rien d'anodin : elle fonctionne comme un sous-entendu circonstanciel. Elle apparaît comme révélatrice d'un certain état d'esprit qui permettait au lendemain de la défaite allemande de se tenir à distance de l'horreur des pratiques nazies : retenir l'idée qu'il ne s'était agi que de cruauté extrême, de raffinement... Cette conception avait la vertu de minimiser les interrogations qui pouvaient se porter sur la nature et le nombre des victimes. En intégrant cette référence au présent, le film de Neill s'inscrit malgré lui dans la mémoire vivante mais silencieuse des chambres à gaz au lendemain de la guerre.

### La chambre à gaz comme pièce à conviction : *Nuit et Brouillard* (1955)

Réalisé en 1955 sous l'impulsion du Comité d'Histoire de la Seconde Guerre Mondiale, le film *Nuit et Brouillard* constitue pour le plus grand nombre la référence fondamentale pour la connaissance des camps nazis. Pourtant, ce film ne parle pas tant des morts que des survivants et évoque en réalité bien mieux l'expérience concentrationnaire que les mécanismes de l'extermination. Commandé à Alain Resnais par le producteur Anatole Dauman, la vocation de ce film était de célébrer les dix ans de la libération des camps de concentration.

Resnais conçoit son film avec *l'idée (...) toujours présente, de ne pas ériger un monument aux morts, tourné vers le passé*<sup>18</sup>. Jean Cayrol, poète et ancien déporté, rédige le commentaire avec difficulté, avec l'aide de Chris Marker, co-réalisateur de Resnais sur *Les statues meurent aussi*<sup>19</sup>. Au terme du montage, le film fait 32 minutes et comporte une photo qui pose le problème de la participation des Français à la déportation

des Juifs. Cette photo, qui montre un gendarme français, est masquée par la commission de censure, ce qui permet la sortie du film qui connaît immédiatement un fort retentissement. Il deviendra le film étalon de la période 1945/1980 au sujet des crimes nazis. Abondamment diffusé dans les écoles, *Nuit et Brouillard* a connu une utilisation pédagogique qu'en dépit de ses approximations, aucun autre produit filmique n'a pu approcher depuis.

Pourtant, le film de Resnais reflète bien le silence officiel qui accompagne la mémoire du génocide juif dans les années d'après-guerre. Fidèle à l'écriture immédiate de l'histoire de la Seconde guerre mondiale, le film de Resnais évite scrupuleusement de faire mention de la spécificité antisémite des crimes nazis. Le terme *juif* n'apparaît qu'une seule fois dans le commentaire, dans le passage qui évoque la vie insouciant des futures victimes de la déportation :

«Pendant ce temps, Burger, ouvrier allemand, Stern, étudiant juif d'Amsterdam, Schmulski, marchand de Cracovie, Annette, lycéenne de Bordeaux, vivent leur vie de tous les jours...»

La grande différence entre la mémoire résistancialiste des camps et la mémoire du génocide juif réside justement dans cet écart d'interprétation : tous les déportés n'avaient pas le même statut et l'administration nazie réservait aux seuls Juifs et Tsiganes l'expérience du gazage. L'universitaire Anne Grynberg déclare à ce sujet, en reprenant les envolées du commentaire du film<sup>20</sup> :

«...les résistants parqués à Compiègne et les 3000 Espagnols qui devaient mourir pour construire l'escalier de Mauthausen *avaient, à mille kilomètres de chez eux, une place assignée* ; mais ce n'était pas exactement la même (que les Juifs).»

Cette faille qui figure dans le film de Resnais et qui reflète si bien l'état d'esprit des années

50 nous conduit à nous interroger sur l'importance de la chambre à gaz dans le film de Resnais.

Au premier abord, les chambres à gaz n'apparaissent dans *Nuit et Brouillard* que comme des lieux annexes, sans fonction centrale. Elles ne semblent pas bénéficier d'un traitement filmique particulier et font partie de la géographie du camp, pratiquement au même titre que les latrines. Le commentaire du film consacre aux chambres à gaz nettement moins d'importance qu'à l'infirmerie ; de même, la séquence à leur sujet est relativement courte et comporte un nombre de plans particulièrement réduit.

Toutefois, il serait injuste de dire que *Nuit et Brouillard* minimise la question du gazage. Alors que ce film est souvent attaqué pour ses imprécisions et pour les concessions qu'il fait aux demi-mensonges de l'histoire officielle, il nous paraît important de remettre en évidence le courage et la lucidité des propos tenus dix ans seulement après la fin du nazisme par Resnais et Cayrol. Les passages qui montrent des chambres à gaz en témoignent malgré leur brièveté et leur ton allusif.

Que comporte la séquence spécifiquement consacrée aux chambres à gaz ? Elle est découpée en deux segments : un passage d'images d'archives et un passage filmé au présent. On retrouve là toute la dualité du film et l'alternance si fondamentale que Resnais a choisi d'effectuer entre présent et passé, couleurs et noir et blanc. La première partie est naturellement très pauvre puisque fondée sur des archives inexistantes. À l'exception du plan qui montre les boîtes de Zyklon-B, les autres images d'archives n'ont pas de rapport avec les chambres à

gaz : ce sont pour la plupart des images rapportées des tueries exécutées par les *Einsatzgruppen* dans les territoires envahis par l'armée allemande au moment de l'opération Barbarossa et que le commentaire présente comme des photos prises avant une exécution. Ce type d'imprécisions, dont le film est truffé, constitue évidemment un élément assez discréditant pour *Nuit et Brouillard*.

Dans la séquence en couleurs, la chambre à gaz que montre Resnais se situe dans un baraquement en bois qui nous permet de reconnaître la configuration du camp de Lublin/Majdanek, où périrent environ 50 000 Juifs<sup>21</sup>. Ce camp comporte trois petites chambres dont deux ont successivement été alimentées par du monoxyde de carbone et du Zyklon-B. Le fait que celle qui figure dans *Nuit et Brouillard* soit bleuie par le gaz toxique et comporte à la fois une installation de production de monoxyde de carbone nous indique qu'il s'agit d'une de ces deux chambres mixtes. Dans cet espace de petite taille, Resnais réalise un plan tout à fait démonstratif, mettant en évidence le mécanisme exterminateur en liant dans un même mouvement de caméra la machinerie et l'intérieur de la chambre. Aux esprits pointilleux - ou malveillants - qui remarqueraient que cette installation fonctionne au monoxyde de carbone alors que le commentaire et les images d'archives évoquent le Zyklon-B, on pourrait justement répondre que cette chambre a connu les deux types de gazage.

En choisissant de s'attarder par de longs mouvements panoramiques sur les aspérités des parois, Resnais montre les tuyauteries, les portes à oeillet, les lucarnes, le béton

<sup>21</sup> Raul HILBERG, *La destruction des Juifs d'Europe*, Paris, Éditions Gallimard, 1991, p. 1045.

<sup>22</sup> Le premier ouvrage négationniste date de 1950 : il s'agit du *Mensonge d'Ulysse* de Paul Rassinier.

décheté du plafond. Sur ces images, le texte de Cayrol est tout à fait explicite :

*«Tuer à la main prend du temps. On commande des boîtes de gaz zyklon. Rien ne distinguait la chambre à gaz d'un block ordinaire. A l'intérieur, une salle de douches fausse accueillait les nouveaux venus. On fermait les portes. On observait. Le seul signe - mais il faut le savoir - c'est ce plafond labouré par les ongles. Même le béton se déchirait.»*

Ce passage est immédiatement suivie par les images des monceaux de cadavres qui ont été filmés à la libération des camps. En particulier, le plan ultime de cette chambre à gaz montre l'angle du plafond et des murs ; elle est suivie par une image d'archive qui montre le visage décomposé et insoutenable d'une victime.

Il est important de souligner cet effet de suite, de passage ou de contiguïté causale entre la représentation des chambres, constituée d'images en couleurs, images vides, quasiment abstraites, et les images en noir et blanc, saturées de cadavres atrocement enchevêtrés, qui seront infligées au spectateur dans la dernière partie du film : il s'agit de créer un contraste brutal, insoutenable, entre deux types d'images dont le rapport instaure précisément un effet d'enchaînement. Il n'échappe à personne qu'elles ont une relation directe de cause à effet : il est évident qu'à la jonction elliptique de ces deux plans, le gazage a eu lieu.

La seconde et dernière occurrence de chambre à gaz dans *Nuit et Brouillard* est constituée par le travelling final du film qui aboutit à un amas peu identifiable de décombres : ce sont les ruines des crématoires (II ou III) d'Auschwitz Birkenau, qui ont été dynamités à la fin de 1944. Bien que cette conclusion ne soit pas tout à fait lisible par ceux qui ne se sont jamais rendus dans la ville-abattoir de Birkenau, elle place mal-

gré tout le film de Resnais dans le cadre d'une réflexion sur le crime de masse.

Le film de Resnais, dont les images d'archives sont difficilement soutenables et pourtant si aisées à intégrer, s'inscrit dans l'exigence d'une vérité irréfutable, rendue nécessaire par la naissance des thèses négationnistes<sup>22</sup>. Ce qui frappe aujourd'hui dans *Nuit et Brouillard*, c'est le rapport entre l'intérêt historiographique que ce film comporte et l'utilisation qui en a été faite. Bien souvent, ce film est cité comme une référence au sujet du judéocide, alors que ce problème y est scrupuleusement éludé. C'est principalement son antériorité qui vaut au film de Resnais son autorité : il a permis à de nombreux Allemands de la génération d'après-guerre de se faire une idée de la véritable nature des crimes nazis ; de même, il a révélé aux enfants des victimes que le cinéma pouvait développer des formes d'analyse partielles de leur histoire ; il a initié le lent mouvement de résurgence des témoignages de déportés.

## **La chambre à gaz comme sanctuaire : *Shoah* (1985)**

D'image en image, nous en arrivons enfin à la mise en évidence du gazage des Juifs à l'intérieur d'un véritable discours cinématographique structuré. Après les années de consensus arrivent les années de dissensus : de nouvelles formes d'analyse de l'histoire se mettent en place. Le procès d'Adolf Eichmann (1961) et la guerre des Six-Jours (1967) modifient profondément le rapport des Israéliens à leur histoire ; les mouvements contestataires de 1968 fragilisent les grandes figures du pouvoir traditionnel ; l'arrivée à l'âge adulte de la première génération d'après-guerre : tous ces facteurs contribuent à l'institutionnalisation du génocide juif, achevée dans les années 80. Devenu

objet d'histoire, le judéocide devient aussi un objet de passion et de polémiques.

C'est pendant l'été 1974 que l'intellectuel français Claude Lanzmann, proche de Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, entame la conception de *Shoah*, qui s'étendra sur onze ans. Tournée dans quatorze pays, en Pologne, en Israël, aux États-Unis, en Allemagne ou en Grèce, l'enquête monumentale de Lanzmann s'achève en 1985. Au bout de six ans de recherches et dix campagnes de tournage, il aura mis cinq ans à établir un montage satisfaisant : il ne reste que neuf heures trente minutes de film, sur les trois cent cinquante heures d'origine.

*Shoah* présente la particularité de faire la somme de l'expérience exterminatrice en prenant les discours habituels à contre-pied, aussi bien sur le plan historique que filmique. Ainsi, Lanzmann refuse toute image d'archives, toute représentation indirecte, en fondant son approche sur l'idée qu'il n'existe pas de représentation possible de la destruction du peuple juif parce qu'il n'existe pas de compréhension recevable. Il déclare ainsi inlassablement :

*«... Si on commence à poser la question du pourquoi, si on entre dans la chaîne des raisons, on entre aussi dans l'univers infini des justifications. Il n'y a pas compréhension à pareil meurtre de masse»<sup>23</sup>.*

*Il y a une obscénité absolue du projet de comprendre»<sup>24</sup>.* «

Or, le cinéma est justement la traduction en récit organisé d'un univers de justifications. Ces propos de Lanzmann montrent bien comment la problématique de *Shoah* touche au cœur de la représentation des chambres à gaz à l'écran.

Dans *Shoah*, l'exécution par gazage en chambre ou en camion est décrite aussi bien par les bourreaux que par les témoins, à l'aide de notes administratives ou d'images tournées sur les lieux tels qu'ils se présentent aujourd'hui. Nous le savons, le réalisateur de *Shoah* considère que les chambres à gaz sont des lieux impénétrables, impropres à toute forme de représentation directe. Pourtant, il fait traverser au spectateur le Krematorium du camp du camp-souche d'Auschwitz. Ce ne sont pas ces images qui attirent le regard de Lanzmann : il préfère montrer les espaces naturels, visuellement neutres, une forêt à Chelmno ou une gare de campagne à Sobibor, en favorisant la résurgence du souvenir plutôt que la représentation frontale et directe.

Ce que *Shoah* met en évidence, c'est la réalité du gazage. La majeure partie du film est consacrée aux descriptions des méthodes employées par les nazis, à la visite ou à la description des lieux de l'extermination par gaz, au témoignage des *Sonderkommandos*. Démontrer l'existence de telles pratiques est probablement la raison d'être du projet de Lanzmann, le principe central et constructeur de *Shoah*.

Ce qui caractérise la perception topographique des lieux de l'extermination telle que la conçoit Lanzmann, c'est l'existence d'un effet de seuil, qui enlève à ces espaces toute réversibilité. Cela explique l'entêtement du réalisateur à re-situer certaines limites et frontières, bordures d'un territoire soudainement signifiant :

*«- Ici, si moi je suis là, je suis dans l'enceinte du camp, c'est bien cela ? À l'intérieur du camp ?*

<sup>23</sup> *Télérama*, 28-01-1998

<sup>24</sup> Claude LANZMANN, Rencontre publique au C.H.R.D., Lyon, 25-02-1999

<sup>25</sup> Claude LANZMANN, *Shoah*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1985, p. 64<sup>26</sup> Claude LANZMANN, *Shoah*, op. cit., p. 234-235

<sup>27</sup> *Le Monde*, 28/29-06-1993



- Exactement.
- Et puis ici, là, là je suis à quinze mètres de la gare, déjà je suis en dehors du camp ? Tout ça, c'est la partie polonaise et puis ça, c'est la mort <sup>25</sup> ?»

Dans *Shoah*, l'espace prend les attributs du temps, il devient irréversible : c'est sans doute là que réside le secret de la géométrie de ce film.

À un autre moment, Lanzmann interroge longuement le témoin Filip Müller, qui est justement un des seuls rescapés des *Sonderkommandos*. Dans un moment de découragement, cet homme-frontière est rentré dans la chambre pour se faire gazer avec les victimes :

«- Alors je suis rentré avec eux dans la chambre à gaz et j'ai résolu de mourir. Un petit groupe de femmes s'est approché. Elles m'ont regardé et m'ont dit :

- Déjà dans la chambre à gaz ? Tu étais déjà dedans ?

- Oui. L'une d'elles me dit : «Tu veux donc mourir. Mais ça n'a aucun sens. Ta mort ne nous rendra pas la vie. Ce n'est pas un acte. Tu dois sortir d'ici, tu dois témoigner de notre souffrance, et de l'injustice qui nous a été faite <sup>26</sup>.»

Tout le sens du projet de Lanzmann paraît résider dans ces quelques mots simples et clairs : l'importance de la survie, la mort comme seul alentour, le sens de l'acte de témoignage. En montrant les chambres à gaz in situ, en faisant remonter les souvenirs des *Sonderkommandos* à la surface du discours historique, en bâtissant son film en spirale autour des non-lieux de la mémoire, Lanzmann désigne ce que le crime nazi comporte d'irrémissible : priver un peuple entier de sépulture. Nous touchons là la dimension semi-religieuse du film, qui consiste à rétablir les étapes d'un parcours funéraire. Il s'agit d'un changement d'optique considérable dans l'écriture cinéma-

tographique des crimes nazis : Lanzmann restitue enfin dans sa plénitude la dimension essentiellement antisémite du meurtre de masse effectué par les nazis et leurs supplétifs, en y attribuant des motifs identitaires qui n'étaient pas avancés jusque là.

Cette évolution est illustrée par la singularité terminologique que le film véhicule avec lui, puisque le terme de «Shoah» est désormais requis pour désigner le génocide juif. L'utilisation de ce mot hébreu, qui renvoie au livre des Psaumes et aux Prophéties d'Isaïe, date en réalité du début des années 50 : indistinctement orthographié *Shoah*, *Choa* ou *Shoa*, ce terme signifie à la fois désolation, désastre et calamité. Mais c'est le film de Lanzmann qui a consacré cette locution, tout au moins en Europe et en Israël, pour remplacer le terme absolument impropre d'*Holocauste*. Pour la première fois sans doute de l'histoire contemporaine, c'est un film qui a donné son nom à un événement important qui en était dépourvu. Le terme de «Shoah» inscrit bien la réflexion sur le génocide juif dans une perspective religieuse : ce film-sanctuaire restaure la dignité des victimes, par la revitalisation des témoignages et le retour sur les lieux.

### La chambre à gaz comme happy-end : *La liste de Schindler* (1993)

Voici ce que déclarait Claude Lanzmann en 1993 :

«Je ne vois pas comment on peut faire de la fiction avec l'extermination des juifs, l'idée même d'une fiction ! L'image des juifs entrant dans une chambre à gaz ! Ce serait insupportable pour les survivants, les morts, les victimes ! Impossible ! Un crime <sup>27</sup> !»

Quelques mois après, *La liste de Schindler* sort sur les écrans. Forme la plus complexe de

la représentation du génocide juif à l'écran, le film de Spielberg trébuche néanmoins sur le problème de la reconstitution des chambres à gaz. Spielberg fait le pari de faire rentrer le spectateur dans la chambre à gaz, avec les déportés. Mais au dernier moment, après un effet de suspense intenable, l'eau surgit des pommeaux de douche et les victimes sont sauvées. Alors qu'*Holocaust* (1979), le feuilleton de Marvin Chomsky, traitait de cet aspect de la Solution finale sans créer trop de problèmes d'interprétation (on y voyait les Juifs rentrer dans la chambre à gaz avec une résignation contestable mais la caméra ne franchissait pas le seuil fatal), c'est paradoxalement le film le plus novateur qui se montre le moins clair. La séquence des douches a marqué les esprits. On y trouve en effet tous les ingrédients qui font la réussite du cinéma de Spielberg : reconstitution spectaculaire, effet de suspense insoutenable, frisson devant des représentations conventionnelles du danger et soulagement libérateur.

Pourtant, cette scène démontre la légèreté de l'approche de Spielberg en même temps que son habileté : son film présente un très sérieux défaut de conception narrative puisque si l'on prend *La liste de Schindler* au pied de la lettre, les chambres à gaz n'ont pas existé.

À quel moment évoque-t-on le problème du gazage dans le film ? À deux reprises. La première se situe dans le block des femmes du camp de Plaszow. Une jeune fille raconte ce qui arrive aux Juifs quand ils arrivent en camp de concentration. Voici les dialogues de ce passage :

«- Ensuite, ils les ont conduits à travers un long couloir, dans des bunkers avec des étoiles de David sur les portes et des écriteaux disant «Bain et salle d'inhalation». Les SS leur ont donné du savon, ils leur ont dit de respirer car c'était bon pour la désinfection. Et ils les ont gazés.(...)»

- Moi, je n'y crois pas. Tu sais, c'est ridicule.
- Mais je n'ai pas dit que j'y croyais, j'ai dit qu'on me l'a raconté.
- Qui ça ?
- Quelqu'un qui le tenait de quelqu'un qui a été là bas.»

Le second passage du film à faire mention de l'usage des chambres à gaz, c'est naturellement la scène des douches. Alors qu'en rappel de la scène initiale dont les dialogues figurent ci-dessus, les ouvrières de Schindler s'attendent à être gazées, elles se font doucher.

Ainsi, cet enchaînement permet à un spectateur qui ignorerait tout des événements de cette période de déduire de ces deux scènes que les craintes interrogatives qui figurent dans la première sont démenties par la seconde.

Sans risquer la moindre tentative de glose hasardeuse, nous pouvons dire qu'il y a sans doute des raisons inconscientes et intimes pour justifier le vide représentationnel de *La liste de Schindler*. Cette lacune filmique s'explique aussi par la fidélité littérale avec laquelle Spielberg adapte, de son propre aveu<sup>28</sup>, l'histoire des déportés rachetés par Schindler aux nazis. Pourtant, Spielberg donne une importance au passage des

<sup>28</sup> *Le Monde*, 22-02-1994

<sup>29</sup> Thomas KENEALLY, *La liste de Schindler*, Paris, Robert Laffont, 1984, p. 306.

<sup>30</sup> *Ibid.* p. 300.

<sup>31</sup> *Le nouvel Observateur*, 17-04-1994

<sup>32</sup> Serge DANÉY, *Le travelling de Kapo*, *Trafic*, n° 4, automne 1992

ouvrières de Schindler dans les douches de Birkenau que le roman de Keneally ne comporte absolument pas :

«Elles pataugèrent dans la boue jusqu'à la salle d'épouillage et de douches où des femmes SS, matraque en main, leur donnèrent l'ordre de se déshabiller. Mila Pfefferberg, qui comme la plupart des prisonniers des camps, avait entendu parler des pommes de douche dont sortaient des gaz mortels, poussa un soupir de soulagement quand l'eau glacée se mit à couler<sup>29</sup>.»

L'initiative de dilater cette scène et d'en faire un objet de suspense appartient donc à Spielberg, qui donne ainsi à son film un morceau de bravoure destiné à marquer le spectateur. Un peu plus tôt dans le récit de Keneally, d'autres déportés se retrouvent à Gröss-Rosen. Ils subissent aussi un passage en salle de douches et l'auteur écrit, de façon anodine :

«Qu'est ce qui allait en sortir ? Eau ou gaz ? Ce fut de l'eau<sup>30</sup>»

Seule cette mention se rapproche un tant soit peu de l'optique choisie par Spielberg, mais sans cet aspect spectaculaire qui distingue le film du livre. Alors qu'un journaliste français lui fait remarquer qu'aucun réalisateur ne s'était risqué avant lui à montrer l'intérieur d'une chambre à gaz remplie de déportés, Spielberg répond :

«... Je ne savais pas que c'est la première fois... Mais puisque c'est ainsi que les choses se sont passées pour ces femmes de *La liste...*, pourquoi ne pas le raconter ? Et comme c'est l'eau qui sort des tuyaux et non le gaz dans ce cas précis, j'ai tenu à montrer les cheminées des fours afin de ne pas prêter le flanc aux révisionnistes. Je n'y étais pas obligé<sup>31</sup> ».

Le plan auquel Spielberg fait référence montre en effet une file de déportés se dirigeant vers un bâtiment imposant surmonté

d'une cheminée qui vomit de la fumée. Ces gens accèdent à cet endroit par un escalier descendant qu'ils empruntent docilement et le mouvement panoramique vertical qui nous montre ensuite la cheminée nous fait clairement comprendre que c'est par là qu'ils en ressortent. Mais cette justification d'une confondante naïveté montre bien les limites de l'approche du cinéaste, qui correspond à l'effet d'américanisation du génocide juif qui marque les années 90. Comme le prophétisait Serge Daney, dans un article de la revue *Trafic* en 1992<sup>32</sup>, cette période allait devenir *une histoire américaine de plus* :

«Il y aurait des figurants trop gras, des performances d'acteur, un humanisme à tout crin, des scènes d'action et du mélo. Et l'on compatirait.»

Spielberg s'inscrit donc dans une démarche médiane : il présuppose que les chambres à gaz sont une certitude pour le spectateur. Contrairement à tous ses prédécesseurs, il ne se place pas dans une problématique de mise en évidence. Ce qui importe, c'est de consigner l'aventure des Juifs dans un déroulement narratif efficace, tout en gardant un œil sur la formulation des preuves.

Naturellement, Lanzmann s'élève vigoureusement contre les méthodes du cinéaste américain :

«Le mal, dans ce film, passe au second plan et il n'est plus qu'un décor. Le personnage de Schindler est utilisé comme un biais, une latéralité pour reconstituer l'Holocauste par la fiction. Or cette représentation pour moi est inacceptable, parce qu'il me paraît impossible de prétendre rendre ainsi la vérité de ce qui fut un aveuglant soleil noir. Spielberg a d'ailleurs commis une faute morale en montrant les femmes dans une chambre à gaz reconstituée d'Auschwitz, et en osant créer autour un suspense cinématographique : sortira-t-il de l'eau ou du gaz des pommeaux ? On ne doit pas toucher à cela, c'est une trans-

gression. Incontestablement, Spielberg offre aussi aux spectateurs, avec *Schindler*, une possibilité d'identification et de jouissance<sup>33</sup>.»

Pour Lanzmann, la notion de jouissance devant des images cruelles disqualifiait déjà le film de Resnais, qui montrait des tas de cadavres avec complaisance : ce type de réflexe spectatorial entrave selon lui toute approche de la réalité du génocide.

À la clarté minimaliste de Resnais et aux témoignages recueillis par Lanzmann succède donc l'approche oblique de Spielberg, qui esquive l'essentiel sous prétexte de respecter l'histoire authentique des Juifs de *Schindler*. Il y a dans *La liste de Schindler* une image absente, cette image impossible, matérialisée par un effet de montage par Resnais et amplement décrite dans le film de Lanzmann : l'image du gazage.

Mais cette absence dans le film de Spielberg vient aussi du fossé qui sépare dans la dimension interprétative du cinéma hollywoodien, ce que l'on voit de ce que l'on sait. Dans la démarche de Lanzmann, voir et savoir relèvent d'un même mouvement de l'esprit. C'est la raison pour laquelle *Shoah* exprime si bien la nature du judéocide : ceux qui témoignent *savent* et s'ils savent, c'est parce qu'ils ont *vu*. Lanzmann déclare à ce sujet : «*Il faut voir et savoir, savoir et voir, indissolublement. C'est un déchirant travail*<sup>34</sup>.» Or pour Spielberg, *voir* et *savoir* ne coïncident pas. Dans le cinéma hollywoodien de grand spectacle, cet écart se creuse irrémédiablement, en particulier depuis le perfectionnement des images numériques,

qui empêche désormais le spectateur d'être certain de la nature de ce qu'il voit.

*Shoah* était un film sur les morts, un film sur l'absence, *fait avec rien sur du rien*<sup>35</sup>. *La liste de Schindler* est un film sur les vivants. Il y a malgré tout une certaine logique dans le fait de ne pas montrer le gazage des Juifs dans ce film : pas de chambre à gaz pour les miraculés de la *Solution finale*.

### La chambre à gaz comme mythologie : *La vie est belle* (1998)

Avec le film de Spielberg sont apparues des notions totalement absentes de la représentation institutionnelle du génocide juif telle qu'elle s'est constituée au tournant des années 80 : le happy end et la transfiguration des héros, la rédemption des Allemands, l'espérance... De même, Roberto Benigni montre dans *La vie est belle* que le fait de représenter les camps de concentration comme un espace fictionnel de reconstitution historique ne pose plus de problème d'interprétation.

Ce film raconte l'histoire d'une famille de Juifs italiens conduits en déportation. L'humour de cette comédie est fondée sur le décalage entre les mensonges d'un père qui veut cacher à son fils la réalité de l'expérience fasciste et le quotidien de l'Italie mussolinienne et d'un camp de concentration nazi.

Le film a remporté un succès tout à fait considérable en Italie et a valu à Benigni d'être nommé Juif d'honneur par les institutions juives italiennes. Son retentissement

<sup>33</sup> *Le nouvel Observateur*, 17-02-1994

<sup>34</sup> Claude LANZMANN, préface du livre de Filip MÜLLER, *Trois ans dans une chambre à gaz d'Auschwitz*, Paris, Pygmalion/Gérard Watelet, 1980, p. 19

<sup>35</sup> Claude LANZMANN, Rencontre publique au C.H.R.D., Lyon, 25-02-1999

<sup>36</sup> Ce qui, d'un certain point de vue représente une régression puisque l'on retrouve ainsi un des traits du film anti-nazi originel de la fin des années 30, dans lesquels le non-dit se justifiait par la contemporanéité de l'hitlérisme.

eu Europe et aux États-Unis en fait le véritable film romanesque populaire sur le génocide juif, beaucoup plus consensuel que le film de Spielberg dans la mesure où les nationaux-socialistes n'y font l'objet d'aucune représentation complexe<sup>36</sup>. Film familial et d'une certaine manière démagogique, *La vie est belle* recourt au postulat institué par *La liste de Schindler* : l'émotion utilisée comme un moyen de vulgarisation idéologique, matrice de connaissance historique. Mais contrairement à Spielberg, le cinéaste italien ne cherche pas à être crédible : c'est la grande force de son film. Toute forme de vraisemblance y paraît abolie, aussi bien sur le plan de la cohérence narrative que sur celui de la reconstitution. Ainsi, le camp de *La vie est belle* est un lieu entièrement imaginaire : il s'agit d'une prison-caserne aux murs aveugles, sorte de briqueterie où le soleil tombe à pic, lieu d'une verticalité formelle qui rompt avec l'horizontalité attribuée jusqu'ici à ce type d'endroits.

La représentation de chambres à gaz dans le film de Benigni obéit aux mêmes principes de mise à distance allégorique et de refus de la vraisemblance que la reconstitution du camp. Deux occurrences viennent là encore illustrer la présence du gazage de masse dans le système concentrationnaire nazi.

La première montre les déportés en train de se préparer dans la salle de déshabillage : parcourue de façon assez rapide, celle-ci ne ressemble à rien d'autre qu'à un vestiaire. Ici, Benigni fait appel, comme Spielberg dans la séquence où les déportés se font raser la tête à Birkenau, aux connaissances supposées du spectateur : la méthode nazie qui consiste à faire croire aux victimes qu'elles vont prendre une douche marque donc le discours cinématographique avec insistance, comme si cette image de la supercherie se substituait aussi à celle de l'exécution.

Mais un peu plus, tard, c'est de façon beaucoup moins réaliste que l'on retrouve les victimes après l'épreuve du *traitement spécial* : alors que tard le soir, Guido, le personnage incarné par Benigni parcourt le camp avec son enfant endormi dans ses bras, il arrive devant une montagne de cadavres. Stupéfait par le spectacle qui apparaît ainsi devant lui, il s'éloigne prudemment en prenant soin de vérifier que son fils est bien resté endormi et n'a rien saisi de l'horreur de cette montagne de cadavres.

Celle-ci est représentée de façon stylisée : pour le spectateur comme pour Guido, il ne s'agit au premier coup d'œil que d'un énorme tas de vêtements, qui rappelle ceux que l'on trouvait au Canada d'Auschwitz, où l'on regroupait tous les effets personnels des déportés. Puis au travers de la brume nocturne, on finit par distinguer la véritable nature de cet amas abstrait : il s'agit d'un tas de cadavres. Mais ces derniers ressemblent à des figurines, ce qui renvoie machinalement le spectateur à un passage de *Shoah*, où un survivant des fosses de Ponary raconte comment il fallait désigner les cadavres remis à jour :

*«Les Allemands avaient même ajouté qu'il était interdit d'employer le mot «mort» ou le mot «victime», parce que c'était exactement comme un billot de bois, que c'était de la merde, que ça n'avait absolument aucune importance, c'était rien.*

*Celui qui disait le mot «mort» ou «victime» recevait des coups. Les Allemands nous imposaient de dire, concernant les corps, qu'il s'agissait de Figures, c'est-à-dire de... marionnettes, de poupées, ou de Schmattes, c'est-à-dire de chiffons.»*

Alors que le reste de son film fait bien souvent preuve de pesanteur et de facilité, Benigni fait ici preuve d'une extrême habileté en choisissant de représenter les victimes du gazage avec schématisation : il évite tout réalisme morbide et complaisant en

utilisant la métaphore identifiable et familière du tas de cadavres, à laquelle nous renvoient toutes les images d'entassement concentrationnaire ; il donne à la représentation du crime de masse une qualité onirique incon nue jusqu'ici ; par un subtil jeu des renvois et des citations, il suggère la mort de masse sans la montrer, en s'inscrivant dans le décalage des interdits figuratifs auquel Spielberg s'est heurté avec si peu de bonheur.

Dans ce passage du réalisme à l'onirisme s'opère un renversement référentiel de grande importance : le film de Spielberg introduisait déjà l'idée que le doute au sujet de la réalité des méthodes de gazage n'était plus d'actualité ; celui de Benigni va plus loin encore et procède de façon semi-métaphorique en faisant appel aux certitudes du spectateur. Le génocide juif est donc devenu un objet de mémoire familier : les cinéastes n'ont plus besoin de montrer des pommeaux de douche, des bouts de tuyauterie ou des lourdes portes à œilleton pour évoquer le gazage de masse. *La vie est belle* consacre ainsi l'entrée de la chambre à gaz dans la légende historique. Le cœur du crime nazi est devenu un espace filmique implicite : de Resnais à Benigni, le cinéma a fait passer son image interdite de la valeur-preuve à la valeur-mythe.

D'autres mises en image auraient pu trouver leur place dans cette petite nomenclature de la chambre à gaz cinématographique : elles n'auraient pas eu le même relief, qu'il s'agisse de figures gratuites ou lourdement allusives (dans le film de Brian Singer *Un élève doué* (1998), un ancien nazi réfugié aux États-Unis tente de faire rentrer son

chat dans le four de sa cuisinière à gaz !)... Mais au delà de ces choix, il nous paraît important de comprendre que la migration des images, fussent-elles mentales, suit le mouvement de la mémoire des peuples. Le problème posé par l'image manquante du gazage de masse dépasse les enjeux décoratifs de la reconstitution historique : ce blanc figuratif nous renvoie à notre « *résistance invincible à croire au passé, à l'Histoire, sinon sous forme de mythe.* »<sup>37</sup> « Dans le passage de la preuve à la légende que nous avons mis en évidence, nous voyons que dans une logique de mythologie populaire, le cinéma romanesque finit par tenir lieu de vérité historique : de Resnais à Benigni, les cinéastes accordent chaque fois moins d'importance aux remises en cause renvoyées par l'écho du tout-à-l'égoût historien. Il faut admettre qu'aucune preuve, et surtout pas celle suspecte par excellence du celluloid, ne suffirait à faire taire les négationnistes de tout poil, dans la mesure où leurs allégations ne sont pas fondées sur l'ordre de la connaissance mais sur celui de la croyance, par définition hostile aux formes du savoir.

Le primat de l'imagination sur la preuve semble aller dans le sens de ce que Lanzmann suggère en réponse aux accusations de Semprun. Pourtant, ce que Lanzmann veut suppléer à l'image d'archives, c'est le témoignage direct et non la reconstitution fictionnelle. Pour lui, seule la parole des témoins peut rendre compte de la vérité criminelle de ces lieux et nul bout de film ne suffirait à restituer le sens de la transgression qui a été commise. La démarche de Lanzmann s'inscrit dans un refus des

<sup>37</sup> Roland BARTHES, *La chambre claire*, Paris, Éditions Gallimard/Cahiers du Cinéma, 1980, p. 136.

<sup>38</sup> Jean-Jacques DELFOUR, *La pellicule maudite*, *L'Arche*, n° 508, juin 2000, pp. 14-17.

<sup>9</sup> L'acharnement teinté d'impuissance des attaques de Lanzmann et de ses épigones des *Temps modernes* contre le film de Benigni en témoigne.

<sup>40</sup> Georges BENSOUSSAN, *Auschwitz en héritage*, Paris, Éditions Mille et Une Nuits, 1998, p. 74.

<sup>41</sup> Hervé JOUBERT-LAURENCIN, *L'émotif de San-Francisco*, *Revue Vertigo*, n° 3, *L'infilmable*, 1988, p. 9

images en même temps que de la compréhension, représentation et justification étant pour lui indissolublement liées. C'est précisément ce qu'explique Jean-Jacques Delfour dans un article intitulé *La pellicule maudite*, paru en juin 2000 dans le mensuel *L'Arche* en réaction à la querelle Semprun-Lanzmann<sup>38</sup> :

«Lanzmann détruirait cette bande filmée parce qu'elle contient et légitime la position du nazi ; la regarder impliquerait nécessairement d'habiter cette position du spectateur, extérieur aux victimes, donc d'adhérer filmiquement, perceptivement, à la position nazie elle-même, puis d'en fixer l'image dans la mémoire. En effet, les victimes y seraient vues comme à travers une vitre d'aquarium, c'est à dire à une distance telle que la mise à mort n'est rien d'autre qu'une information. (...) La structure de l'image institue filmiquement une position de voyeurisme sadique. (...) Cette formule est l'index chargé d'exciter l'attention et de susciter la pulsion scopique et non pas une invitation à réfléchir.»

Ainsi, la reconstitution de Spielberg véhicule le même potentiel de jouissance et de complaisance que les images-preuve de Resnais : documentaire tribunal et grand-guignol hollywoodien suscitent le même frisson morbide. En opposition, les témoignages recueillis par Lanzmann créent un accès exclusif au savoir sur la destruction des juifs parce qu'elles donnent le point de vue irremplaçable des victimes. Ce sont deux visions

du monde qui s'opposent : la parole contre l'image, c'est à dire le sacré contre le profane.

Les propos de Semprun et Lanzmann s'inscrivent avec retard dans le contexte de la sortie du film de Spielberg, qui opposait la monstration, argument de Semprun en faveur de la représentation probatoire, à la nomination, argument de Lanzmann en faveur du témoignage direct. Mais comme notre analyse l'a montré, la grande évolution de ces dernières années reste la porte ouverte par le film de Benigni sur un nouveau type de représentation du génocide juif, métaphorique et implicite. *La vie est belle* dépasse le clivage preuve/témoignage, par un effet de vulgarisation absolue. Assurément, c'est la vision profane qui l'emporte, mais en intégrant par naïveté le discours sacré, en neutralisant toute forme de contre-discours<sup>39</sup>. Après le temps des silences, des aveux et des échappatoires, c'est l'arrivée de la chambre à gaz comme interdit dans l'espace conventionnel de la banalité historique. Fuyant à la fois monstration et nomination, la chambre à gaz en action semble définitivement échapper à toute forme de récit filmique, justement parce qu'elle «pulvérise la catégorie classique de l'Histoire entendue comme un récit.<sup>40</sup>» Cette représentation impossible ne quittera sans doute pas les territoires de l'infilmable, notion absolue qui se définit toujours un peu par «la résistance des matériaux.<sup>41</sup>». Mille fois censurée, c'est l'image-palimpseste de la mémoire du XXe siècle.





ALICE VON PLATO

*Doktor, Wissenschaftliche Mitarbeiterin -  
Historisches Seminar,  
Universität Hannover - Deutschland*

## Witnesses of the Auschwitz Trial in Frankfurt (West-Germany) in 1963-1965\*

From 1963 to 1965 the «criminal proceedings against Mulka and others» - as they were officially called - took place in Frankfurt. The trial itself was the most extensive trial by jury of its time in Germany. At the pronouncement of judgement the presiding judge (Hofmeyer) said that it did not aim to be anything more than a «normal» criminal procedure and that its task had not been to overcome the past.

Nevertheless he had turned the great Auschwitz trial as it was to be called into an instrument of clearing up not only the crimes of the accused but also of National Socialist policy of persecution and annihilation of the Jews. Furthermore the trial inaugurated a series of great trials against the functionaries of the Nazi concentration camps that continued until well into the 1980s.<sup>1</sup>

\* I am grateful to the Fritz Bauer Institut for the permission to publish this text. A longer version will be published in : Fritz Bauer Institut (ed.) : Der erste Frankfurter Auschwitz-Prozess. 1963-1965. Geschichte und Wirkungsgeschichte. Jahrbuch 2001, Frankfurt (forthcoming : Campus) 2001. This text represents the preliminary results of an oral history project initiated by the Fritz Bauer Institut (Frankfurt am Main) in cooperation with the Institut für Geschichte und Biographie der Fernuniversität Hagen (Lüdenscheid). In June 1999 Irmtrud Wojak and Susanne Meinel of the Fritz Bauer Institut organised a conference about the Auschwitz trial. The project was directed by Alexander von Plato. I would like to thank him for his cooperation and Irmtrud Wojak and Werner Renz for their support during the research project.

<sup>1</sup> For this paragraph see : Irmtrud Wojak : Der Auschwitz-Prozess als Desiderat der Zeitgeschichtsforschung, Ms. Frankfurt 1999.

## The German environment

The trial of Auschwitz took place in a society in which the murder of Jews, Sinti and Roma, and the political opponents as well as of other people still played less a role in general consciousness than the dead German soldiers of the Second World War, the victims of the bombs in German towns, the German prisoners of War in the Soviet Union or the victims of the Soviet System. Sometimes the German victims such as the prisoners of war or the inmates of Soviet camps in the GDR were added up or compared to the murdered Jews. Even if there were differences between the two Germanies, the environment for those survivors who had chosen to stay in West-Germany was generally insensitive or even hostile.<sup>2</sup>

Compared to this situation at the end of the fifties or the beginning of the 60s, however, the mid-60s were a time of change.

An integral element in the tide of new ideas appearing in the 60s was a new attitude towards the NS crimes and towards the Third Reich. This beginning change has been detected in quantitative investigations. The following examples do not have a direct relation to the Auschwitz trial but to the crimes of the Nazis in general, and to the question of the statute of limitations in respect of Nazi criminals in particular.<sup>3</sup>

- In 1965 only 32 % called for the continuation of the prosecution of Nazi crimes in a representative survey of Germans, aged over 21.
- But 57 % wanted this chapter of Germany's legal history to end.
- By 1969 12 % more than four years earlier, i.e. 44 %, wanted to prosecute NS-murder.
- 46 % still wanted to draw a final stroke under the past.
- 10 % had not made up their mind.

<sup>2</sup> Concerning the changing conditions of life of different victims of the German history in the after-war period see : Alexander von Plato, *Opfer-Konkurrenten. Die Verfolgung des NS-Regimes und der sowjetischen Besatzungsmacht im Kalten Krieg und in der Entspannungszeit*, in : Elisabeth Domansky/Harald Welzer (Hg.): *Eine offene Geschichte : Zur kommunikativen Tradierung der nationalsozialistischen Vergangenheit*, Tübingen 1999, S. 74-93.

<sup>3</sup> Institut für Demoskopie Allensbach : *Verjährung von NS-Verbrechen. Ergebnisse einer Schnellumfrage*, Allensbach, Mai 1965 und : Institut für Demoskopie Allensbach : *Umfragematerial zum Thema «Mordverjährung»*. Blitzumfrage für das ZDF Mainz (1174), Allensbach, März 1969. The following results stem from these sources.

<sup>4</sup> The German public inside and outside the trial room played an important role that still has to be investigated. One witness remembers the fact that he was speaking in front of a wide audience. He described his perception in the following way : «The trial was of great importance. Not only for me, but also for the people. It was a big thing. And every day there were lots of people. There were, you know, such stairs with seats, they reached the top of the room.» («Der Prozess war von großer Bedeutung. Nicht nur für mich, sondern auch für Bevölkerung. Da war eine riesige Sache. Und jeden Tag waren Menge von Menschen. Da waren solche, wissen Sie, Stufen [mit Sitzbänken], da waren bis zur Decke.») Interview SK, 2.7.99. See also below, footnote No. 17.

<sup>5</sup> Hermann Langbein : *Der Auschwitz-Prozess. Eine Dokumentation*, 2 Bde., Frankfurt 1965 [2. Aufl. 1995]. C.F. Rüter/D.W. Mildt : *Die Westdeutschen Strafverfahren wegen Nationalsozialistischer Tötungsverbrechen 1945-1997. Eine systematische Verfahrensbeschreibung mit Karten und Registern*, Amsterdam and Maarsse 1998 and München 1998. For an extensive bibliography concerning the trial see : Susanne Meinel, Werner Renz, Irmitrud Wojak : *Der erste Frankfurter Auschwitzprozess 1963-1965. Geschichte und Wirkungsgeschichte. Kommentierte Auswahlbibliographie*, Frankfurt am Main (Ms.) 1999 and Fritz Bauer Institut : *Jahrbuch 2001* (see first footnote).

<sup>6</sup> Reports of the investigation of the Staatsanwaltschaft LG Frankfurt, transcripts and tapes of the trial itself, Hessisches Hauptstaatsarchiv, Wiesbaden, Abt. 461 AV, Nr. 14, 15, 26, 52, 66-68 and Fritz Bauer Institut, Frankfurt. The big German newspapers also reported about each day of the trial.

This is the first sign of changed attitudes that was to become more marked during the 1970s. And yet, the ambivalence of contemporary attitudes becomes clear when we compare the responses with those given to questions concerning the debate about limitations of prosecution of murder in general. And this is exactly what the investigation that I am citing (Allensbach) did at that time:

- In 1969 71 % were against any limitation of the prosecution of murder.
- Only 24 % supported a limitation of time.

This means that the «normal» murder - as opposed to murder of Jews during the Nazi period - was valued in a different way by the majority of the Germans: There seems to have been a distinction drawn between «real» murder and cases involving «only» murder of Jews. This can be interpreted as a virulent anti-Semitism but it can also be seen as an attempt to distinguish between state-legitimated murder and murder by individuals. That's why it is important to relate these answers to the following question - the knowledge about the crimes against the Jews:

- 46 % of all persons over 30 declared in 1965 that they had already heard something of the NS crimes before the end of the war.
- 48 % said that they only learnt about the crimes after the war.
- 6 % did not answer the question.

Another index of the confusion on these issues emerges in many oral history interviews which document the increasing rate of conflicts among Germans at all levels of society, especially though within the families.

Still to be investigated is the influence of the Auschwitz trial on those who came to give evidence of the crimes of the Nazis. In the following I will deal with this subject.

## Biographical Research

Regarding the experiences of the witnesses of the trial there are three main sources. First, we are in a special situation in that the majority of the testimonies have been recorded. Thus for someone listening to the recorded tapes, the atmosphere of the trial becomes strangely intense. Beside this I have started with a qualitative research study based, secondly, on oral history and, thirdly, on the analysis of autobiographic texts and publications of former witnesses. This article can comment only on provisional results of a hopefully ongoing research project which I started - together with my husband - in 1999. We hope to be able to continue the research on the trial looking at far more of the statements by the witnesses and to explore long term results of the trial on the witnesses and on the audience.<sup>4</sup>

There are many ways in which survivors of the Holocaust have tried to come to terms with the time they have spent in concentration camps in order to be able to live with such a terrible past. If you look at the way individual witnesses remember the Auschwitz trial there is also a broad spectrum among them.<sup>5</sup> This was immediately apparent, from the first three interviews that I made with former witnesses. Beside these interviews I spoke with an old lady who had taken care of the witnesses at the trial. And I was also able to make use of autobiographic texts of former witnesses as well as of other spectators - and, furthermore, the sources the trial produced itself - i.e., transcripts of pre-trial interrogations, tapes of the trial itself, and newspaper reports.<sup>6</sup> Even though I was only able to include two women and five men in my analysis, general remarks about this small group seem to be impossible concerning their strategies of digesting the past or their lives after Auschwitz and also - their attitudes towards the trial. Six of them have also

written autobiographic texts.<sup>7</sup> In 1999, five of them were living in Germany - though during the Nazi period only one of them was a German. Three persons of this group were ready to give me an interview.

In the following I will focus on these three men who survived Auschwitz and who gave testimony in the trial. The narrative interviews with them included an open phase about their life stories and a phase which was guided by the following questions: How did the witnesses value the trial looking back more than thirty years later? Did the trial influence the way in which they spoke about their experiences? How did they experience the trial - how did the German environment present itself to them? How did they cope with the difficult situation of a German code of criminal procedure that was ill-placed to respond adequately to using the Federal Republic's laws to organised mass murder? To give an idea of the difficulties of the judges and the prosecutors: No one who had worked in a concentration camp could be convicted only for having worked in a concentration camp. The perpetrators could only be convicted if they had offended against the *official* Nazi laws (!). And every single crime had to be witnessed. This again created a difficult situation because hardly any of the survivors could remember the exact date and the exact time of a murder he had witnessed. But this was necessary for the court in order to pronounce penalties.

The first man with whom I spoke - S.K. - came from a Jewish background and was born in 1925. He grew up in Warsaw. Shortly before his 15th anniversary he was arrested by the Gestapo and accused of belonging to a forbidden youth organisation. He came to Auschwitz in February 1941. Here he was categorised as a political prisoner. In December 1944 he started a horrible odyssey through other camps. After his liberation he had to spend several years in a hospital having been seriously injured physically and mentally. When I spoke with him in 1999 his memory was no longer reliable. But he remembered the Auschwitz trial because it was a turning point in his life. He remained in Germany and could fulfil his dream of becoming an artist since he got a small pension. He was also asked to speak about his time in Auschwitz in front of school classes. His life in Germany might be summed up with the phrase which he also used as a title for one of his art collections: «*Nie vergessen - aber vergeben und versöhnen.*» «*Never forget - but forgive and reconcile.*»<sup>8</sup> When I visited him he was living in a Jewish home for elderly people but still leading a quite independent life in his own apartment.

At the beginning, the interview took a surprising form because the structure of his memory no longer allowed Mr. K. to tell me his life story. And when I asked him about the trial he sometimes seemed to mistake it with later appearances in schools and in front of other publics. But despite some

<sup>7</sup> Filip Müller, *Sonderbehandlung*, München 1979, Marianne Adam und Ella Salomon : *Was wird der Morgen bringen ? Zwei Jüdinnen überleben Auschwitz*, Stuttgart (Edition Anker) 1995, Hans Frankenthal unter Mitarbeit von Andreas Plake, Babette Quinkert und Florian Schmalz : *Verweigerte Rückkehr. Erfahrungen nach dem Judenmord*, Frankfurt 1999, Stan Zak Kaminski : *Zapomnien - Nigdy Przebaczenie I Pojednanie - Tak. Obrazy - Znaki Nadziei*, Frankfurt 1993, Kazimierz Smolén : *Bericht vom 30.3. und 1.4.1972*, Ms.

<sup>8</sup> Interview SK, 2.7.1999.

<sup>9</sup> Interview HF, 6.6.1999.

<sup>10</sup> The Shoah Visual History Foundation is just about to publish a CD-Rom about the experiences of survivors of the holocaust where his life story plays an important role.

incoherencies of his memory Mr. K. did remember many details of the trial and especially the atmosphere. And even if he mixed up parts of his life story for him the significance of the trial was that it gave him a sense of status and recognition in the country of his former perpetrators and also allowed him to leave his Polish hometown and to build up a new identity in Germany. Here, his disability even added up to the aura that any survivor of Auschwitz has in public talks. The acceptance as a victim made him feel at home. When I visited him there were two very important items he wanted me to see: A box with documents of his concentration camp time and of his public recognition, this box stood on the table - though I came at a time when he did not expect me to come and - his German passport. Today his remembrance of the trial is rather positive.

The second man, H.F., was born in a small German town in 1926. He died in December 1999. His childhood was abruptly ended when his family lost the right to take part in the various activities of the town and when he was no longer allowed to play with other non-Jewish children or to go to public places like the swimming pool etc. At the age of 15 he was recruited to a forced labour camp. In 1943 he came to Auschwitz with his whole family. He lost sight of all of them on the *Ramp*. Only he and his brother stayed together and survived. When he was liberated more than two years later - by then having been transported to Theresienstadt - he was half dead and severely injured. After the war he went back to his home town where he restored and expanded the business that had once belonged to his father. He married a Catholic woman, had children with her and separated from her after many years. When he stopped working he established contacts with the nearest Jewish community of a bigger town and

started to continue traditions of Jewish identity that had not played a role in his personal beliefs before and became an active member of the Jewish community. During the 1950s and the 1960s he had to fight for his rights against German administrations that did not want to grant him restitution for his lost property, his damaged health and all the injustice he had had to endure. At the time of the Auschwitz trial he led a «normal» life in German post-war society and did not seek any contact to other surviving Jews or, for instance at the trial, to other witnesses.

But for many years he had had to fight against an environment, that would not believe what had happened to him in Auschwitz. When he retired the after-effects of Auschwitz hit him:

*Now it started, as it started for all of us at a certain age, that Auschwitz followed us. Well, (...) I could no longer get along with the people in the pubs, because they had - I saw written in their faces the crimes of the time. So I went to a Jewish cemetery, and complained: Why did you leave me alone? Then I went to [the big city] over the weekend and went to the synagogue in order to see Jews and to have a synagogue.<sup>9</sup>*

He started to invest all his energy into promoting public discussion and awareness of the past. During the 1980s and the 1990s he spoke about two times per week in front of school classes and gave interviews to about 60 journalists, historians and others. Like Herr K. he became a professional witness - *Zeitzeuge* of the dark side of German history.<sup>10</sup> He published his memoirs in June 1999 and died half a year later.

The third man, K. J., is a little older than the other two. He stems from a family of Rabbis, was born in 1921, and spent his childhood in Warsaw. When the Germans came to Warsaw he had to live in the Ghetto.

He survived the upheaval of the Ghetto and came to Auschwitz via Majdanek in summer 1943. One and a half years later he too was taken on an odyssey through different camps and transports and escaped death several times just by chance. After his liberation he went to Prague where he married a Slovakian woman who had also survived Auschwitz. They left the country after the communists took power in 1949 and went to Paris. In 1953 Mr. J. had to do some business in a big German town, where he went - «only for a fortnight». After a year he asked his wife to follow him together with their two children and has stayed there till today. He never lost his religious faith and has become an active member of the Jewish community. As a representative of his community Mr. J. has often spoken in front of different publics, but unlike the other two men he did not talk much about his personal fate. And he has not, for instance, given an interview to the Shoah foundation like the others. Similar to Mr. F. Mr. J. has lived in the German postwar society. When I asked him, how he experienced the 1950s, he emphasised the way the German recovery and the normality of daily life had brought people together. When I enquired if he had not wanted to speak about Auschwitz, he said, no, he had «*had put Auschwitz behind him, (...) not forgotten, but you did not live with it. Those who did not dismiss it, have perished.*»<sup>11</sup>

Striving for a life without Auschwitz Mr. J. has accomplished a «positive suppression» - if I may use this expression. This form of dealing with his own personal fate took place in an environment in which most Germans also wanted to dismiss the past but they had a less honourable motivation in

their wish to forget. Maybe the fact that he was married to a woman who did not need any explanations because she herself had been traumatised has helped Mr. J. in this situation. Maybe Mr. J. shares this attitude with some of those who do not want to speak in front of audiences or who don't give interviews. Up to today he has not felt any need to talk about his own experiences. This does not mean that he has denied it nor has he practiced mimicry. But he is contributing in a different way to the German public memory and his trust in this public memory is greater than that of Mr. F. Mr. J. thinks that it has been thoroughly established in the German democratic structures. «*Because the children asked their parents, a new memory culture has appeared after 1968.*»<sup>12</sup> Today he thinks that the Germans have made real efforts not to forget the past. At the time of the Auschwitz trial he did not have high expectations concerning the sentences and general public attitudes. Nevertheless he acknowledges the efforts and the high spirits of Fritz Bauer, the prosecutor general of Frankfurt who managed the coordination of the Auschwitz trial. For himself the trial has not meant anything, he said - «*It did not give me anything.*» But for the contemporary society he regards the trial as the «*entrance into the culture of memory*».<sup>13</sup>

Back to the trial: When you listen to the tapes the trial becomes ghostlike real: The pattern of the interrogation is always the same: The witnesses are asked for their personal data and then mostly only briefly for their way through the concentration camps. Quite quickly the judge addresses single facts, crimes they have witnessed. Even though the described crimes only represent

<sup>11</sup> Interview KJ, 22.6.1999.

<sup>12</sup> Int. KJ.

<sup>13</sup> Int. KJ.

short moments of Auschwitz, life in this camp seems to come within reach. It is the language of the camp that is spoken during the court sessions: Every one knows the meaning of «Muselmann» (very ill person who is going to die soon) or what it meant to «practice sports», or which parts of the camp were called «Mexico» and «Canada».

- Mexico was one of the most terrible parts where people were left to themselves without real clothes - that's why they wore blankets, whereas Canada - as a dreamland where one wanted to go - was the place of the left-over goods of the gassed people. And the judge knows single blocks of the camp so well that he asks if someone had slept on the right or on the left side of the entrance of the room. The witnesses whom I have listened to give the impression of remaining astonishingly calm during their interrogation though I know that some of them felt as if they could hardly speak. In a heroic way they endure the questions for single and seemingly unimportant details and try to remember single events of the daily horror even trying to reconstruct the year and the season, the day and the hour. For all of them the confrontation with their tormentors is exhausting and terrifying. This is even more true for the majority of the witnesses who came to Germany from abroad - often being confronted with the German language and Germans for the first time after their internment. This situation was worsened by the fact that the German authorities did not take care of the witnesses' difficult psychological situation. Mr. J. told me the following story: When he was waiting for his testimony in a room together with another man, he started talking with him only to find out that this man was not a victim but that he had belonged to the staff of Auschwitz! Of course, he was upset about the insensitive bureaucracy that had not even separated the witnesses belonging to the perpetrators' side and the victims.

The following quotation represents a typical situation in front of the court: The interrogated person is Mr. J. The interrogator is the prosecutor. He tries to find out how often one of the accused, Stefan Baretzki, was present at the routine selections for the gas chambers of the block of Mr. J.:

*Prosecutor: Yes, during the camp selections you mentioned that Baretzki was also present, when inmates were transloaded on lorries and transported to the gas chambers, can you still remember how often Baretzki was taking part at such camp selections or at the transport of the inmates?*

*Witness: Well, I suppose that was every selection.*

*Prosecutor: Yes, but how often were there camp selections, were there certain intervals, once a month or more or less often?*

*Witness: No, I don't know, I don't believe that, that it had a regularity, don't know, I can't say that, I myself was - several selections, I was there for about one and a half years and will have passed several selections, to speak of a number, let's say, may be ten.*

*Prosecutor: Ten at least*

*Witness: May be only eight*

*Prosecutor: Yes, when, but at least*

*Witness: exactly I don't know, but in any case several selections*

*Prosecutor: at least eight, can we take this number as a basis?*

*Witness: That's about it, quite a number of selections*

*Prosecutor: And during each of these selections the accused Baretzki was involved in the transport of the inmates?.*

*You say that he was taking part every time*

*Witness: That's what I think*

*Prosecutor: Yes*

*Witness: I mean, may be he might once also not have been present, I mean, at that time I did not pay attention to the fact, if Baretzki took part or not*

*Prosecutor: It would have been an exception had he not Witness: had he not been there, it was, well, several block leaders, may be all the block leaders were there...»<sup>14</sup>*

A few minutes later after the witness had identified Baretzki, the counsel for the defence, Laternser, was allowed to ask Mr. J. He tried to question the remembrance of the witness:

*Counsel for the defence: There would be one question, Sir, you said answering the question of the prosecutor concerning the number of cases that you would claim to have seen the accused, at the loading onto the lorries, and first you said I don't know, I mean maybe, I think, and then you mentioned a number of eight to ten. Right, Mr. prosecutor, yes, and then said*

*Witness: the number eight to ten were selections that I myself have taken part*

*Counsel for the defence: Well, that you yourself have taken part, so, because you*

*said further on, at that time I did not pay attention to it. Now my question for you: how do you know in that case that Baretzki was present?*

*Witness: I just said that he was probably taking part in all the cases.*

*Counsel for the defence: «Yes, this 'probably' might possibly not be sufficient for us, I would like to know in how many cases you really saw him, and that you would swear to have seen him? Have you once*

*Witness: I can swear that I have seen him during the selections; the number*

*Counsel for the defence: you don't know. Thank you. No questions.*

*Witness: swear, I know that several times, but I*

*Judge: Do you want to swear in a religious or in a civil form?»<sup>15</sup>*

This passage illustrates one of the main problems the witnesses had to face in the

<sup>14</sup> The following transcripts of the tapes of the trial were made by the Fritz Bauer Institut in a project sponsored by the VolkswagenStiftung. «Staatsanwalt : Ja, bei dem Lagerselektionen haben Sie erwähnt, daß auch Baretzki dabei war, wenn die Häftlinge auf Lkws transportiert wurden, ^ verladen und zu den Gaskammern transportiert wurden, können Sie in etwa sich noch erinnern, wie oft Baretzki bei solchen Lagerselektionen oder beim Abtransport der Häftlinge beteiligt war ?

Zeuge : Na, ich nehme an, das war jede Selektion.

StA : Ja, wie oft ^ kam es zu Lagerselektionen, gab es da gewisse Zeitabstände, einmal im Monat, öfter oder weniger oft ?

Zeuge : Nein, das weiß ich nicht, das glaube ich nicht, daß das eine Regelmäßigkeit hatte, weiß ich nicht, das kann ich nicht sagen, ich selber bin mehrere Selektionen, ich war da ungefähr anderthalb Jahre und bin mehrere Selektionen durchgegangen sein, um eine Zahl zu nennen, sagen wir mal, vielleicht zehn. StA : Zehn mindest—

Zeuge : vielleicht auch nur acht

StA : Ja, als, aber mindestens

Zeuge : genau weiß ich nicht, auf alle Fälle mehrere Selektionen

StA : mindestens acht, kann man von dieser Zahl ausgehen ?

Zeuge : So ungefähr, eine ganze Anzahl Selektionen

StA : Und bei jeder dieser Selektionen war der Angeklagte Baretzki bei dem Abtransport der Häftlinge beteiligt. Sie sagen, der war jedes Mal dabei

Zeuge : So denke ich

StA : Ja

Zeuge : Ich mein, vielleicht war er auch mal nicht, ich meine, ich habe nicht, damals habe ich nicht darauf geachtet, ob Baretzki dabei ist oder nicht

StA : Es wäre eine Ausnahme gewesen, wenn er nicht

Zeuge : wenn er nicht dabei gewesen wäre, es war ja, mehrere Blockführer, vielleicht alle Blockführer waren da...



German judicial system during the Auschwitz trial. The principle «*im Zweifel für den Angeklagten*» - in case of doubt, the court had to decide in favour of the accused - gave the counsel for the defence an excuse to cast doubt not just on the question of numbers but on the witnesses' ability to remember at all. Taking into account that the evidence of having taken part in selections was one of the facts that brought the accused into jail it is no wonder that counsel for the defence Latenser tried to undermine exactly this statement.

Mr. J. is a self-confident man. He gave testimony though he knew that many witnesses were put through the mill by the attorneys of both sides. When I called him and explained why I wanted to speak with him he said straight away that the trial did not mean anything to him and that he had not «stored» it in his memory. Nevertheless, his memory was astonishingly clear.

The memory of Mr. K. has, by contrast, rather fragmented - if I may say so - because it still contains lots of different recollections but his life story as a whole has become something of a puzzle, and it is hard for him to put all the pieces together again. The trial, however, has become an outstanding

importance in this puzzle. His language is difficult to translate. It has strong images but is not always clear and full of mistakes:

*«The first time at the court was very astonishing, terrible. (...) I was (...) a good witness. And I saw: In the front part of the room there was a table with a microphone. Behind there was the audience, a mass up to the top of the room. And there, in front, were the attorneys and all the others, and I looked around - where were the criminals? I could not see them (...). I was told, they are sitting on the left side, the bandits. You know, I kept having in front of my eyes the SS. (...) There were normal men, whom we see on the streets every day, I looked and looked at them and could not understand. (...) Suddenly, yes! I have only recognized one after the other, slowly, slowly and calm. Yes, I was (...) without this burden, (...) and I did not scream like others who came to this trial. Quite calm, and microphone - ... And they came and I heard all of them, everything was o.k. Then, the presiding judge (...) thanked me and said: the witness is free. I was more free than the other one. How do you say? Exceptions, because I went out, I had said everything. And there was already my friend Peter*

<sup>15</sup> «Anwalt : Eine Frage hätte ich, Herr Zeuge, Sie sagten auf die Frage des Herrn Staatsanwaltes, nach der Anzahl der Fälle, in denen Sie den Angeklagten Baretzki bei dem Verladen auf die LKW gesehen haben wollen, und da sagten Sie erst, ich weiß nicht, ich meine, vielleicht, ich denke, und nannten dann eine Zahl von acht bis zehn. Stimmt wohl, Herr Staatsanwalt, ja, und daraufhin sagte  
Zeuge : die Zahl acht bis zehn war Selektionen, die ich selber mitgemacht habe.  
Anwalt : Ach, die Sie selbst mitgemacht haben, so Sie haben nämlich dann weiter gesagt, damals habe ich nicht darauf geachtet. Jetzt ist meine Frage an Sie, wie kommen Sie dann, das klärt sich jetzt ja auf, wenn Sie sagen, das sind nur die Fälle, die Sie selbst mitgemacht haben, jetzt meine Frage, wieviel Fälle wissen Sie denn, wo der Baretzki dabei war ?  
Zeuge : Ich sagte vorhin, er war wahrscheinlich bei allen Fällen da.  
Anwalt : Ja, ^ das «Wahrscheinlich» reicht uns möglicherweise nicht aus, ich möchte ^ wissen, in wieviel Fällen Sie ihn eigens gesehen haben, und daß Sie heute noch auf Ihren Eid nehmen können. Haben Sie ihn einmal  
Zeuge : Ich kann auf Eid nehmen, daß ich ihn bei Selektionen gesehen habe. Die Anzahl  
Anwalt : wissen Sie nicht. Gut, danke, keine Fragen.  
Zeuge : (...) Eid zu nehmen, ich weiß, daß mehrere Male, aber ich  
Richter : Wollen Sie den Eid in religiöser oder in bürgerlicher Form schwören ?» Fritz Bauer Institut :  
cd=AP086d=13.07.64, S. 26-27 und 31-32.

*waiting for me. And then we went to have lunch and I said to Peter: Do you know, Peter, that this is the first time in my life that I feel fine, now, finally.*<sup>16</sup>

It is unlikely that the strong positive feelings of Mr. K. were shared by other witnesses though elements of relief might have been felt by others as well. Most of the other foreign witnesses either hardly dared to come at all or felt humiliated by the way the court was dealing with their testimonies.<sup>17</sup> And other pieces of Mr. K.'s remembrance also showed his fear before he went to Germany, a fear that was also incited by the Polish authorities who had given him the impression that all Germans were Nazis. But looking back from today his remembrance is overwhelmingly positive. For him the trial and the arrival in Germany were accompanied by an experience which I have not mentioned up to now: A team of German volunteers supported by the Red Cross and the court assisted the foreign witnesses during their stay in Germany and

tried to comfort them during and after their appearance at the court. With many of the witnesses they established long term friendships. That's why Mr. K. also remembers his first stay in Germany as the beginning of a friendship with the person who took care of him. And he remembers his own appearance at the court rather in terms of a personal success. The memory of Mr. K. does not always correspond to his actual statements at the court. But maybe an event that he no longer remembers also helped give rise to his positive memory: Being interrogated by the counsel for the defence, Laternser, Mr. K. gave a quick-witted answer which must have been quite difficult in the court situation. His report of a conversation that he had overheard at Auschwitz was challenged because - according to Mr. Laternser, K. had been standing too far away from the two speakers. Mr. K. replied in this situation that he could only estimate the distance because at that time he had not carried a measuring tape with him.

<sup>16</sup> «Erste Mal in Gericht, das war eine Überraschung, schrecklich. Ich bin gekommen zuerst Aus-, eh Aufnahme und sollte aussagen. Vielleicht waren nachher mehrere, eine ganze Menge, ich war eine, von hat man gesagt, ein, ein guter Zeuge. Und da sehe ich : Vorn in die Mitte, steht ein Tischlein mit Mikrophon. Hinter war ein Publikum, eine Menge bis zur Decke. Und da vorne waren die Rechtsanwälte und eh, die anderen, und ich gucke, wo sind die Verbrecher ? Ich konnte das nicht sehen, wo sind denn, was ist denn los ? Und hat man mir gesagt, am linke Seite sitzen diese Banditen. Wissen Sie, ich war vor die Augen immer diese SS. (...). Dort waren normale Menschen, die wir sehen jeden Tag auf der Straße, ich gucke, ich gucke, ich konnte das nicht mehr verstehen. Und der Vorsitzende sagte : Zeuge, rat-, sagen Sie schon ! Aber ich konnte noch nicht. Plötzlich, doch ! Ich habe einfach, einen nach dem anderen erkannt, von Boger, das war der Schlimmste und so weiter. Ich habe einen nach dem anderen, schön langsam und mit Ruhe : Ja, ich war schon so, wie sagt man, ohne, ohne so diesen Druck, ganz einfach und so weiter, und ich habe nicht geschrien wie manche andere, die sind gekommen zu diesem Prozeß. Ganz ruhig und eh, Mikrophon. Und da sind gekommen, ich habe alle gehört, alles war in Ordnung. Dann Vorsitzender sagte nachher, hat mich ein Danke gegeben und sagte, der Zeuge ist frei. Ich war freier als der andere. Wie sagt man ? Ausnahmen, weil ich bin 'rausgegangen, ich habe gesagt alles. Und da hat schon auf mich gewartet mein Freund, der Peter. Und da haben wieder gegangen zu Essen. Und ich habe gesagt zu Peter : Weißt Du, Peter, ich das erste Mal in Leben habe gefühlt mich sehr gut jetzt endlich.» Int. KS, 2.7.99.

<sup>17</sup> Yannis Thanassekos wrote me a letter (18.6.1999) confirming this fear of the witnesses. See also : Adam/Salomon (1995).

<sup>18</sup> Norbert Frei, Die Bundesrepublik und ihr Umgang mit der NS-Vergangenheit, in : Studentische Arbeitsgemeinschaft : Christina Oehrle, Sandra Sophia Schmidt, Thomas Terbeck (Hg.), Die Bundesrepublik Deutschland - Eine Erfolgsgeschichte ?, Münster 2000, S. 122.

<sup>19</sup> See also : Kipphardt, Heiner, Bruder Eichmann.

## Conclusion

If we evaluate the Auschwitz trial only in terms of its direct outcome - the conviction of about 20 Nazi perpetrators with astonishingly low sentences - it seems to be a typical German way of handling the terrible past and the crimes of the Third Reich. But if you take the Auschwitz trial both as an expression and as a means of the rise of a new perspective on the national past the influence it had on the German and international audience goes far beyond the actual trial. The judges undertook concrete efforts to make the dimensions of the annihilation of the Jews public in front of a wider audience than before. Well known historians were asked to give general reports about the German policy against the Jews during the Third Reich. The crimes of Auschwitz were not isolated but they were taken as an integral part of the Nazi power system.

The international and the German public did take the opportunity to take part in the trial: During one and a half years about 20.000 «normal» German pupils and their teachers, e.g., came to witness the trial - the Fritz Bauer Institut has hundreds of letters showing the importance of the trial for individual Germans who had come to Frankfurt. The big German newspapers reported on every single day of the trial and gave long accounts about each session. A network of politicians, legal jurists, artists and intellectuals - though still belonging to a minority but with more and more influence on the public opinion started to oppose attempts to draw a final stroke under the past.<sup>18</sup>

I have not mentioned and can only hint at the fact that the trial led to a wave of publications about Auschwitz and about the German way of dealing with their own past - the most well known literary texts might be an essay of Martin Walser («*Unser Auschwitz*» in «*Kursbuch*») and the theatre

play focussing on the Auschwitz trial itself, written by Peter Weiss: «*Die Ermittlung*», *The Investigation*. This play saw its *première* simultaneously at 15 theatres in Germany in 1965.<sup>19</sup>

Today, 55 years after the liberation of Auschwitz and 35 years after the trial a big number of research projects exist concerning the experiences of the victims. Many universities in Germany and abroad - especially in the States - are studying the holocaust and its effects. We even find an environment that keeps asking the survivors to speak in front of different publics. Some of the survivors have thus become «professional» witnesses - if I may say so. For some of them the possibility of talking has widened their social contacts, but on the other hand personally they have become rather lonely. This might be due to the fact that giving evidence as well as the status of being a witness of Auschwitz has not only given them appreciation by the society but that the fact of being one of the few - and today even one of the last - survivors of Auschwitz has also reduced them to the function of giving evidence.

Whereas the witnesses had once had to prevail against a hostile society that was not interested in their experiences, today the few survivors have become publicly presented witnesses of contemporary history. Mr. K.'s box illustrating his life story was filled with photocopies of important documents of Auschwitz - that he kept for interested visitors who were allowed to take them. Altogether, the statements of the witnesses have helped to initiate a radical change of the German historical consciousness even if the majority of the witnesses was prevented from telling their own story in front of the court. Instead their testimonies were rather reduced to short judicially relevant testimonies. Not the witnesses but the questioners - and that means the prosecutors -

decided on the subject of the testimony - regarding the witnesses' role the court was only interested in incriminating evidence against the accused. Nevertheless all three of the cited interviewees have drawn a rather positive balance of the trial, even if the sentences were too low, because of the trial's paramount significance. As already stated Mr. J. called the trial the «*beginning of the German culture of memory*». Today only 4.3 per cent of the German population don't

know what Auschwitz is and 73.7 per cent think that the memory of Auschwitz forms an important part of the memory of the National Socialist past.<sup>20</sup>

In this sense, the trial has made history and the witnesses have not given evidence in vain. They have filled a gap in the German memory. But we may still wonder whether the individuals' willingness to give testimony really benefited themselves in terms of their coming to terms with the past.

---

<sup>20</sup> Welzer, Harald, Spuren des Massenmords, in HAZ, 1.3.2000, quoting : Silbermann, A./Stoffers, M., «Auschwitz : Nie davon gehört ?», Berlin 2000.

**IZIDORO BLIKSTEIN**

*Directeur de recherches sémiotiques  
et linguistiques sur le témoignage audiovisuel  
des survivants des camps de concentration et  
d'extermination nazis  
Centro de Estudos Judaicos da Universidade de  
São Paulo - Brésil*

## Un «modèle» particulier d'holocauste : La marche de Secureni (Bessarabie) vers... nulle part.

Le présent travail est la suite de l'analyse du témoignage de Michael STIVELMAN qui raconte, dans le livre *La Marche (A Marcha, en portugais)*<sup>1</sup>, son expérience comme victime des atrocités perpétrées, en 1941-42, par les nazis et leurs partisans roumains dans sa petite ville natale de Secureni, ainsi que dans tous les autres villages juifs (*shtetl*, en yiddish) de Bessarabie, en Roumanie. Il faut signaler, tout d'abord, que, dans les récits des rescapés bessarabiens, nous ne trouvons pas des références explicites aux éléments qui composent le paysage «classique» de la *Shoah*. En réalité, ces témoins n'ont connu ni

Auschwitz, ni les chambres à gaz, ni les fours crématoires, et pourtant ils nous apprennent une leçon fondamentale pour comprendre le fonctionnement d'une politique d'extermination : en effet, «l'holocauste bessarabien» nous enseigne comment l'état totalitaire peut mettre en oeuvre — une fois qu'il y ait des *conditions préalables* — n'importe quelle machine meurtrière, de l'entreprise la plus élaborée, comme les camps d'extermination, jusqu'aux méthodes «artisanales», comme les purs et simples déplacements d'une ville à l'autre, sans aucun but ou vraie destination. C'est justement le cas de *La*

<sup>1</sup> Michael STIVELMAN, *A Marcha*, Editora Nova Fronteira, Rio de Janeiro, 1997, 233 ps.  
Izidoro.BLIKSTEIN, *Secureni, Bessarabie : um «paradigme» de l'Holocauste*, in *Cahier Internationale* n° 4, Fondation Auschwitz, Bruxelles, décembre 1999.

*Marche de Secureni* : opprimés par les troupes nazies et roumaines, Stivelman, sa famille, ses amis et tous les juifs ont dû quitter Secureni pour errer, pendant huit mois (de juillet 41 à février 42), par des centaines de kilomètres, d'un village à l'autre, jusqu'à l'anéantissement... «par l'épuisement, la famine, les maladies et, surtout, par la perte de tous les signes de citoyenneté».<sup>2</sup> Cette méthode était «enrichie» par des opérations

montre «la carte de la marche», d'après Stivelman<sup>3</sup> :

Quelles seraient donc ces *conditions préalables* qui permettraient la réussite de cette méthode «artisanale» ? Dans *La Marche de Secureni*, nous pouvons détecter les conditions les plus pertinentes :

- L'antisémitisme latent : «[...] en Secureni [...] être ami d'un juif serait honteux [...]»<sup>4</sup>.



Source : Michael STIVELMAN, *A Marcha*, Editora Nova Fronteira, Rio de Janeiro, 1997, p.125

semblables dans tous les autres villages juifs, ce qui a fini par créer un réseau bouleversant de marches dans toutes les directions et un va-et-vient interminable des gens entre les villes de Secureni, Britchon, Coslov, Naslavski, Vertigen, Cosauti, Otachi, Mogilev-Podolsk et Verhovka, comme le

- La perception du juif comme un ennemi dangereux qui doit être éliminé, comme l'on peut constater dans le discours du jeune Alex, un Roumain chrétien, ami d'enfance de Stivelman : «Vous les juifs, vous êtes pires que les serpents venimeux et vous devez être exterminés [...]»<sup>5</sup>

<sup>2</sup> Izidoro. BLIKSTEIN, *ibid.* p.45..

<sup>3</sup> Michael STIVELMAN, *ibid.*, p.125.

<sup>4</sup> Izidoro. BLIKSTEIN, *ibid.*, p. 45.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p.45.

<sup>7</sup> Primo LEVI, *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, 1987, p. 11.

<sup>8</sup> Apud Gordon A. CRAIG, *Germany, 1866-1945*, Oxford University Press, Oxford, 1981, p. 740.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 743.

<sup>10</sup> Michael STIVELMAN, *ibid.* p. 158.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 136.

- Acceptation de la doctrine nazie, d'après le salut du jeune Alex : «Vive notre grand leader Hitler ! Heil Hitler !»<sup>6</sup>.

Ces conditions recèlent le concept nucléaire de la doctrine totalitaire, à savoir, *le refus de l'alterité* : l'autre, l'ennemi envahisseur de espace vital, doit être éliminé. Il est opportun de rappeler ici l'avertissement de Primo LEVI :

*«Beaucoup d'entre nous, individus et peuples, sont à la merci de cette idée, consciente ou inconsciente que «l'étranger, c'est l'ennemi». Le plus souvent, cette conviction sommeille dans les esprits, comme une infection latente ; elle ne se manifeste que par des actes isolés, sans lien entre eux, elle ne fonde pas un système. Mais lorsque cela se produit, lorsque le dogme informulé est promu au rang de prémisses majeure d'un syllogisme, alors, au bout de la chaîne logique, il y a le Lager [camp de concentration] ; c'est-à-dire le produit d'une conception du monde poussée à ses plus extrêmes conséquences avec une cohérence rigoureuse ; tant que la conception a cours, les conséquences nous menacent. Puisse l'histoire des camps d'extermination retentir pour tous comme un sinistre signal d'alarme.»<sup>7</sup>*

Mais, comme nous montre STIVELMAN, les nazis étaient bien entourés par des voisins qui ont adhéré de bon gré à la doctrine d'extermination. Hitler, d'ailleurs, dans son discours du 3 octobre 1941, au Sportpalast, avait signalé que toute l'Europe marchait avec l'armée allemande dans sa guerre contre la Russie : «[...]les italiens, les finlandais, les hongrois, les roumains, les slovaques et les croates [...]»<sup>8</sup> Et, dans le cas particulier de la Roumanie, Hitler avait un fidèle disciple, comme le remarque Gordon CRAIG :

*«No attempt was made to interfere with the governments of the other allies. Hitler admired and trusted the Romanian leader, General Ion Antonescu, and was grateful*

*for his country's strong military contribution [...]»<sup>9</sup>.*

Nous pouvons voir donc comment ces *conditions préalables* mettaient les juifs à mi-chemin de l'extermination. Dans ce «décor» favorable, les nazis et les alliés roumains ont pu mettre en pratique la méthode «artisanale» d'anéantissement graduel, répartie en plusieurs étapes :

- Marches interminables d'un village à l'autre.
- Chaleur étouffante : les gens portaient plusieurs vêtements, les uns sur les autres, en plein été.
- Interdiction de repos : les victimes devaient marcher sans arrêt, fustigées par les nazis / roumains.
- Va-et-vient continu entre un village et l'autre.
- Paralysie et perte d'enthousiasme : les volontés, les plans et les initiatives se réduisirent au niveau de la pure nécessité de survivance.
- Les maladies et les poux : «[...] la tête et les vêtements de ma mère étaient complètement blancs, couverts de poux et des larves qui se promenaient par tout son corps. Nous étions en octobre, et depuis le mois de juillet, quand nous étions sortis de *Secureni*, nous n'avions pas pris un vrai bain».<sup>10</sup>
- Perte des valeurs et des références espace-temps : «Nos nouveaux paramètres de temps, nos perspectives, nos plans, nos préparations se réduisaient à une journée, à quelques heures parfois. Le passé et l'avenir étaient très nébuleux et lointains. Seuls intéressaient la fatigue de maintenant, le coucher du soleil, la fraîcheur de la nuit, le moment de manger, de boire, de faire les nécessités, de lâcher le corps fatigué sur la terre tiède [...] Et demain commencer de nouveau, comme hier»<sup>11</sup>

- D'une façon douloureuse et ironique, STIVELMAN témoigne de la formule la plus efficace et économique d'anéantissement : sortir, revenir, commencer, finir, recommencer, jusqu'à la perte des signes d'identité. Son témoignage peut se joindre à celui de Primo LEVI :

*«Ça sera alors notre vie. Chaque jour, selon le rythme déterminé, Ausrücken et Einrücken, sortir, rentrer ; travailler, dormir et manger ; tomber malade, se guérir ou mourir».*<sup>12</sup>

---

<sup>12</sup> Primo LEVI, *ibid.*, p. 36.



IRIS BERLAZKY

*Director of Documentation Project -  
The Menachem Begin Heritage Center,  
Jerusalem - Israel*

## Women about the Women in the Holocaust (Testimonies and Memoirs: an Attempt of a New Outlook)

This article is but a modest attempt to cope with some methodological problems of the figure of woman as it appears in historical and sociological researches. A special emphasis is done on the figure of woman in the Holocaust as it can be derived from their personal testimonies and memoirs.

When I was requested to talk on the subject, I kept asking myself the same questions that merge in general researches on the woman's image in history in general. This is the first part of my notes, while subsequently I am trying to refer to more specific problems, belonging to an abnormal world of the Holocaust notions, which an individual had to challenge.

(The main topic is illustrated by excerpts from video interviews with women -

Holocaust survivors, performed at the Yad Vashem).

Did women have history of their own in this period, special to them as women, different from that of the men?

In case of a «yes» answer, what is the source of the difference: sex (physiology, genetics or biology), social part, which results from her important function in the society, or the correlation of the first two notions, e.g., the function of motherhood?

Is the difference in behavior between women and men rooted in inhuman circumstances of the Shoah?

Does it include the differences between human beings and not only between females and males?

Probably, the answers may not be single meaning (monosemantic).

In her introduction to the volume «The Time of Women», published in the magazine of «Zmanim», Idit Zertal specifies the subject of gender (sexual, biological, social or political distinctions, or all of them together). The source of the history is not in itself, but inside the person who writes it, the historian being an arbitrator above endless events, choosing what he feels to be worth of writing down or exposing. Generally, he picks out those history-creating ones from

*«the history... being a fruit of reconstruction of the world as a sequence of non-logical phenomena, which do not respond... to any legitimacy. Since until recent times, the history has been written down by men-historians, and the study of the history was the study of deeds of the powerful, which meant the activity of 'great people', i.e. of men, while women have never been in this story».*<sup>1</sup>

Women defaulted in the events, set aside for entering into the history of the previous centuries. Certainly, there were deviating examples, when women succeeded in creating their image in the men's world, e.g., thanks to their political position, like queens of England, or such exceptions like Jeanne d'Arc.

In the past, women, because of their biological nature, led a passive way of life, pronounced in obedience and seclusion, and were meant to fulfill no function in the history. Sometimes, «at the best», according to

Zertal, they were mentioned in a men's narrative. In her opinion, the category of gender makes a revolution in the vision of the past and its understanding.

Do we have to restore the blotted out experience of women and record their history of? To demand from history some compensation and renovate everything they have done in its course?

*«The use of the term 'gender'... makes it possible to observe once more the assumptions of the developments of the history, flowing from the experience of the half of civilization, to reformulate from the bottom up its important periods and crucial changes.»*<sup>2</sup>

My question is: Which kind of aspects of the human experience should be chosen and mentioned from the historical point of view? That of the men? Of the women? In my opinion, of the both as human beings, with the emphasis on the specific character of each of them.

When trying to localize woman's place in the historical research, her function and connected with her stories, as an exclusiveness, we approach to the men's way of judging the events, not with standing that our goal is to possibly keep to a kind of balance. We are likely to transgress to «feministic chauvinism» (an inner feeling is haunting me all the time, when I am writing this article, taking effect as an inherent caution).

Still now a days, men and women enjoy extremely definite social and family functions to be fulfilled. Women do not fight in the

<sup>1</sup> Zertal, Idit. Zmanim [Times] (46), Tel-Aviv University, 1993. p. 3

<sup>2</sup> Lerner, Gerda - In : I. Zertal, p. 3

<sup>3</sup> Dinnerstein, Dorothy. *The rocking of the cradle and the ruling of the world*, 1976. In : The voice of mother or dialectics of feminist self-consciousness, Zmanim (46), Tel-Aviv University, 1993. p. 8

<sup>4</sup> Brunner, Josje. *Kola shel ima o dialektika shel todaa atzmit* [The voice of mother or dialectics of feminist self-consciousness], Zmanim (46), Tel-Aviv University, 1993. p. 8

<sup>5</sup> Op. cit. - p. 15

<sup>6</sup> Irigaray, Lucy. *This sex which is not one*, 1985, 1977. In : Brunner, J., p. 15. See also : Kristeva Julia. *Zman nashim* [Time of women] In : Brunner, J., p. 15

war battle, while men are excused from procreation, but women do, - then, nearly always, even if mother is released from the old and conventional family chains, which in the family system are so characteristic only of a woman the subject of motherhood is so problematic, when we are going to discuss absolutely without bias. It is quite possible, and our feminists may argue, that those functions originate from the system and standards, created by men. So, let me add a couple of words, because we, women, ran risks with them (later on, we will be able to comprehend this, because in the Holocaust motherhood had its specific female tincture, while in similar conditions, but in various places and periods, it seems to be rather unique). Already Simone de Beauvoir claimed that woman's consciousness is bound to the body giving a birth, and if she liberates herself from the chains of motherhood, she can be equal to the man. For sure, she would be more independent.

On the subject: How woman sees herself in the society and how she identifies herself with the man, with herself and her function, - this is a new direction of feministic thinking, suggested by Dorothy Dinnerstein. In her research, she examines interrelations between the consciousness of woman and that one of the man on the level of parent child. D. Dinnerstein discusses the woman's authority, awaking more dignity than the man's one.

*«The process of the identification lies in the basis of the establishment of women' and men's self-consciousness, which causes women to fear terrible strength they fell inside, and leads them to willingly dedicate themselves to man's mastery on the public level. After they experience political surrender, there is an easing of an internal burden. In order to deal with their anxieties from the strength of their all-mighty motherhood, men feel need to restrain women... a master's demand for*

*recognition, as a demand, directed to a slave, that the man's recognition of her is necessary for her complete fulfillment. The women's agreement to be slaves to men does not arise from their deadly fears (as Hegel and Simone de Beauvoir presumed), but from their subconscious fear of the absolute strength they feel inside.»<sup>3</sup>*

The author of the article, quoting Dinnerstein, is Jose Bruner, a man, and one of the paragraphs of his article appeals to me. He wrote a sentence:

*«For my sins I am a man, therefore it is obvious that I have never given a birth nor ever will. Masculine philosophical categories have used me to observe feminist theories about motherhood...»<sup>4</sup>*

This assumption takes us back to the question from which point of view it is possible or necessary to write about women? Is this feminine writing (l'écriture féminine)? Is a man capable of analyzing a feminist dialogue about motherhood? In my humble opinion, a man or a woman researchers can try to disconnect themselves from a masculine or feminine way of thinking and take a neutral point of view. The question is: is anyone capable - at all - of doing this? of this kind of neutral thinking?

Bruner attacks Lucy Irigaray and Julia Kristeva. «*Their pretensions,*» - in his opinion, -

*«have developed a subversive and divisive dialogue, exclusive to women fitting an exclusive way to express the process and habits of motherhood...»<sup>5</sup>*

In this way, they actually imitate the style of the male researchers. In their opinion:

*«Feminine writing should be disconnected from masculine thinking and writing... as it doesn't speak about the development of a new theory, in which the woman will be the subject or object, only by blocking the theoretical mechanism itself. By doing*

*away with the pretension to produce truth or monosemantic meaning»*<sup>6</sup>...

Which sounds interesting and ideal. The question is: Is it possible in reality?

The Angel of History, the new angel of Walter Benjamin (Angelus Novus).<sup>7</sup> This angel has no sex. This is a historical reconstruction. The reconstruction of the feminine or masculine past is that one of the human experience, and not specifically female or male. History, perhaps, lacks sex, but historians, who write it, are not sexless.

In her article «History of Women, History and Politics», Billy Melman points out that from the 70's the current view is that history has no sex. In her opinion:

*«The subject in history should be a person, however the term person in Western culture indicates a man. To most, Western man, white... and not human being. The historical narrative was andocentric, europocentric and uniform.»*<sup>8</sup>

When women appeared in history books, they appeared not as historical beings. Melman tries to reconstruct all the experience of researching the writings of the past about women. This again raises the question, if it is possible to write or discuss a separate history of women? Is there a connection between women's activity and the events as they occurred? Between the feminine past and the human - general - past?

This question troubled me, when I came to look for the feminine narrative, existing in the feminine testimonies and memoirs of

the Holocaust. The answer, as we shall see later on, is «yes», definitely, there is a connection. However, there is much unique in «HER-STORY», in contrast to «HISTORY» (these are the terms, which Melman uses in her article).

A wider view, including other disciplines, should be used in researching society in general, not only the narrow aspect of the history, as told. Melman writes her article from an historical aspect, she arrives in her conclusions by means of observing the political status of the woman (with no voting rights and no legal autonomous existence). Her past experience is absorbed into the male citizen experience.

*«In order to develop a history of women, there is a need to cultivate recognition, that women, as a group, can be defined not only by their biological identification and their function in childbearing, but also as a collective, who takes an active part in the historical process. The inclusion of women as an historical group in the past narrative, the same as excluding them from the traditional historiography, was the result of the combination of history and politics.»*<sup>9</sup>

In researches of the 20's and 30's, the past of women was perceived as unique. On the other hand, the existence of the suffragette movement did not encourage research on the shared feminine past. The classic feminist historiography emphasizes the importance of the empiric basis to every narrative; with this it strengthens the connection with scientific history and the severance from the

<sup>7</sup> Melman, Billy. *Le-malakh ha-historia yesh min : ha-historia shel nashim, historia ve-politika 1880-1993* [The Angel of History has sex : History of women, history and politics 1880-1993], Zmanim (46), Tel-Aviv University, 1993. p. 19

<sup>8</sup> Melman, B., p. 19

<sup>9</sup> Op. cit. - p. 22

<sup>10</sup> See also : Ginzburg, Carlo. *Rak ed ehad* [Only one witness], Zmanim (48), Tel-Aviv University, 1990.

<sup>11</sup> Kelly, J. (1975). In : Melman, B., p. 30

<sup>12</sup> Document collection of Ringelblum Emanuel. «Ktavim von Ghetto»(vol. A, pp.374-375). In : Eivshitz, J.(ed.) *Haisha ba-Shoah* [The woman in Holocaust], p.6

traditional ideological history. That is, a solid base, relying on facts, could be a firm foundation for the historization of women. This matter is connected with the figures of women, Holocaust survivors, which I will present. In their narratives, they tell basic historical facts, known to anyone who deals with the subject together with unusual situation, typical to them as women. I mention the empiric base of the historical narrative, legitimizing the survivors' testimonies as an historical source (nevertheless, some historians may object to this assumption).<sup>10</sup>

In presenting the excerpts from testimonies on the video, I shall try to show that the facts crossrelate, although on different levels to different women, at different periods and in different places. The consideration of the main phenomena in history (in our case, the phenomenon of the Holocaust) allows innovative revision of the period. This is what we wish to investigate. The history of women demonstrates that it is possible to tell at the same time more than one narrative. It was the narrative of the men. The will to produce separate research of women, created, according to Melman, a model emphasizing the nature of the sex, and not a change in time. In her view, it is necessary to abandon the history of women, based entirely on the empiric research of a separate being...

*«There is not enough exposure of those women who hide themselves from history... the digging in the separate being duplicates the predominant historical story, in which he simply changes the men with women».*<sup>11</sup>

Other critics suggested creating history with a double view towards the past, which would be directed to the special and the feminine, yet relates to it not as the absolute experience, but relative to the general human experience. From some kind of double view, which will allow a new system of the critical concepts, I join this conclusion and

shall try to demonstrate this in my examples from the testimonies and their analysis. I must note that I have really tried the «double view». Whether I have succeeded, the reader would judge. Inwardly, I feel that my voice is (still) a feminine voice.

## The Women in the Holocaust

Historian Emanuel Ringelblum already wrote in his diary, on June 10, 1942:

*«The historian in future will have to devote a special page to the Jewish woman in this war. The woman will occupy an important place in Jewish history. With her capacity to endure - thanks to her, thousands of families will be able to stand firm in this bitter period...».*<sup>12</sup>

Since we mainly dealt with testimonies, I searched in them for situations, characteristics to women. From the functions, which they fulfill in the society and the family as mothers, daughters to their parents, sisters, and, with them, functions, attributed biologically to the woman: birth, breast-feeding. More than once in the stories in the testimonies and recollections of the period of the Holocaust, one may find examples that the hero of the story could be equally a man. If one observes woman's history from typical characteristics, which relate to women only, such as female intuition, mother love etc., subjects and behavior, which are special only to the woman, will be revealed.

The woman prisoner in charge of other prisoners in the concentration camp fulfills her position in a way, different from a male prisoner, responsible for men prisoners, carrying out his functions. A young woman who gives birth a baby in the age of 17, which in itself is a physical and emotional situation, specific to woman only, draws confidence from the image of her father. As a

result of dramatic events in the ghetto, it is the father who breaks down; the husband goes to the army and leaves. The mother and daughter are in despair. She is left alone with neither emotional nor moral support, as a young mother with a baby, without a husband or father. In all these arguments we can only compare that part of the situation, in which a man could find himself. Let us suppose that he, too, could suffer a crisis of faith to his father, although, generally, he would not have to remain alone with the baby, immediately after his birth. The points, I have noted before, appear in an excerpt of a testimony on the video.

There were also characteristics to the possibilities for escape, which were open to women in the Holocaust - a woman could use her charm, her female talents and intuition in order to survive. But in a similar way, such features like female beauty could turn into more of danger, elements which have less dominance, when speaking of a man.

In the concentration camps the subject of mutual help between the prisoners is very conspicuous (as will be seen in the video clips). In contrast to this a system of jealousy and cruelty between women is uncovered, mainly when they belong to different statuses. Using position to fulfill their needs: as lesbians (the parallel of homosexuals among German men and those in senior positions in the camps are recalled many times in the testimonies of Jewish boys) or just sadism.

These descriptions bring us to the questions: what was a woman capable of doing to another woman? One Jewess to another, a German woman to Jewess etc. Pictures of mutual help and moral support on one hand, but sometimes revenge, jealousy, humiliation, cruelty and helplessness.

How does a woman maintain, when most of the men are taken away, killed and she is left alone? How she survives? I have to mention again that there are similarities in the behavior of women and men, which are characteristics to the nature of human beings, but there are special qualities in men and women among from inclination, character and options. For example it was much more difficult for a man to hide the fact that he was Jewish, it was easier for a woman to be employed as a non-Jew.

She would colour her hair and not have the problem of circumcision there were jobs connected with women's professions only: childcare for small children, home servant and cook many women were saved due to false identity and moved to Germany to work as non-Jews (see: Testimony by S. Blum).

It was sometimes very difficult for men to survive under extremely hard conditions of work: in forced labor camps, special labor units of the Hungarian Army. There they were forced to work under very difficult physical conditions. In special units such as Sonderkommando they worked and lived next to gas chambers in the extermination camps. Until now women have not been mentioned in these units. On the other hand, sometimes the partisans did not allow women and children to join them and they were forced to return and look for other ways to survive and escape.

Let us not forget that the Nazis really carried out selections according to different criteria mainly before deportation from the ghetto and during the roll call in the concentration camps («*Appel*»). However - finally - the Nazis intended the same fate for Jewish men and women - death. (Selections of any

<sup>13</sup> Ibidem - p. 67 ; Memoirs of Berta Fredberg, «The sun raises», pp. 50-76

kind are definitely a subject deserving of separate research).

In the ghetto the situation of the women was very difficult. In many cases they were left alone with children. Women faced an inner conflict of what to do with the child? In hiding places in the ghetto and on the Aryan side. If a child broke into tears, absolute silence had to be maintained. No food to feed the children. The mother wanted to transfer her children to non-Jews and of concern to keep them alive she was forced to overcome her feelings of pity and love towards her children. Not to speak about the longings, which followed. To hand them over to a non-Jewish neighbor in order to save them. There are known cases of mothers who saved a small son or daughter by forcing them with strength out of the convoy transporting them to the place of extermination. From a testimony of a mother who handed over her daughter to her Polish friend:

*«The child cried. I want to go home. I don't want to go back there. My heart bled to hear her pleas. I explained to her that it is impossible to go back to the ghetto, danger awaits children, she is already big and wise enough to understand that she must look after her little sister. I hugged and kissed her, held her tight to my breast and told her she must return immediately to the home of her rescuer. The child insisted: 'I want to go home, and that's it'. I could not be cruel any more and decided to take the child back with me to the ghetto. Then my friend came to my help. She took the child by force from my arms and started to speak to her harshly: 'you would be grateful; your parents have given away all their possessions to save you. You are a big girl and you must look after your little sister. Go back to your place and in a few days we will come and take you back to the ghetto. You*

*will always have time to go back to this hell'. With an aching heart the child returned to the place of shelter. If my friend had not hardened her heart, I would have taken my child back the same day to the ghetto. Next day the gate of the ghetto was shut and the road to safety was blocked... It was the 13th March, 1943, the liquidation of the Cracow ghetto began».*<sup>13</sup>

There are more examples of this kind and other of a special situation of the mother in the Holocaust. The conflicts and special problematics, which she had to deal with both as mother and a woman.

Sometimes the very cruel solution could only be carried out by people who did not have a direct connection with the child as a parent and child. In the previous example the non-Jewish rescuer solved the conflict, which ended positively. The next example is different and more cruel (I don't want to sound critical. It is clear that the choice of dying with the child or continuing to live without the child... which is preferable?) This is already a difficult psychological question. At the time of the liquidation of the Jews of the small town Tuczyn (in the area of the town Rowno, district Vollhyn, East Poland) fire broke out and the Jews fled to the forests. One of the mothers tells in her testimony:

*«On the road were lonely children... They survived after the death of their parents, they were lost in the panic or abandoned by their despairing parents. Babies crawled on all fours on the paths in the forests... With me was my son three years old. It was difficult for me to run with a child in my arms and by foot he was unable to keep up with us. The child cried and pleaded not to be left behind. He cried: 'Mother throws away the shawl and then it will be easier for you to carry me'. I gathered my strength and took him. We*

*met a cousin and gathered together about 20 people and decided to walk far into forest, until we would come across partisans. In that group I was with my son of three years, but there was also another woman with a baby of 8 months old. This woman was given the condition: either her or the baby. They said, the baby with its crying is liable to give the group away. The mother stealthily slipped into another group and left the baby there. Someone watched her doing this, chased her, hit her and forced her to take the baby with her, and then the brother, a mature man cut the veins in the arm of the baby with a razor. They put him on the ground and covered him with leaves...»<sup>14</sup>*

Indeed, this is a terrible experience.

One of the subjects, recalled many times in the testimonies of women who were in the camps, is the subject of shaving their heads. A description of humiliation and insults to aesthetics. After the selection at the entrance to the camp, disinfection and shaving of the head took place. There were those who said after the shaving that they did not recognize one another and broke out into hysterical laughter, which greatly testifies to their distress. They felt they have lost their personal distinctiveness and almost all became the same. In her testimony, Lily Loebner tells us of the degrading situation after the shaving and standing naked without hair. The offence to their dignity and emotions as a woman:

*«After they removed our hair, we did not recognize one another. Women with shaven*

*heads. We were given rags, wooden shoes. Shaving our heads made us feel terrible. You are not a human being any more. Naked in front of men. With taking off your hair you lost all your dignity. You were like an animal and you had nothing to say or ask - you were nothing»<sup>15</sup>.*

In one of the interviews a woman mentioned that she was prepared for any punishment, just that they should not touch the hair on her head, after it already grown a few millimeters, they knew exactly how long it would take to grow to a certain length. It seems to me that this nuance is typical of women only. Their feelings about their appearance. The insult to their aesthetics. The hair of her head symbolizes the feminine characteristics, which were lost in the situation. She found herself even more so in front of strange and hostile men.

Here we can hear the «feminine voice» in the women telling their stories, as well as my feminine voice as an interviewer and an interpreter of the testimony. Together with this comes the human voice which reminds us how humiliating it was to the male prisoner to go through the process of entering the camp more than once, I have heard in the testimony of a man that he lamed into a number in a series of hunted and that his life was worth nothing... This takes us back to the matter of the double view.

The situation described by both men and women is humiliating from all human aspects. Shared by both sexes. However, each one of them remembers and emphasizes the things,

<sup>14</sup> Zilberberg, Asi. In : Levi, Dror (ed.) *Yehudei Tuzhin ve-Kripa mul rotzheibem, 24 testimonies* [The Jews of Tuczyn and Kripa facing their murderers], 1990. pp. 45-46

<sup>15</sup> Loebner, Lily. *Video Testimony* (here from : VD) No 740, Yad Vashem Archives (here from YVA).

<sup>16</sup> Liberman, Temima. *Sipura shel nitzolat ha-Shoah* [The story of an Holocaust survivor], published by Yosef Galili. P. 10

<sup>17</sup> Ibidem

<sup>18</sup> Ibid.

<sup>19</sup> Ibid. - p. 14

<sup>20</sup> Ginzburg, Carlo. *Rak ed ehad* [Only one witness], Zmanim (48), Tel-Aviv University, 1994. p. 17



which are connected with their own outlook as man and woman, and still remain the elements, which are exclusive to each one of them, as a human being and as part of a sex certain.

A woman, beautiful and young, can use these qualities to help herself; on the other hand these same qualities can be used detriment and increase the chances of being harmed. In her testimony Temima Lieberman of Bodeslav in the area of Vilna tells that because of her Aryan appearance she dared to escape. She wandered around alone in the forest; she was then 24 years old. On the forest she met a young man walking with a pack on his back. He asked her what she was doing there...

*«I didn't hide anything, I admitted to being a Jewess, and that they were about to liquidate all the Jews of the town. I escaped to wherever my feet could take me; no one is waiting for me. The young man tried to calm me: 'You are young and cute; I would like to help you, how? I am a student, they wanted to send me to forced laborer in Germany, I escaped, I shall wander around the forest and surroundings, come along with me. My friend, a priest will obtain a birth certificate and you will be protected'».*<sup>16</sup>

The young man walked with her between the villages. By chance, they came to a village when she heard about a Jewish girl who had posed as a Pole and was caught, she and her family who had hidden her were killed. The young man's mood changed, he deserted her...

*«His face became serious and his laugh disappeared... at evening we reached a village near the forest, we asked for some milk. The farmer's wife agreed and went to milk the cows...».*<sup>17</sup>

Temima saw that the young man left and went towards the forest. She was afraid that he wanted to inform against her. She continued to play a part in front of the farmer's wife

as if he were her husband about to abandon her. In her need, she started to cry:

*«Bastard... found the right time to leave me, how will I get home? The members of the household started to cry with me, ordinary, good people. They comforted me: 'You are young, all your life is in front of you. You will find work in the village and spend the war with us without this bastard'».*<sup>18</sup>

Continuing of her path to survival, Temima met a priest who was ready to help her and promised to obtain false identity papers. The priest did not tell his wife that she was Jewish. Temima used to meet him secretly behind the barn, so that the villagers and Germans would not notice them.

*«The wife of the priest found out about the mysterious meetings with the priest behind the barn. One day she burst in angrily while we deep in conversation 'Who is this founding? Where did you find her? What secrets do you have with her?' She went up to her husband and took out my photo out of his pocket, cursing and eaten up with jealousy, tore the photo and wanted to hand me over to the Germans. I pleaded with her to let me stay another two weeks, and I will disappear, the priest promised to obtain the expected certificate in another two weeks...».*<sup>19</sup>

General words common to the presentation of feminine figures, which will appear in the video excerpts.

In the article of Carlo Ginzburg «Only one witness»<sup>20</sup>, a man called Kinoni is mentioned, - the only survivor from a small village in the region of Provence, where the community of La Baume had been destroyed as back as in May, 1348. This case, as an example, raises the question in me again if it is possible to rely upon testimonies, as is well known that they are a very subjective source, and, moreover,

whether it is possible to rely upon a single testimony in an historical research.

In his article, Carlo Ginzburg (a Jewish-Italian historian) discusses opinions of different philosophers and historians who deal with the philosophy of History -

*«we became conscious that the historian writing, creates space and time, when he himself is fixed in his discipline in a certain space and time»<sup>21</sup>.*

This idea takes us back to the argument, which I spoke about at the beginning of the writing of the «feminine voice», the «masculine» or the «neutral». Also the discussion whether the Angel of history is sexless as most researches think.

I repeat and maintain that the historian is not sexless and therefore cannot remain neutral. Despite this the historian should do his best to remain balanced.

Does the writer, the subjective narrator, who creates an historical document by giving a testimony itself, is he not also fixed in a very certain time and space both at the time of the event and also when he discusses it. However the witness is not an Historian. Sara in Ginzburg's article talks about document (parallel to testimony here).

*«A document can express reality, however a document can express itself. A document is an extra fact, it is an addition to countless other facts, but (together) they do not form one unit... These two realities cannot become one unit, they cannot reflect each other. The active individual is a fact. The individual who tells the story in an additional fact. Every testimony is only*

*testimony about itself, on its immediate context (momento), on its source and its aim and no more».<sup>22</sup>*

Ginzburg maintains that the narratives based on one witness, can possibly be treated as experimental cases... which negate the clear observation between... «positive historical research based on a verbal reading of the witness» on the one hand and «historical narratives» based on illustrated interpretations which cannot be compared or refuted (on the other hand)...

«Reading of the available testimony influences the narrative which is derived from it a doubtful and unlimited approach towards historical narratives (summarized finally by Ginzburg) has no meaning». <sup>23</sup>

Jean-François Lyotard writes about Auschwitz

*«Presume that an earthquake destroys not only human life, buildings and everything, plus the instruments that measure the earthquake. The inability to measure strength does not negate it, but raises in the minds of the survivors the idea of giant seismic strength. With Auschwitz, something new happened in history (what could only be a sign, not a fact), and that is, that the facts, the testimonies, which carried the hope of the here and the now, documents which indicated the meaning or the meanings of the facts and names, and the possibility of linking words of different groups, the joining of which produces realities. All this is destroyed... Everyone expects the historian to take into account not only the damages, but the uniqueness? Not only the*

<sup>20</sup> Vidal-Naquet, Pierre. In : Ginzburg, C., p. 25

<sup>22</sup> In : Ginzburg, C., p. 25

<sup>23</sup> Ibidem

<sup>24</sup> Lyotard, Jean Francois. In : Ginzburg, C., p. 25

<sup>25</sup> Levi, Primo. In : Ginzburg, C., p. 25

\* pseudonym

*reality but also what is metareality, which is the destruction of the reality».*<sup>24</sup>

Ginzburg is not convinced that the latter observation is correct, he maintains that

*«the memory and the destruction of memory are elements which repeat themselves and recur; 'the need to tell our stories to the rest, to share it with the rest'. As Primo Levi wrote: 'Become from our point of view, before our liberation and afterwards, an image of immediate and violent impulse so much so that it is in competition with our other basic needs'...».*<sup>25</sup>

To strengthen his stand, Ginzburg indicates that between the Latin words which mean «witness» exists «*superstes*» the word survivor. That is to say witness with the implication of survivor concerning the immediate urge to tell (Primo Levi). It reminds that it is possible to see the differences between women and men also in the manner and style of their stories, that the man or woman chooses to remember and describe and that which they choose to suppress and forget. In another article it is possible to develop the subject of types of witnesses who are interviewed. From my vast experience in this field of taking testimonies generally, women more easily reveal personal specific details of their past and also remember such details more often. In most cases their visual memory is better developed.

The masculine witness is more closed, less personal except when he is a person with much self-awareness. The person who is self-aware is usually one whose work is creative or has a creative personality. This kind of personal interviews which we carry out at Yad Vashem is an «ego-trip» situation which creative people need. As I said before this subject needs a different and separate research.

These thoughts which I have expressed come to remove any doubts about the importance of personal subjective testimonies expressed by some conservative scientific researchers.

The demonstration through the excerpts of stories of women from video interviews intertwine and unite on time and unique elements to these women's experience together with elements typical to the stories of all Holocaust survivors male or female. These survivor witnesses represent in their way of telling, themselves only, and what is unique to them and combine in their description of facts the uniqueness and the continuity of behavior altogether.

## Sara \*

I start with presenting an unusual person. Her name is Sara. During her stay in the camp, Sara attained the position of the Lagerälteste in the Camp C of Birkenau. She belonged to a group of Slovak women, transported to Auschwitz already in March 1942. When she came to the camp, she was 26. She was born in Slovakia. In her testimony, she gives a detailed description of the life of women prisoners in Birkenau. She had special relations with the camp commander Joseph Kramer and the SS-woman Irma Graeze. Her testimony includes also descriptions of the Nazi doctors Mengele and Klein. The excerpts, presented here, depict situations reflecting her special relations with Kramer and Graeze.

In contrast, we shall present a part of the testimony of another woman, Leah, who was also a Birkenau prisoner, but never enjoyed Sara's status. In her description Sara tries to emphasize that her only aim was to protect the women prisoners and saved their lives, she was in charge of them and had to treat them harshly in the course of her duty. Once - according to Sara - women were misled and wanted to go after Klein. In order to save them from a bitter fate, she had to beat them. In another instance, she tells about a woman prisoner who was strongly beaten by Irma Graeze. Later on, there is a

story about her and another woman prisoner having made an SS-man drunk and, therefore, saving women from being sent to gas chambers. In all these stories, we can see Sara's feminine intuition, her strength and assertiveness, as well as her authority (all these characteristics refer to Dorothy Dinnersten's position). Obviously, some, so to say, unpleasant events took place either. After the war, Sara was brought to trial in Prague and - twice - in Israel, being convicted of beating prisoners. She claimed complete innocence, because she could prove that she had beaten them in order to save their lives. In the fifties, Sara left Israel.

In order to encourage Sara to tell her story, I, as an interviewer, gave her the feeling that I was not judging her, but I am on her side. Thus, she retold about some cases of beating women prisoners. In video excerpts, presented here, we reached the fourth hour of the interview. By then, we have already had mutual trust. As Sara went on telling her story, she explained her relations with the prisoners before and after her nomination to the *Lagerälteste*. When she was sick and weak, she was supported by prisoners in order to pass the selection. After she recovered, she was offered the position of the *Lagerälteste*. She puts it as if it were enforced upon her. However, describing her work, she appears to be a person with great strength and authority, perfectly matching the task. One can discern a kind of motherly patronage towards desperate prisoners, e.g., when Surka, one of the prisoners keeps asking her «what will be» and «whether they would survive». Sara cites the story of Noah's ark, expressing thus her personal and moral support: one prisoner giving hope to another. In her testimony, Sara repeatedly implies that if she

and her friends had not supported each other, they would not have remained alive. This theme is a constant motto, which could be traced through all the testimonies of women prisoners (we may find the term of «camp sisters» in Lea testimony). In another place, Joseph Kramer wants to give to Sara everything she wants for her prisoners: mattresses, clothes, even a dress and perfume. She was not afraid to speak to him assertively and openly, whoever might hear and suspect her being his protégé. There is also quite a piquant episode, when Kramer takes her into his car and asks her to sit next to him. And when Joseph Mengele passes by, Kramer comments that he would march by foot and she would drive. It seems to me, we may jump to a conclusion, that the relationship was not that one between a prisoner and her guard. Her relations with Irma Graeze were not ordinary either. Sara advised her about lovers among German prisoners (Irma was a tall and good looking blond).

In another episode, as well as that of Lea, the German woman is described as cruel and sadistic. This Nazi woman, so weak and dependent upon the men, is - on the one hand, so cruel and sadistic, and, on the other one, is an ordinary female in love and, therefore, insecure. The Jewish *Lagerälteste* is like an elder sister for Graeze, and, when Irma beats some women prisoners, their friends call on Sara for help, and Graeze - finally - begs her pardon. In her testimony, Sara never denies carrying a stick in order to frighten the women and, therefore, subject them. In one of the episodes, we'll see Sara punishing one of her disobeying assistants. She (Sara) tries to soften the picture, depicting the event in a light-hearted manner: «Did you really mean to punish us?... Did

<sup>26</sup> Sara. VD/38, YVA

<sup>27</sup> Eivshitz, J., p. 135

<sup>28</sup> Ibidem - p. 136

you really mean not to keep my order?»<sup>25</sup> In my opinion, this is her way of dealing with her feelings of being guilty. After the war, the women she had beaten complained to the authorities. But, according to Sara, she had virtually saved them. Of great interest is to compare the situation during the Shoah, as she described it, and her meeting with former prisoners after the war in the «Makhane Israel». She was there, near Haifa, with two small children, when several women pointed her out and reported her to the authorities. She tells this story as a part of a difficult period of adjustment and absorption. That was probably one of the reasons that later on she left Israel. I have to lie stress again that the position attained by Sara at the Birkenau camp was an extraordinary one for Jewish prisoner.

In another place there is also a mention about women who attained a position of responsibility in concentration camps. Rivka Kowiatowska describes a *Blockälteste*, Ruth by name (hers was a lower position than that of Sara). She is described as an authoritative person either, though far less than Sara. She seems to be more sympathetic and at times even doubtful. She speaks to the women prisoners, but they do not accept her opinion.

*«Ruth, who was in charge of our block, listened to all the women's complaints, but in the end she only moralized to us... You should be grateful. Have you forgotten on what condition you arrived here? No one believed that you would last till the next day. Today you look like human beings. You can send a delegation to the camp commander».*<sup>27</sup>

They interrupted her by saying: «She is a Russian and will not punish us». They went to Shura (a camp commander). Ruth did not agree, but the prisoners never accepted her opinion and went to talk to Shura. At first Ruth was silent, but then she started telling them about cruel things that Shura had done.

*«At the beginning she beats the women prisoners and then she sends them to the crematorium... Some time ago there was a distribution of cheese, and Shura found out that some of distributors cheated and issued very small portions. Shura punished the women by making them stand outside during the cold and rain all night long. They tried to bribe her and sent her a diamond ring, but she refused to accept it... I, myself, try to avoid her. Sometimes she is human and sometimes she turns into a cruel animal...»*<sup>28</sup>.

This is the *Blockälteste* talking about Shura who is a Russian *Lagerälteste* (camp commander), like Sara, a Jewish woman. We are able to see contradictions and ambivalence that exist in the image of a woman holding a position of authority in a concentration camp whether she is Jewish or non-Jewish (Irma, Sara, Shura and Ruth).

## Lea

Lea. She is a completely different type than Sara. She was brought to Auschwitz-Birkenau in March, 1944, some two years after Sara. Leah was born in Oradea-Mare in 1923. The interview with her lasted eight hours. It is a long and detailed testimony. She remembers specific details about events in the camp. She describes the preservation of Jewish traditions in the camp. Her story deals with mutual help and contact between women prisoners and their relations with each other, which usually were good. Lea appears as an authoritative and charismatic person, although she did not get any official nomination in the camp. Besides, she was very sick and belonged to a group of women who were about to die. However, her inmates saved her. In contrast to «friendly» relations, which existed between Sara and Irma, Lea was brutally beaten by the German woman, but it never broke her spirit. We will see in the video a traumatic

dehumanizing situation, in which Lea is suffering from diarrhea, while standing in line, and Irma was beating her and asking whether she was doing that because of the fear. During her description, Lea asks herself how a woman could cause such things to the other one. «Can you understand how one young woman could do this to another young woman?» or «How could she live with herself?». <sup>29</sup>

Lea says that through her own sufferings she tries to persuade herself that it might have happened to somebody else.

*«I tried to convince myself, it was like schizophrenia... telling myself that is not happening to me... I am just watching this and it does not hurt me...».* <sup>29</sup>

This is a sentence, which frequently recurs in testimonies, when unpredictable, next to unbelievable, inhuman and humiliating events are described. The survivors (men as well) tell that they were thinking it was happening to someone else. And this helps them to overcome their sufferings. Perhaps, it helps them describing as well. In fact, isn't this a kind of thought, which crosses the mind of someone who was involved in extreme and traumatic situation and then tries to reconstruct it? He is trying to clarify the situation to himself and to his listener by imaging it was happening to somebody else. In this way he protects himself in order to describe things from the distance, to move the picture in order to get it closer. The event was so traumatic, almost defying description while the testimony was being given, wherever it had taken place.

In Lea's testimony, there is a story about a baby, born in a block in Birkenau. The mother asked the women not to show her the

baby - she knew its fate in advance. Anyway, the women did show her the baby. In another part of her story, Lea mentions a lesbian Polish kapo, who fell in love with her. It is difficult for Lea to talk about this and she confesses that this is the first time that she gets the story off her chest. Lea was and still is an impressive and good-looking woman. The Polish kapo caresses her and invites her to sleep to her place, which of course has much more better conditions than those of her block inmates. She gives Lea special work in order to keep her close. In her testimony, Lea describes how she tried to avoid this woman and refused to accept her offers. She wanted to stay with her other inmates. She describes the term «camp sisters», regarding especially her later stay at the Reichenbach camp (a subcamp of Gross Rosen in Silesia). Special relations developed within this group, which were expressed in mutual help and spiritual support. The women from this group kept seeing each other and talking about their experiences even after the war. Leah fulfilled a maternal position towards these «sisters» in Reichenbach. She explains that this responsibility helped her to survive. She felt an inner obligation to worry about getting more food and clothes for these women and helping them to survive. The feeling of responsibility towards fellow prisoners among women descends from the feeling of motherhood. However, I am sure that men supported each other too. There are many evidences of that in the testimonies.

## Sharon

Sharon was born in Vilna in 1923. I met her quite by chance, when she was visiting Yad Vashem. She seemed to be an interesting person for a video interview. She survived

<sup>29</sup> Lea. VD/392, YVA-03/7502. p. 73

<sup>30</sup> Ibidem

<sup>31</sup> Sharon. VD/372, YVA

the Holocaust thanks to her «Aryan» look. She managed to remain in Germany under a false identity. In her testimony, she tells how she succeeded in escaping from the assembly point near the train before the deportation of Jews from Vilna. A Lithuanian woman helped her to escape from a simple reason: the Jewish girl's face greatly resembled her own - an astonishing resemblance. Thus, she picks out that Jewish girl and helps her. Two other women helped her later. Sharon is able to come in and out of the ghetto several times. She decides to do everything she can in order to survive.

In Germany, the Russian women whom she worked with, were suspicious of her. So were her German employers. Sharon would sometimes speak Yiddish while sleeping, and that was very dangerous. She tries to do her work as good as possible, less they should pay attention to her. In one of the places where she was working, by the end of the war, her employer was a fairly decent German woman. Sharon was taking care of small children, and on one occasion, when there was an air raid, she had to take them down to the shelter. She felt especially close to a little baby whom she cared of. This causes her much inner confusion because her little niece was murdered in the ghetto in Vilna. What would her sister have said if she knew that Sharon was protecting a German baby from an air raid in the shelter? She could not face this dilemma and gave up. During her work in Germany, she was forced to leave, because the woman she worked for, treated her cruelly and even accused her of stealing. After the war, this woman was put on trial. She tried to cajole Sharon bringing her gifts, and asked her to testify in her favor. Sharon refused.

I brought this video excerpt about Sharon in order to show how a woman survives under

a false identity in Germany by working as a maid, a cook or a children's nurse. This way of surviving was open mostly for women. Once, she was openly accused of being Jewish. But she did not give in: she repeated stubbornly «I am not Jewish!».<sup>31</sup> What characterizes her testimony as that of a woman, is her inner conflict about the German baby. It is her feeling of motherhood toward a German baby and, at the same time, a feeling of betrayal towards her sister, whose baby was so cruelly murdered in the ghetto, which is the source of this conflict.

## Jeanette

Jeanette was born in Stanislawow in 1923. Today she is an artist, a sculptor. She works together with her daughter and lives in Canada. She married being very young, on the eve of the German invasion into Poland. Her husband was called up to the Red Army and during the war she lost touch with him. In her testimony, she describes the birth of her daughter in August 1941, shortly before the massacre of the Stanislawow Jews. Along with other Jews, Jeanette and her family were taken to the cemetery where the murder took place. Carrying her baby on her back like a parcel, she managed to survive (also because she was among the last people brought to the cemetery). She returned home. In the video excerpt, we shall see a visual picture of a young, 17 years old mother. Later on, she had her baby baptized and she herself lived under the false identity. She lived in various places in Poland together with her sister and her daughter. All this time she was assisted by a Polish policeman. These are the topics I would like to point out. In Jeanette's testimony, there are places, where her being a woman is quite essential, e.g., becoming a mother at the age of 17, feeding the baby under next to impossible conditions. Once,

she was caught by a Ukrainian policeman, who took the bottle with milk, which she kept for the baby inside an empty little bottle of vodka, and threw it away, saying: «Jewish babies need no milk...». As her sister grew weaker and more despondent, Jeanette had to remain the strongest. She feels completely alone with all the responsibility for the baby. She also speaks of her intuition and premonition that something is going to happen to them - feelings which are characteristics of women. She describes the separation from her brother. He never came back. He was killed. She mentioned that they did not talk to each other because they were afraid to reveal their anxieties. During the interview, she broke into tears several times. Her testimony includes detailed description of a mass murder: the crowding, the deception of the Germans... herself, being naked, with the frozen baby on her back... a shocking picture. When she returns from the place of the massacre, she meets a Polish woman who reported her and did not believe how Jeanette could remain alive. She nurses the frozen baby, but there is nowhere to escape to. The main problem is to feed the child. Her father comes back. It was his birthday, but she feels no trust towards him. This man who always been so strong, who was always asked what should be done and where to go.

She understood: «Now I am alone» (with the baby)<sup>32</sup>. A situation, so typical for women in the Holocaust.

### Summary:

*The common theme of all the examples, I have presented, is «relationship». Relationship of various types and among different kinds of women - support and friendship, yet cruelty and Jealousy as well.*

*Relations between women of different status: between a prisoner and a commander; between a commander and another commander; between a Jewish woman and non-Jewish one; a father and a daughter; a woman and her own children; or a woman and other children.*

*In an attempt to compare parts of women's testimonies with the situations, described by male witnesses of the Holocaust, one should be able to find similarities both in the events and in the way a witness dealt with them. However, since I did not present any testimony given by male survivors, I wanted to point out those places of women's testimonies, which I feel to be characteristic of women through their way of coping with them: their intuition, fears and anxieties and feeling of motherhood, women giving birth and feeding, together with the feeling that characterize all human beings, such as friendship, hatred, jealousy, cruelty, sexual tendencies and, above all, the will to remain alive - at any cost - the desire to survive.*

*Description of mutual help appears many a time in many testimonies of men survivors. Men also report about cruelty of those in charge, as well as being exploited sexually by them. If we were to draw a graph about the similarities and differences in situations, experienced by men and women during the Holocaust, we would, on the one hand, find experiences, which are particular to men or to women. On the other hand, we would also discover those, which characterize human behavior in general.*

### BIBLIOGRAPHY

#### Books

- 1) Eivshitz, Yehoshuah. *Ha-isha ba-Shoah - Asufa teudit al gvurat ha-isha ve-am-*

<sup>32</sup> Jeanette. VD/32 YVA-03/6550



- data be-jemei ha-Shoah* [A collection of documentation regarding Jewish female heroism during the Holocaust], published by the author, Jerusalem. Vols. 2, 4-5.
- 2) Liberman, Temima. *Sipura shel nitzolat ha-Shoah* [The story of an Holocaust survivor], published by Yosef Galili.
- 3) Levi, Dror (ed.). *Yehudei Tuzhin ve-Kripa mul rotzheihem, 24 testimonies* [The Jews of Tuczyn and Kripa facing their murderers], 1990.
- 4) *Melman, Bili. Le-malakh ha-historia yesh min: ha-historia shel nashim, historia ve-politika 1880-1993* [The Angel of History has sex: History of women, history and politics 1880-1993], *Zmanim* (46), Tel-Aviv University, 1993.

### Articles

- 1) *Ginzburg, Carlo. Rak ed ehad* [Only one witness], *Zmanim* (48), Tel-Aviv University, 1994.
- 2) *Zertal, Idit. Introduction to «Zman Nashim»* [Time of women], *Zmanim* (46), Tel-Aviv University, 1993.
- 3) *Brunner, Josje. Kola shel ima o dialektika shel todaa atzmit* [The voice of mother or dialectics of feminist self-consciousness], *Zmanim* (46), Tel-Aviv University, 1993.

### Testimonies

- 1) *Loebner, Lily. Video Testimony* (here from: VD) No 740, Yad Vashem Archives (here from YVA).
- 2) Sara. VD/38, YVA
- 3) Lea. VD/392, YVA-03/7502
- 4) Sharon. VD/372, YVA
- 5) Jeanette. VD/32 YVA-03/6550



MICHEL ROSENFELDT  
*Collaborateur scientifique,  
 Fondation Auschwitz - Belgique*

## Evolution quantitative et qualitative de notre programme audiovisuel. L'indexation de nos interviews audiovisuelles.

A partir de septembre 1998 nous avons commencé une nouvelle série d'interviews enregistrées hors studio au domicile du témoin au moyen d'une caméra vidéo numérique. Trente-quatre interviews supplémentaires ont été réalisées depuis cette date totalisant 255 heures d'enregistrement pour une durée moyenne par témoignage de 7h30'. Nous disposons par conséquent à notre fond d'Archives audiovisuelles, au total, de 178 interviews totalisant 965 heures d'enregistrement. L'interview la plus longue dure 18H50' et la plus courte seulement 1h25'.

Nous profitons de la sortie du cinquième *Cahier International* pour faire le point sur

les changements quantitatifs et qualitatifs que cette nouvelle série d'interviews a induit dans notre programme audiovisuel.

Une première constatation est que la durée moyenne de cette nouvelle série d'interviews a très fort augmenté par rapport à celle des interviews qui étaient réalisées dans les studios du Centre Audiovisuel de l'Université Libre de Bruxelles. L'augmentation est de 1h55', la durée moyenne de la première série de témoignages étant de 4h35'. L'explication d'une telle augmentation n'est plus à rechercher comme je l'avais fait précédemment<sup>1</sup> dans le fait que nos interviews ont pris la forme de récits de vie. Ce changement

<sup>1</sup> Michel ROSENFELDT, «Développement quantitatif et qualitatif de notre programme audiovisuel depuis 1996», *Cahier International. Etudes sur le témoignage audiovisuel des victimes des crimes et génocides nazis/Studies on the audio-visual testimony of victims of the Nazi crimes and genocides*, n° 3, Editions du Centre d'Etudes et de Documentation - Fondation Auschwitz, Bruxelles, juin/june 1999, p.43-47

qualitatif s'était déjà opéré bien avant l'acquisition de notre nouvelle caméra numérique. C'est donc ailleurs qu'il faut chercher les raisons d'un tel allongement.

Le fait que nous sommes devenus indépendants par rapport à un studio de tournage dans la réalisation de notre programme audiovisuel nous a libéré des contraintes matérielles qui ne dépendaient pas de nous. En effet auparavant nous étions très fort tenus par les disponibilités du studio qui nous accueillait (un seul jour par semaine). Et comme le témoin interviewé habitait souvent hors de Bruxelles, le temps qu'il arrivait au studio, l'interview commençait très tard et, de plus, elle ne pouvait pas durer trop longtemps le témoin devant rentrer chez lui par la suite. Toutes ses raisons se conjugaient et nous empêchaient de disposer librement de notre temps, le témoin lui-même ne désirant pas toujours revenir trop souvent à Bruxelles à cause des fatigues que ses déplacements lui occasionnaient. Or maintenant nos interviews se font au domicile du témoin (sauf si ce dernier préfère qu'il ait lieu ailleurs, ce qui n'est arrivé qu'une seule fois). Comme nous nous déplaçons en voiture les contraintes que j'énumérais plus haut n'interviennent plus pour nous limiter dans notre travail. Nous réalisons toujours une interview par semaine (sauf exception), mais elle dure plus longtemps. Bien entendu d'autres raisons liées à des changements qualitatifs interviennent également pour expliquer l'augmentation de la durée moyenne de nos interviews.

Le changement le plus important que j'ai observé concerne la plus grande intimité qui imprègne les relations intervieweurs-interviewés. Le témoin étant chez lui, dans son milieu familial, il est beaucoup plus à l'aise pour parler de ce qu'il a vécu et souffert. Malgré l'intrusion de notre équipe de travail composée de trois personnes (deux intervieweurs et un caméraman) et de notre maté-

riel audiovisuel (une caméra et trois projecteurs), le témoin est beaucoup moins angoissé que lorsqu'il se retrouvait dans l'ambiance peu chaleureuse d'un studio de tournage. Il va de soi que toute l'interview est favorablement influencée par ce meilleur climat, le témoin parlant plus facilement de ses souffrances et traumatismes. Il faut toutefois préciser qu'il faut éviter, et ce n'est pas toujours facile, que des proches (le ou la conjointe et les enfants) assistent directement à l'interview car cette présence peut amener le témoin à censurer des événements particulièrement tragiques qui lui sont arrivés ou auxquels il a assisté pendant sa déportation. A contrario, nous avons eu aussi des cas où la présence du conjoint était indispensable non seulement pour que l'interview puisse avoir lieu, mais aussi parce que cette présence stimulait le témoin à parler. Dans ce cas-là le conjoint prend une part active à la bonne réalisation de l'interview et sa présence est toute aussi importante que celle des intervieweurs. Chaque situation familiale étant différente, le dispositif idéal pour que l'interview se réalise dans les meilleures conditions possibles est également différent d'un cas à l'autre. Et c'est en parlant avec le témoin de tout cela avant l'interview qu'on peut avec lui construire et lui faire accepter ce dispositif idéal. Pour nuancer ce lien entre une plus grande intimité dans les liens intervieweurs-interviewés, qui induirait un meilleur déroulement de l'interview et une plus grande facilité pour le témoin à parler, je tiens à préciser que si cela est vrai dans la majorité des cas, il y a quand-même des exceptions à la règle. En effet, il peut arriver que tel témoin ait plus de facilité à parler de ce qu'il a vécu dans les camps dans un endroit neutre plutôt que chez lui. L'intimité n'est pas toujours la bonne solution pour que le témoin libère sa parole. A nouveau c'est en parlant avec le témoin de cela avant l'interview que l'on peut s'en rendre compte et trouver avec lui

une solution, à savoir se mettre d'accord sur le lieu de l'interview. Comme vous pouvez vous en rendre compte, «l'avant-interview» où nous faisons connaissance avec le témoin et la problématique de son interview en essayant de construire avec lui le dispositif idéal prend beaucoup plus d'importance qu'auparavant. En effet lorsque les interviews se réalisaient au studio, toute «l'avant-interview» était uniquement nécessaire pour établir un climat de confiance avec le témoin et obtenir son accord pour réaliser son interview. Maintenant ce n'est plus le cas : ce moment doit aussi permettre à imaginer avec le témoin ce dispositif idéal.

Pour ce qui est du déroulement de l'interview proprement dite, outre la plus grande intimité observée, le témoin est aussi plus à l'aise du fait qu'il peut aussi plus facilement interrompre l'interview pour une raison ou une autre quitte à la reprendre 10' ou une heure après. Cette interruption pouvant aussi bien servir au témoin à se changer les idées qu'à parler hors caméra de traumatismes liés à des faits douloureux, qu'il a difficile à exprimer directement, sans interruption, pour l'introduire par la suite lors de la reprise de l'interview.

L'«après-interview» se déroulant également chez le témoin il est aussi un moment beaucoup plus intime que lorsqu'il avait lieu dans le studio de tournage. Le soutien apporté au témoin pour l'aider à se changer les idées prend ici la forme d'un moment très convivial où nous discutons avec le rescapé (et éventuellement sa famille) autour d'une table en prenant un café. Comme le témoin est chez lui il est beaucoup plus à l'aise et donc beaucoup plus apte à se décompresser sans penser à son retour chez lui. Donc là aussi le changement est positif.

D'une façon générale j'ai constaté que la plus grande intimité que permet notre nouveau dispositif audiovisuel renforce les liens que nous maintenons avec les rescapés que

nous avons interviewés. Or pour la Fondation Auschwitz qui a dès le départ été conçue comme un milieu de mémoire pour toutes celles et ceux qui avaient été les victimes de la barbarie nazie c'est très important de maintenir de tels liens. Ils sont féconds dans notre combat quotidien pour mettre en garde les jeunes contre toutes les idéologies qui peuvent mener à d'autres Auschwitz.

## L'indexation de nos interviews audiovisuelles

Avant de terminer cet article je voudrais toucher un mot sur notre travail d'indexation. Ce travail est très important pour nous car comme je l'avais déjà expliqué dans une de mes précédentes contributions au *Cahier International*<sup>2</sup> l'indexation de nos interviews audiovisuelles permet grâce à l'utilisation d'une grille d'indexation de cataloguer nos témoignages dans un répertoire de bibliothèque. Grâce à cela nos interviews peuvent être considérées comme une source bibliographique, ce qui facilite leur classement et leur accessibilité. Dans ma précédente contribution j'avais fait un compte-rendu sur la genèse et les objectifs de la grille d'indexation que les collaborateurs scientifiques de la Fondation Auschwitz avaient élaborée en vue de faciliter grâce à un time-code l'accès de nos archives audiovisuelles aux personnes qui réalisent un travail scientifique et qui s'intéressent aux thèmes que nous développons dans le cadre de nos interviews. Voici l'état d'avancement de notre travail d'indexation : nous avons indexé à ce jour 56 interviews sur un total de 178, ce qui correspond à 226 heures d'enregistrement sur un total de 965 heures. Ce travail titanesque avance lentement mais sûrement. Cela est dû autant à la durée de nos interviews audiovisuelles qu'à la complexité de notre grille d'indexation qui se subdivise

comme je l'avais déjà expliqué en une partie thématique et en quatre index séparés (l'index des questions et des interventions de l'intervieweur, l'index des lieux cités, l'index des personnes citées et l'index des noms de collectivité cités).

Dans l'avenir et afin de permettre aux chercheurs de réaliser des recherches informatiques transversales qui les dirigeront directement vers les interviews qui abor-

dent les thèmes qui les intéressent, nous avons le projet de compléter notre travail d'indexation par l'informatisation d'un thésaurus qui répertoriera les index de notre grille d'indexation. Mais pour le moment nous donnons la priorité à l'indexation proprement dite.

Comme vous pouvez le constater nous avons encore beaucoup de travail devant nous.

---

<sup>2</sup> Michel ROSENFELDT, «Indexation des interviews audiovisuelles. Compte-rendu du travail réalisé depuis la Deuxième Rencontre Internationale sur le témoignage des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis.», *Cahier International. Etudes sur le témoignage audiovisuel des victimes des crimes et génocides nazis/Studies on the audio-visual testimony of victims of the Nazi crimes and genocides*, n° 1, Editions du Centre d'Etudes et de Documentation - Fondation Auschwitz, Bruxelles, juin/june 1998, p.65-75

## Commentaires - commentary

Sur proposition du Professeur Geoffrey Hartman de l'Université de Yale, nous avons eu le plaisir d'inaugurer dans le Cahier International n°2 une nouvelle rubrique consacrée à l'échange de brèves réflexions et critiques relativement à l'étude des témoignages audiovisuels des victimes des crimes et génocides nazis. Les textes publiés ici étant appelés à être directement commentés, alimentés ou critiqués par les chercheurs et équipes participant à l'édition du *Cahier International*. Nous invitons donc à nouveau les membres du Comité de Rédaction et nos correspondants à participer à l'enrichissement de cette nouvelle rubrique qui complétera utilement les articles de fond en offrant une discussion plus directe.

*Following a suggestion from Professor Geoffrey Hartman of the University of Yale we had the pleasure to introduce in the International Journal Nr.2 a new section devoted to thoughts and comments on the study of audiovisual testimony from the victims of Nazi crimes and genocide. The research and groups taking part in the publication of the International Journal will comment on or criticise the texts published here, or add further informations. We therefore invite again all the members of the Editorial Committee to contribute towards the success of this new section, which, by offering an opportunity for more direct discussion, will be a useful addition to our main articles.*

## L'évangile selon Steven Spielberg

CARL FRIEDMAN

*Journaliste,  
Amsterdam - Pays-Bas*

*Cet article que nous publions avec l'autorisation de l'auteur est déjà paru en néerlandais dans la revue Vrij Nederland 1 ainsi que dans notre édition néerlandophone du Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz 2. Il nous a semblé intéressant de le publier également dans notre rubrique Commentaires car les critiques que Madame Friedman formulent sur le film-documentaire de Spielberg *The Last Days* sont pour nous très pertinentes.*

*Nous tenons à remercier fort chaleureusement Monsieur le Professeur et Docteur Rik Van Aerschot, Président de la Vrije Universiteit Brussel, ainsi que Madame Josiane Jacobs pour avoir eu la gentillesse de nous traduire en français ce texte.*

<sup>1</sup> Carl FRIEDMAN, «Het evangelie van Steven Spielberg», Vrij Nederland, Uitgever Weekbladpers, n°16, 22 april 2000, Amsterdam, blz. 46 - 49

<sup>2</sup> Carl FRIEDMAN, «Het evangelie van Steven Spielberg», Driemaandelijks tijdschrift van de Stichting Auschwitz, Een uitgave van het studie- en documentatiecentrum, n°67, april-juni 2000, Brussel, blz. 39-46.

*Steven Spielberg a réalisé cinquante mille témoignages sur l'Holocauste. De ce vaste programme audiovisuel a résulté le film documentaire «The Last Days» qui a été projeté dans les salles de cinéma aux Pays-Bas.*<sup>3</sup> *Spielberg nourrit donc d'ambitieux projets avec ses survivants juifs de la Seconde Guerre mondiale...*

Quand Adolf Hitler ordonna en 1944 l'extermination des juifs hongrois, la «Solution finale» était pratiquement terminée. Presque partout en Europe la vie juive était anéantie. En peu de temps, le nazisme avait exterminé presque cinq millions de juifs européens. De tous les camps d'extermination, seul Auschwitz était à ce moment encore en activité, mais les transports étaient considérablement réduits. Les autres usines de la mort étaient démantelées faute de matière première humaine. Une période d'inactivité s'annonçait pour les tueurs professionnels du Troisième Reich. Il semblait que «les jours de gloire» d'Adolf Eichmann étaient terminés.

Durant la dernière année de guerre, les juifs hongrois étaient donc destinés à la déportation. Jusqu'en 1944, la Hongrie était alliée de l'Allemagne. Les Hongrois avaient pris fait et cause pour Hitler afin de pouvoir étendre leur territoire. Profitant des conquêtes allemandes, ils annexèrent une partie de la Tchécoslovaquie, la Roumanie et la Yougoslavie. Ces annexions faites, la Hongrie refusa par pur opportunisme et non pas par sympathie pour eux de livrer ses Juifs. Il s'agissait d'obtenir les bonnes grâces des Alliés qui gagnaient la guerre ; les juifs hongrois devant servir de gages. Mais le 15 mars 1944, avec la défaite allemande en vue, Hitler installa un gouvernement fasciste à Budapest et dépêcha Eichmann en Hongrie pour «erledigen» (en finir avec) la question juive. Il y avait urgence pour lui car l'Armée Rouge se rapprochait chaque jour davanta-

ge de la frontière hongroise. Eichmann arriva le 19 mars dans la capitale hongroise avec d'autres «spécialistes» de la «Solution finale». Ce «Sondereinsatzkommando» commença immédiatement ce qui deviendra une des plus grandes exterminations de masse. En douze semaines, plus de quatre cent mille juifs hongrois furent rassemblés et déportés. Peu nombreux, étaient ceux qui réussirent à échapper à la mort.

Le film documentaire américain *The Last Days* (1998) dans lequel cinq juifs d'origine hongroise racontent comment ils ont survécu à l'extermination sera projeté prochainement aux Pays-Bas. La parole y est donnée à trois femmes et deux hommes de plus de septante ans, alors adolescents lors de leur déportation. René Weinfeld vivait avec ses parents et sa petite sœur Clara dans une ville hongroise. Cette famille parfaitement intégrée fut déportée au printemps 1944. Au tout dernier instant, Renée, alors âgée de dix-neuf ans, décida d'emporter un souvenir des temps heureux qu'elle avait vécu dans la maison de ses parents. «Alors que les soldats montaient l'escalier, j'ai vite enfilé sous ma robe le maillot de bain à fleurs que mon père m'avait acheté trois ans auparavant», dit Renée.

La famille Weinfeld fut déportée vers Auschwitz, où ils arrivèrent après plusieurs jours. Avec d'autres, Renée fut poussée vers un endroit où elle dut se déshabiller. La voilà tout à coup dans le maillot de bain à fleurs auquel elle n'avait plus pensé. En pleurant, elle raconte : «Il y avait tant de souvenirs rattachés à ce maillot. Je me souvenais de l'avoir porté au bassin de natation, de la façon dont les garçons avaient sifflé et combien jalouses avaient été mes amies». En enlevant ce maillot à Auschwitz, elle abandonnait tout ce qu'il représentait : la sécurité et l'insouciance d'une existence qui

<sup>3</sup> L'article ci-dessous a été écrit peu de temps avant la sortie du film-documentaire de Steven Spielberg au Pays-Bas.



paraissait évidente, mais qui se terminait d'un seul coup. En 1945, elle fut la seule de sa famille à être libérée, ses parents et sa sœur Clara avaient été gazés. L'anecdote du maillot de bain est émouvante mais le film n'en relate pas plus d'une seule de ce type. Tous les autres témoignages du film-documentaire de Spielberg se ressemblent et n'ajoutent rien à ce qui est déjà généralement connu de la «Solution finale».

De surcroît, les interviews sont réparties d'une manière gênante dans le film. Aucun des survivants ne parle plus d'une minute sans être interrompu. Ce style fragmentaire est soutenu jusqu'à la fin. Les récits des survivants, le plus souvent en pleurs et accompagnés de musique sentimentale, sont en alternance avec des images d'archives de la Seconde Guerre mondiale. Nous voyons des images qui nous sont très familières telles qu'Hitler vociférant, la porte d'entrée d'Auschwitz, les corps entassés de Bergen-Belsen. Aucun cliché, si usé soit-il, ne nous est épargné.

The Last Days, couronné en 1999 par un Oscar pour le meilleur documentaire, est une production du cinéaste américain Steven Spielberg et de la fondation «Survivors of the Shoah Visual History Foundation». Cette fondation a été créée en 1994 par Spielberg avec comme objectif de récolter un maximum de témoignages de survivants de la déportation et de les conserver pour la postérité. Il n'y avait pas de temps à perdre car la plupart des témoins oculaires étaient déjà décédés. Même les plus jeunes sont vieux aujourd'hui. En un temps record, la banque de données la plus importante au monde de témoignages sur l'Holocauste fut réalisée. Depuis, des bandes vidéos sont archivées à Hollywood, englobant cinquante mille interviews de près de soixante pays, en plus de trente langues différentes devant être digitalisées et cataloguées dans les années à venir. De ces vastes archives, la «Visual History Foundation» a jusqu'à présent puisé la matière

pour trois films : Survivors of the Holocaust, The Lost Children of Berlin qui sont destinés à l'enseignement et The Last Days destiné au grand public.

Selon James Moll, réalisateur du film The Last Days, Spielberg l'a seulement conseillé mais il ne s'est pas occupé de la réalisation du film. Et pourtant celui-ci porte son empreinte. Tous les films sur l'Holocauste produits par les studios de Spielberg - de Schindler's List à The Last Days - suivent la même trame. Chaque fois y figurent des juifs qui ont échappé au dernier moment à leur sort. Bien que ceux qui leur étaient chers aient péri dans les chambres à gaz ou avaient été exécutés, ils ne perdaient pas courage. La plupart ont quitté l'Europe, lieu du mal absolu. Depuis, ils vivent aux Etats-Unis, où ils jouissent du rêve américain. Ils ne s'y sentent pas seuls, entourés de leurs enfants et de leurs petits-enfants, preuve de leur survie. Ils ont commencé une nouvelle vie et ont ainsi vaincu Adolf Hitler, tel est le message obligatoire du «Happy End».

Ce message est douteux puisque nous savons depuis des décennies que les rescapés des camps ont dû payer très cher leur salut. Après un laps de temps plus ou moins long, depuis leur retour dans la société, ils apparaissent chez eux des symptômes de ce que la psychiatrie appelle le «survivor syndrome» : peur, dépression, sentiment de culpabilité à l'égard de ceux qui ont péri, méfiance et une trop grande sensibilité paranoïde envers le monde extérieur, isolement social,... Pour la plupart d'entre eux, il n'était pas question d'une «délivrance» dans le vrai sens du terme. Le génocide a eu comme conséquence de provoquer chez les rescapés des traumatismes et des séquelles qui ne laissent place à aucun «triumphalisme». Reste encore la transmission des traumatismes aux générations suivantes qui n'est même pas abordée. A l'encontre de ce que Spielberg veut nous faire croire, Adolf Hitler

et ses partisans ont malheureusement bien fait leur besogne.

Un air de triomphe règne non seulement dans les films mais dans l'ensemble du projet de la «Visual History Foundation». De façon grandiloquente le site Internet de la Fondation annonce que les archives de l'Holocauste seront à la base d'une éducation universelle à la tolérance. Le matériel rassemblé servira non seulement à «couper l'herbe sous le pied des révisionnistes» (ces gens qui banalisent ou nient «la solution finale») en utilisant des preuves incontestables, mais il devra également prévenir de futurs génocides. Répandre et diffuser à grande échelle les interviews des survivants évitera, selon Spielberg, à tout jamais, des massacres de masse, tels qu'au Rwanda et en Bosnie. C'est surtout aux écoliers que les interviews doivent être présentées en exemple, ce qui leur apprendra «le respect de l'autre et de la vie».

Respect et tolérance sont essentiels pour Spielberg. Pour lui il n'y a pas de doute : l'extermination des juifs européens fut la conséquence d'un manque de respect et de tolérance. Alors que des experts chevronnés n'ont toujours pas découvert, un demi-siècle après les faits, quels étaient les motifs précis de la «solution finale», ni comment l'anéantissement pouvait atteindre pareille ampleur, la cause est entendue pour Steven Spielberg : les Allemands ont tué six millions de juifs parce qu'ils n'étaient pas tolérants. Comme s'il ne fallait pas considérablement plus qu'un manque de tolérance pour planifier un génocide à grande échelle...

En septembre 1999, Henryk Broder écrivait à ce sujet dans *Der Spiegel* que «la question était de savoir si l'Holocauste était le résultat d'un manque de tolérance envers les juifs ou si, au contraire, l'Holocauste n'avait-il été possible que parce qu'il y avait eu trop de tolérance envers les nazis». H. Broder reproche le fait que cette simple ques-

tion n'ait pas été posée. Celle-ci ne cadre pas du tout dans le monde d'un magicien qui, dans tous ses films fait 'trionpher le Bien du Mal'. En effet, les films de Spielberg sur l'Holocauste ne diffèrent pas dans l'ensemble de «Jaws», «Jurassic Park» et autres spectacles hollywoodiens. «Schindler's List», consacré meilleur film de l'année 1994 aux Etats-Unis, a été fortement critiqué en Europe. La critique était morale et historique. La vision romantique des faits par Spielberg était-elle permise ? Ce film ne banalisait-il pas l'Histoire de façon indésirable et impardonnable ? En fait, Spielberg traitait-il vraiment de l'Holocauste ?

«Schindler's List» n'est pas le seul film romantique en son genre à avoir été contesté. Ceux qui estimaient que la «Solution finale» ne se prêtait pas à la fiction considéraient que la série de télévision Holocaust en 1978 était trop sentimentale et déformait l'Histoire. Les mêmes critiques s'adressent à «La vitta é bella» (1997), une comédie italienne qui se joue à Auschwitz, et, à «Nichts als die Wahrheit» (1999), un film allemand sur le médecin du camp Joseph Mengele. Selon les adversaires de ce type de film, les films de Spielberg font violence à la réalité historique et au bon goût. Quoi qu'il en soit, les réalisateurs de ces films se sont toujours prévalus de la liberté artistique, avec succès, faut-il le dire.

Ce qui vaut pour «Schindler's List» vaut pour «The Last Days». Un documentaire obéit à d'autres exigences qu'un film de spectacle. L'on est en droit d'attendre d'un documentaire la reproduction fidèle et véridique des faits.

Depuis la Seconde Guerre mondiale, des centaines de documentaires ont été réalisés sur l'Holocauste dont deux surclassent tous les autres. En 1955, sortait un film d'à peine 30 minutes d'Alain Resnais «Nuit et Brouillard», qui est à l'opposé stylistique des documentaires de Spielberg. Evitant toute émotion, Resnais n'a intentionnelle-

ment pas donné la parole aux rescapés de l'Holocauste. Son film est le récit objectif des moyens utilisés par Hitler pour mettre sur pieds la «Solution finale». Pas de larmes, mais des faits et des chiffres. Trente ans plus tard, en 1985, sortait le documentaire de Claude Lanzmann. d'une durée de neuf heures intitulé «Shoah». Selon les connaisseurs, ce film a surpassé tous les autres sur le sujet. Lanzmann y a travaillé dix ans et le film se base sur des conversations avec des victimes, des bourreaux, des témoins et des historiens.

A l'encontre de Spielberg, Lanzmann ne se contenta pas des souvenirs des survivants. «La mémoire est fragile», disait-il en 1986 lors d'une interview pour «VPRO-gids» : «ce sont des reconstructions, des déformations, des transformations. Ce sont des légendes. Ma mission était de mener ces gens à des situations où ils devaient, pour raconter ce qu'ils avaient vu et vécu, payer le prix le plus fort : revivre et non pas se souvenir. C'est le prix de la vérité et c'est la vérité que je voulais transmettre». Lanzmann ne visait pas à faire pleurer son public. «Les larmes sont une forme de jouissance, une catharsis. Beaucoup de gens m'ont dit : je ne peux voir votre film car «Shoah» rend les pleurs impossibles».

Par contre, «The Last Days», est un mélodrame pur. James Moll a si brutalement manipulé et retravaillé le matériel récolté que le produit final ne peut plus passer pour un documentaire. «The Last Days» est plutôt devenu un film de spectacle. Les cinq témoins oculaires hongrois sont devenus des acteurs qui ne jouent plus leur personnage mais le rôle que James Moll leur a imposé. Ils jouent l'«Holocauste» tel que Spielberg le voit et tel qu'il veut que le monde le voit également : un combat mythique de vie ou de mort entre des juifs angéliques et des allemands démoniaques.

Spielberg et sa «Visual History Foundation» ne sont pas gênés par une quelconque conscience historique. La fondation se recommande de la collaboration de Jehuda Bauer, un historien renommé qui fait de la recherche pour le compte du Yad Vashem. On en appelle également à son nom dans le générique de «The Last Days». Alors qu'on ne lui a jamais demandé son avis ! dit Bauer. Il a ses critiques concernant les archives de Spielberg et la façon dont elles ont été constituées. Etant donné la rapidité avec laquelle Spielberg a récolté ses cinquante mille témoignages, il considère que 90% de ceux-ci n'ont aucune valeur historique. Selon Bauer, les interviewés n'ont pas eu suffisamment de temps pour faire leur récit. Ils n'ont eu que deux petites heures pour exposer toute la période d'avant, pendant et après la Seconde Guerre mondiale. Beaucoup d'entre eux mélangeaient leurs propres souvenirs avec ce qu'ils avaient lu dans des livres sur l'Holocauste ou vu à la télévision pendant toutes ces années. Leurs récits n'ont pas été vérifiés.

Chez Steven Spielberg tout tourne autour de l'émotion : certaines bonnes, d'autres pas du tout. Dans ses documentaires on souffre d'une manière sublime et entraînante. Avec une vive émotion, les témoins oculaires font le récit des humiliations et des violences subies mais ils ne montrent jamais leur colère. Même quand Renée Weinfeld est confrontée dans «The Last Days» au médecin du camp qui avait conduit personnellement des expériences médicales sur sa petite sœur Clara, elle garde un calme surhumain.

En fait, en réalité, elle était en colère. Elle a demandé à cet homme comment il avait pu à l'époque «traiter» des juifs durant toute la journée et retrouver sa femme - qui habitait elle aussi à Auschwitz - dans le lit conjugal et lui faire l'amour. N'avait-il jamais raconté à ses enfants comment il gagnait son pain quotidien au camp ? Mais le public ne

peut rien voir de tout cela. Le régisseur, James Moll, a-t'il censuré toutes ces scènes parce qu'il les trouvait trop horribles? D'où vient tout à coup cette sensibilité de Moll, alors que dans le même film il montre abondamment des cadavres et des prisonniers affamés ?

Il y a à cette censure un autre motif. Les questions de Renée Weinfeld ont été écartées du film parce qu'elles ne concordaient pas avec l'image des survivants que veut donner la «Visual History Foundation». Selon cette conception, les survivants n'ont pas seulement triomphé d'Hitler, mais aussi d'eux-mêmes. Ils ne sont pas aigris, ne ressentent ni colère, ni rancune. Ils n'ont aucune rancœur mais sont toute indulgence. Devant la caméra, ils font patiemment leur récit. De temps à autre, ils ne parviennent pas à retenir leurs larmes mais quand ils pleurent, ils le font en gens civilisés, en un mot : ce sont des Saints.

Spielberg que ses détracteurs appellent le «Messie d'Hollywood» nourrit des plans ambitieux avec les survivants. A eux de

répandre son évangile dans le monde. Mais quel est cet évangile ? Les Juifs d'Auschwitz, de Treblinka, de Majdanek et de Sobibor ne sont pas morts pour rien. Ils étaient les martyrs de la tolérance. Leur mort nous apprend respect et tolérance. Leur «arbeit» nous rend «frei». C'est surtout ce message qui rend «The Last Days» tellement indigeste. Ce film est la n-ième tentative de Spielberg et de ses collaborateurs pour rendre, avec effet rétroactif, un sens à la destruction inepte de millions de personnes, la n-ième tentative de transformer l'Holocauste en Evangile.

Le génocide des Juifs n'est pas un sanctuaire. Qui est en adoration devant les victimes d'Hitler adore implicitement Hitler lui-même. Celui qui vénère les morts d'Auschwitz comme martyrs, honore les chambres à gaz et les fours crématoires. Celui qui relève les assassinés de la boue pour les élever en héros, néglige leur misère extrême d'être précisément morts sans raisons. En niant la vraie misère de six millions de Juifs, Spielberg les chasse à vrai dire une deuxième fois vers la mort.

## Appel du Secrétariat de Rédaction

### *Invitation from the Editorial Secretariat*

Nous invitons toutes les équipes participant à l'édition du Cahier International à contribuer à l'animation d'une nouvelle rubrique dans laquelle des rescapés des camps interviewés s'exprimeront sur leur propre expérience du témoignage audiovisuel. Une telle rubrique pourra s'avérer très utile, aussi bien pour les interviewers eux-mêmes que pour mieux entretenir nos contacts et relations avec les témoins. Les différents chercheurs et équipes sont donc conviés à solliciter des rescapés déjà interviewés afin que ces derniers nous communiquent pour publication leurs commentaires et réflexions visant à enrichir nos méthodes de travail sur les témoignages.

*We invite all the groups taking part in the publication of the International Journal to encourage the survivors of the camps whom they have interviewed to send us comments on their experience of giving audiovisual testimony, for publication in a new section of the Journal. Their contributions will be very useful for interviewers, and will also enable us to keep in contact with the witnesses. We therefore urge researchers and groups to ask the survivors they have interviewed to send us their comments and reflections for publication, with a view to improving our methods of working with testimony.*



# LISTE DES THÈMES PROPOSÉS POUR EXPLORATION PAR LES MEMBRES DU COMITÉ DE RÉDACTION DU CAHIER

## (SUIVIS DES NOMS DES PERSONNES LES AYANT SUGGÉRÉS)

---

### THEMES PROPOSES POUR UNE EXPLOITATION SCIENTIFIQUE DU TEMOIGNAGE AUDIOVISUEL

---

La façon dont l'Allemagne - et peut-être aussi d'autres pays - se situe par rapport à l'histoire (Nathan BEYRAK) ; Le reflet de l'Holocauste dans les médias, dans les arts, dans la société israélienne (Nathan BEYRAK) ; Les témoignages des survivants et la perception de l'insertion du nazisme dans la vie quotidienne (Izidoro BLIKSTEIN) ; Etudes comparatives sur la vie des survivants dans leur pays d'adoption (Izidoro BLIKSTEIN) ; Le discours nazi et l'intertextualité du racisme et de l'antisémitisme d'après les rescapés interviewés (Izidoro BLIKSTEIN) ; Analyse sémiotique et linguistique des témoignages des survivants de la Shoah (Izidoro BLIKSTEIN) ; Les Juifs en Suisse (Cathy GELBIN et Eva LEZZI) ; Les enfants cachés (Cathy GELBIN et Eva LEZZI) ; Les différentes formes de perception des événements chez les rescapés (Cathy GELBIN et Eva LEZZI) ; Etude comparative du rescapé en ex-Allemagne de l'Est et en ex-Allemagne de l'Ouest (Cathy GELBIN et Eva LEZZI) ; Les rescapés qui ont été sauvés par leurs convictions (Manette MARTIN-CHAUFFIER) ; La Shoah au regard de la Bible : influence des conceptions philosophiques de la Tora et du Talmud sur le comportement des Juifs face au nazisme (Michel ROSENFELDT) ; Les personnes âgées dans le ghetto de Theresienstadt d'après les témoignages oraux et écrits (Anita TARSI) ; La signification de la «faim» selon les différentes situations et circonstances : dans les ghettos, les camps, les lieux de caches, les forêts, selon l'âge, le sexe etc. (Anita TARSI) ; Les changements intervenant dans les valeurs sociales et familiales durant la vie dans les ghettos, les camps, les lieux de caches et les forêts (Anita TARSI) ; L'impact des connaissances générales et de la mémoire collective sur les perceptions des rescapés et leurs propres expériences (Anita TARSI) ; Le rôle de l'activité créatrice et artistique sous la domination nazie d'après les rescapés (Anita TARSI) ; Analyse du «non-événementiel» à travers les témoignages audiovisuels (Yannis THANASSEKOS) ; Problèmes et tensions identitaires dans les témoignages audiovisuels (Yannis THANASSEKOS) ; Temps historique et temps du récit à travers le témoignage audiovisuel (Yannis THANASSEKOS) ; Identité politique et identité communautaire chez les rescapés interviewés (Anne VAN LANDSCHOOT) ; Les représentations de la famille et de la fratrie à travers les témoignages audiovisuels des rescapés (Régine WAINTRATER et Josette ZARKA) ; Les femmes et l'univers concentrationnaire : les expérimentations médicales, le travail forcé dans les usines ou complexes industriels SS et les enfants, les naissances etc. (Loretta WALZ) ; La réaction des enfants séparés de leurs parents et cachés dans divers milieux et institutions (Josette ZARKA).

---

## THEMES LIES A LA FORME ET A LA METHODE DU TEMOIGNAGE AUDIOVISUEL

---

Méthodologie en histoire orale (Nathan BEYRAK) ; Etudes comparatives sur la méthodologie d'enregistrement des témoignages des survivants (Izidoro BLIKSTEIN) ; Les temps consacrés aux différentes étapes de la vie du témoin par le témoin lui-même (Manette MARTIN-CHAUFFIER) ; Méthodologie et contenu des histoires orales (Joan RINGELHEIM) ; Comparaisons et contrastes avec les autres sortes de projets d'histoire orale (Joan RINGELHEIM) ; Les interviews audiovisuelles qui se déroulent au domicile du témoin : les règles méthodologiques à respecter et les aspects relationnels intervieweur/interviewé particuliers à ce type d'interviews (Michel ROSENFELDT) ; La forme du témoignage oral et audiovisuel (Joanne RUDOF) ; Evaluation critique du matériel, comparaison en profondeur des différentes méthodes d'interview et de leurs paramètres médiatiques (l'écrit, l'audio, la vidéo), leur durée, leur localisation (à la maison, dans un studio, à l'extérieur), le rôle donné à l'interviewer,... (Anita TARSI) ; Le support audiovisuel : quels matériaux pour l'historien ? (Anne VAN LANDSCHOOT) ; Le témoin-sujet et son rapport à l'interviewer. L'interviewer-sujet et son rapport au témoin (Anne VAN LANDSCHOOT) ; Le rapport du témoin à son image (Régine WAINTRATER) ; Les entretiens post-témoignage (Régine WAINTRATER) ; Le problème de la limitation de l'entretien. Est-il souhaitable d'établir une limite (limite ou contenant) ? (Régine WAINTRATER) ; Le langage non verbal et son rapport au texte (Régine WAINTRATER) ; L'apport de l'image au témoignage (Régine WAINTRATER) ; Le témoignage audiovisuel : un texte comme les autres ? (Régine WAINTRATER) ; Analyse transversale des témoignages : comparaison suivant les pays d'origine (Régine WAINTRATER et Josette ZARKA) ; La place du langage verbal et du langage non-verbal dans le témoignage (Régine WAINTRATER et Josette ZARKA) ; Comparaison entre les enregistrements vidéo et les enregistrements audio (Régine WAINTRATER et Josette ZARKA) ; Les effets du témoignage sur le témoin et sur celui qui recueille son témoignage (Régine WAINTRATER et Josette ZARKA).

---

## THEMES LIES AUX PROBLEMES DE CONSERVATION ET DE DIFFUSION DU TEMOIGNAGE

---

La création d'une base de données mondiale relative à tous les survivants de l'Holocauste qui ont donné leur témoignage sur support audiovisuel : Combien de témoignages nos équipes ont-elles enregistrés ? Combien de témoignages ont-ils été enregistrés par l'équipe de Spielberg ? Combien de témoignages récoltés par une équipe ont-ils été copiés par une autre équipe ? Combien de survivants doivent encore donner leur témoignage ? Combien de survivants n'ont-ils témoigné que sous la forme orale ? Combien de survivants n'ont-ils témoigné que sous la forme écrite (témoignage partiel ou complet) ? Quels sont les éléments essentiels du témoignage ? (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ; L'impact des nouvelles technologies sur l'enregistrement, la conservation, la récupération et l'utilisation des témoignages audiovisuels (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ; La survie des collections (Joan RINGELHEIM) ; Méthodes de catalogage des interviews des rescapés de l'Holocauste pour leurs usage et traitement futurs (Anita TARSI).



---

## THEMES LIES A L'UTILISATION ET A LA TRANSMISSION DU TEMOIGNAGE

---

Les témoignages littéraires et artistiques (cinéma, télévision, théâtre, peinture etc.) sur l'univers concentrationnaire (Izidoro BLIKSTEIN) ; L'enjeu du témoignage dans la transmission (Cathy GELBIN et Eva LEZZI) ; L'utilisation des témoignages des survivants de l'Holocauste dans l'enseignement primaire, secondaire et supérieur : Quels sont les sujets utilisés pour enseigner l'Holocauste ? Quelles sont les questions les plus souvent posées par les étudiants ? Quels sont les matériels de base essentiels pour les enseignants ? Quels sont les cours préparatoires destinés aux enseignants qui sont actuellement à leur disposition ? Quelles ont été les réactions des étudiants ? Comment introduire des éléments relatifs aux témoignages en dehors des cours d'histoire, par exemple au cours de musique, d'art, de littérature, de religion, de philosophie, etc. ? Comment déterminer au mieux les effets, l'importance et le succès des diverses utilisations du témoignage ? De quelle manière les événements futurs interféreront-ils sur l'enseignement de l'Holocauste en général et sur la façon de considérer les témoignages audiovisuels en particulier ? (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ; L'intégration des témoignages audiovisuels dans les musées du monde entier : Dans quelle mesure les musées ont-ils introduit les témoignages dans leurs collections permanentes ? A quels problèmes ont-ils été confrontés et comment les ont-ils résolus ? Dans quels pays peut-on trouver les exemples les plus intéressants d'intégration du témoignage dans les musées ? (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ; Les effets des témoignages audiovisuels sur les deuxième et troisième générations (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ; L'usage et l'abus des intérêts personnels relatifs à l'Holocauste dans la mémoire publique et la documentation (Joanne RUDOF) ; L'usage scientifique de l'histoire orale et des témoignages audiovisuels (Joanne RUDOF).

---

## AUTRES

---

Résumés de témoignages présentant un intérêt significatif (Nathan BEYRAK).



LIST OF THE RESEARCH THEMES  
PROPOSED BY THE MEMBERS OF THE EDITORIAL  
BOARD FOR TREATMENT  
IN THE INTERNATIONAL JOURNAL  
(WITH NAMES OF PROPOSERS)

---

RESEARCH THEMES

---

The way Germany is coping with history, and perhaps also other countries (Nathan BEYRAK) ; The Holocaust as reflected in the media, in the arts, in Israeli society (Nathan BEYRAK) ; The testimonies of survivors and the perception of the insertion of nazism in the daily life (Izidoro BLIKSTEIN) ; Comparative studies on the life of survivors in their host countries (Izidoro BLIKSTEIN) ; The language of the nazis and the *intertextuality* of racism and antisemitism according to the interviewed survivors (Izidoro BLIKSTEIN) ; Semiotic and linguistic analysis of the testimonies of survivors of the Shoah (Izidoro BLIKSTEIN) ; The Jews in Switzerland (Cathy GELBIN and Eva LEZZI) ; The persecuted children (Cathy GELBIN and Eva LEZZI) ; The different forms of the perception of collective events (Cathy GELBIN and Eva LEZZI) ; Survivors in the former German Democratic Republic (G.D.R) and in the Federal Republic of Germany (F.R.G). A comparative study (Cathy GELBIN and Eva LEZZI) ; The survivors saved by their convictions (Manette MARTIN-CHAUFFIER) ; Shoah from the biblical viewpoint : philosophical conceptions' influence of Tora and Talmud on jewish attitude towards nazism (Michel ROSENFELDT) ; Old People in Ghetto Theresienstadt, based on written memories and related oral testimonies (Anita TARSI) ; The meaning of «hunger» in various situations and circumstances (ghettos, camps, hiding places, forests, age, gender etc.) (Anita TARSI) ; The changes in social and family values during life in ghettos, camps, hiding places and forests (Anita TARSI) ; The reflection of general knowledge and collective memory in the survivor's perceptions of his own experiences (Anita TARSI) ; The role of creative and artistic activity under Nazi domination as it is reflected in survivors' testimonies (Anita TARSI) ; Analysis of the «non-factual» in the audio-visual testimonies (Yannis THANASSEKOS) ; Identity problems and tensions in the audio-visual testimonies (Yannis THANASSEKOS) ; Historical time and time of report in the audio-visual testimony (Yannis THANASSEKOS) ; Political identity and common identity of the interviewed survivors (Anne VAN LANDSCHOOT) ; The representations of the family and of the *fratrie* in the audio-visual testimonies of survivors (Régine WAINTRATER and Josette ZARKA) ; Women in concentration camps : medical experiments, hard labour in SS-enterprises, children, births etc. (Loretta WALZ) ; The reaction of children separated from their parents and hidden in several milieus and institutions (Josette ZARKA).

---

## THEMES CONCERNING THE FORM AND METHOD OF THE AUDIOVISUAL TESTIMONY

---

Oral History Methodology (Nathan BEYRAK) ; Comparative studies on the methodology of recording the testimonies of survivors (Izidoro BLIKSTEIN) ; The time dedicated to the different stages of the life of the survivor (dedicated by himself) (Manette MARTIN-CHAUFFIER) ; Methodology, content of oral histories (Joan RINGELHEIM) ; Comparisons and contrasts to other kinds of oral history projects (Joan RINGELHEIM) ; Audiovisual interviews at the witness' home : methodological rules which have to be respected and particular relational aspects between interviewer/interviewee (Michel ROSENFELDT) ; The shaping of oral/video Testimonies (Joanne RUDOF) ; Comprehensive evaluation of the material, an in-depth comparison of the different interviewing methods and their many parameters such as media (writing, audio, video), duration, location (home, studio, outdoor), the role of the interviewer,... (Anita TARSI) ; The audio-visual support : materials for the historians (Anne VAN LANDSCHOOT) ; The subject of the testimony and its impact on the interviewer. The interviewer's subject and its impact on the interviewee (Anne VAN LANDSCHOOT) ; The connection between the witness and his picture (Régine WAINTRATER) ; The effects of the testimony on the survivor and on the person who records his testimony (Josette ZARKA and Régine WAINTRATER) ; The conversation after the testimony (Régine WAINTRATER) ; The problem of the limitation of the conversation. Is it desirable to make a limit ? (Régine WAINTRATER) ; The importance of the picture for the testimony (Régine WAINTRATER) ; The non-verbal language and its impact on the text (Régine WAINTRATER) ; The audio-visual testimony : a text like another ? (Régine WAINTRATER) ; Transversal analysis of the testimonies : Comparison according to origin countries (Régine WAINTRATER and Josette ZARKA) ; The importance of verbal and non-verbal language in the testimony (Régine WAINTRATER and Josette ZARKA) ; Comparison between the video recordings and the audio recordings (Régine WAINTRATER and Josette ZARKA).

---

## THEMES CONCERNING THE PROBLEM OF CONSERVATION AND PRESENTATION OF THE TESTIMONIES

---

The impact of technological innovation on the recording, preservation, retrieval and utilization of the audio-visual testimonies (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ; The creation of a world wide data base to include the total number of survivors of the Holocaust who have already given their audio-visual testimony : A. How many have been recorded by our member groups ? B. How many have been recorded by the Spielberg group ? C. How many of A have been duplicated by B ? D. How many remain to give testimony ? E. How many have given only an aural testimony ? F. How many have given only an incomplete or partial written testimony ? G. What elements are essential and/or desirable for inclusion ? (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ; The survey of collections (Joan RINGELHEIM) ; Methods of cataloging Holocaust survivors interviews for future use and processing (Anita TARSI).

---

## THEMES CONCERNING THE UTILIZATION AND THE TRANSMISSION OF THE TESTIMONIES

---

Literary and artistic testimonies (cinema, television, theatre, paintings etc.) about concentration camps (Izidoro BLIKSTEIN) ; The using of video testimonies for educational purposes (Cathy GELBIN and Eva LEZZI) ; The utilization of testimonies by Holocaust survivors for educational purposes at primary, secondary and tertiary level : What issues are involved in teaching the Holocaust ? What questions are most often raised by the students ? What background materials are essential for teachers ? What teacher training courses are currently available ? What have been the students' reactions ? How can subject areas in addition to History, i.e. music, art, literature, religion, philosophy, etc., introduce elements of testimonies ? How can one best determine the effect, significance or success of the various utilization's of the testimonies ? How will the events of the future affect the teaching of the Holocaust in general and in particular with regard to the audio-visual testimonies ? (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ; The integration of audio-visual testimonies in museums throughout the world : To what extent have museums included testimonies in their permanent collections ? What problems have been encountered and how have they been resolved ? Where are the most notable examples located ? (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ; The effect of the audio-visual testimonies on the 2nd and 3rd generations (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ; The use and misuse of personal accounts of the Holocaust in shaping public memory and in the documentaries (Joanne RUDOF) ; The research use of oral history and video testimonies (Joanne RUDOF).

---

## OTHER

---

To summarise specific testimonies of special interest (Nathan BEYRAK).





